L. G.

H. Grandet delin. *C. Baquoy sculp.*

..... Adeo in teneris consuescere multum est.

EDUCATION
DE
LA NOBLESSE
FRANÇOISE.

TOME II.

Sanq. XVIII
A. 1130

PRINCIPES GÉNÉRAUX

POUR SERVIR

A L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIÉREMENT

DE

LA NOBLESSE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, au Livre d'or.

M. D. CC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

229747 I t.2

TABLE
DES PRINCIPAUX ARTICLES
contenus dans ce second Tome.

LETTRE PREMIERE.

Principes des actions humaines, P. 3
De l'Education domestique, 10
De l'Education publique, 16

LETTRE II.

Choix des Maîtres, 27
Devoirs des Pères envers leurs Enfans, 32
Choix des Professeurs, 45
Qualités d'un Professeur, 48
Précepteur, 58
Choix d'un Gouverneur, 60
Portrait & qualités d'un bon Gouverneur, 64
Devoirs d'un Gouverneur, 75

LETTRE III.

Choix des connoissances, 88
Connoissances relatives au corps, 6
Connoissances relatives à la nourriture, 97
Vêtemens, 107
Sommeil, 121
Exercices du corps, 123
La Lutte, 127
Le Ceste, 129
Course à pied, 131
Exercice du cheval, 133
L'Escrime, 137
La Danse, 140
L'Art de nager, 143
L'Escalade, 145
Les Bains, 151

LETTRE IV.

Culture de l'esprit, 153
Définition de l'esprit, 157

Opérations de l'esprit, 162
Perception, 176
Mémoire, 184
Réflexion, 191
Conception, 208
Comparaison, 210
Jugement, 213
Raison, Génie, Goût, Imagination, 215

LETTRE V.

Choix des connoissances relatives à l'esprit, 222
Connoissances nécessaires, 227
Langues vivantes, Ibid.
Grammaire, 228
Langues mortes, 236
Langue Latine, 237
Logique, 248
Géométrie, 258
Arithmétique, 259
Métaphysique, 260
Connoissances utiles, 261

Physique Expérimentale, 264
Cosmographie, 270
Gnomonique, Ibid.
Astronomie, 271
Géographie, 272
Chronologie, 274
Histoire Naturelle, 275
Règne animal, 277
Règne végétable, 278
Règne fossile, 279
Arts Méchaniques, 281
Connoissances agréables, 282
Poësie, 284
Peinture, Ibid.
Musique, 286
Architecture, 287

Fin de la Table du Tome II.

LETTRE

LETTRE PREMIERE

D***

A Mr LE COMTE DE ***,

SUR

L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIEREMENT

DE LA

NOBLESSE FRANÇOISE.

Depuis ſix, ſept, huit ans, jusqu'à ſeize.

CEUX à qui vous avez communiqué mes Lettres, Monſieur, ont trouvé que je ne creuſois point aſſez mon ſujet ; ils euſſent ſouhaité de plus grands développemens, & en général plus de détails ſpéculatifs. Je crois d'autant moins

mériter cette censure, que j'ai pris soin d'avertir plus d'une fois, que je ne prétendois pas avoir tout dit *; que mon dessein étoit de proportionner mes observations & à l'âge tendre des Enfans, & à la capacité des premiers Instituteurs, particulièrement des Gouvernantes; que je réservois les observations plus réfléchies pour les temps où j'aurois à parler à des Hommes instruits, & relativement à des Etres capables de réflexions mieux approfondies; en un mot, il m'a semblé que je devois préparer le sol avant que d'y jetter la semence. C'est pour cela même qu'en parlant des premières passions, j'ai négligé d'indiquer clairement la source d'où elles partent : mais comme le succès d'une bonne Education dépend de la connoissance de cette source, nous allons reprendre la chose d'un peu plus haut.

* Lettre II. vers la fin. Lett. IV. &c.

Principes des actions humaines.

Le premier ſentiment qui affecte un Homme qui réfléchit, c'eſt le ſentiment de ſon exiſtence ; & le premier deſir qui l'occupe, c'eſt d'exiſter agréablement : de-là deux amours propres, principes de toutes nos actions, phyſiques, morales, honnêtes, & vicieuſes ; ſans y comprendre cependant les œuvres méritoires d'un ordre ſurnaturel ; elles partent d'une autre ſource, & je reconnois qu'elles ne peuvent être que le fruit de la grace & de notre libre coopération avec elle. Revenons à nos deux principes, que je nomme, *Amour propre de conſervation*, & *Amour propre d'appréciation*. La Nature brute ſemble dire à chaque Homme : *Conſerves-toi, avec le plus d'agrément poſſible ; conſerves-toi aux dépens de tout ce qui t'environne ; tu vaux mieux que tout ce qui exiſte dans l'univers.* De

Principes des actions humaines.

ce double sentiment naît la Loi du plus fort ; Loi violente, Loi injuste, ou plutôt abus de la Loi, qui a fait, qui fait encore tant de ravages parmi les Hommes, & auquel on ne s'abandonne que trop aisément. N'a-t-on pas vu dans des cas d'extrême nécessité des affamés s'entre-dévorer pour prolonger leur existence ? Après avoir observé néanmoins comme un point de justice (quand la Loi du plus fort ne pouvoit avoir lieu) de tirer au sort pour déterminer celui qui devoit servir de pâture aux autres. Les fameux siéges de Jérusalem & de Paris, où les Mères pressées par la faim dévoroient leurs Enfans, sont encore des preuves bien sensibles que je n'en impose point ici à la Nature.

Joseph. Ant. Ind. Histoire de Paris, Tom. II. liv. 23. Pierre Corucio, Add. à la Sat. Menipp. Tom. I. pag. 410.

On comprend combien ce sentiment naturel seroit dangereux,

s'il n'étoit modifié par une autre Loi de la Nature raisonnable, que je regarde comme la première des Loix, comme la Loi fondamentale de toute société & de toute justice. *Conserves-toi*, dit cette sage Législatrice, *conserves-toi; établis ton bien être, sans préjudice d'un tiers.* La fameuse Loi, *Ne fais point aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'ils te fissent*, n'est qu'une conséquence de la Loi primitive que je viens d'indiquer.

Principes des actions humaines.

L'amour propre de conservation qui nous porte au travail, & à écarter de nous tout ce qui pourroit tendre à notre destruction, est bon, louable, nécessaire même; il est la source de la prudence, de la sobriété, de la vigilance, & plus encore des premières passions dont nous avons déja parlé *, de la cupidité, de la curiosité, de la vo-

* Lettre première.

Principes des actions humaines.

lupté, &c. fondées sur l'amour de notre être, la crainte de notre destruction, & le desir de notre conservation.

L'amour propre d'appréciation qui nous porte à nous préférer aux autres, source d'émulation, d'honneur, de gloire, de grandeur d'ame, de justice même, est beaucoup plus sujet aux écarts que le précédent; il peut devenir une source d'orgueil, d'indépendance, d'envie, de jalousie, de voluptés criminelles, d'injustice, & de toutes les espéces de desordres capables de troubler l'harmonie civile. Les traces de ces deux sentimens sont plus ou moins sensibles, relativement aux caractères des Hommes plus ou moins susceptibles d'éducation; ils sont soutenus & animés par l'intérêt personnel, qui tend à écarter, à exclure tout autre in-

térêt ; de-là l'indifférence pour le bien public, l'insensibilité pour les maux d'autrui, l'inhumanité, la cruauté, & tant d'autres égaremens dans lesquels nous tombons. Principes des actions humaines.

Ceux qui se chargent de l'Education des Hommes doivent donc s'appliquer à réformer les prétentions de la Nature brute, par les restrictions de la Loi naturelle raisonnable, développées dans les Loix positives, divines & humaines ; jamais ils ne doivent perdre de vue la connoissance profonde qu'ils doivent avoir acquise de l'intérieur de l'Homme, & du principe qui le fait agir ; ils doivent s'appliquer sur-tout à substituer l'intérêt général à l'intérêt particulier, & bien faire comprendre à ceux qu'ils instruisent, que n'étant point destinés à vivre seuls, mais avec leurs semblables, l'in-

Principes des actions humaines.

térêt personnel est plus qu'on ne le pense renfermé dans l'intérêt public ; en un mot, ils s'attacheront à retenir dans de justes bornes l'amour propre de conservation & d'appréciation ; ils les régleront, & les feront servir à l'harmonie générale & au bonheur particulier des Hommes. Quoique j'affecte ici de recommander l'intérêt général, je suis fort éloigné de le confondre avec la vertu proprement dite, ainsi qu'on l'a fait dans un Ouvrage moderne * : l'un n'est que le motif des actions humaines, l'autre en est la règle. La vertu, contrepoids de nos deux amours propres, si je puis m'exprimer ainsi, doit donc être regardée comme l'objet essentiel de l'Education, tout le reste n'est qu'accessoire ; c'est donc l'empire de la vertu, & autant qu'il sera possible, de la vertu évangélique,

* De l'Esprit.

qu'il faut établir par l'Education ; je ne connois point de moyen plus efficace pour perfectionner, & pour régler le double amour propre que nous ſentons en nous, que nous portons dans nous, qui ſubſiſte dans nous, malgré nous, qui naît avec nous, & qui ne meurt qu'avec nous. Nous dirons dans la ſuite combien la Religion Chrétienne peut influer ſur cette importante Philoſophie, l'unique vraie, & combien elle eſt propre à rendre les Hommes plus ſociables, plus juſtes, & moins malheureux.

Principes des actions humaines.

Je n'inſiſterai pas plus long-temps ſur ces premières obſervations, qui ſe ſont mieux ſentir que démontrer ; en diſant plus, je craindrois de m'expoſer à un reproche contradictoire à celui qu'on m'a fait ; je craindrois, dis-je, qu'on ne me

reprochât de creuſer trop avant, ou de m'écarter de mon ſujet, pour parcourir une carrière purement philoſophique. Je reviens donc aux queſtions que vous m'avez propoſées, Monſieur, touchant l'Education des Enfans, depuis ſix, ſept, huit ans, jusqu'à ſeize. Commençons par l'importante queſtion de l'Education publique & privée, & voyons à laquelle des deux il convient de donner la préférence.

De l'Education domeſtique.

S'il faut nous en rapporter aux autorités des Anciens & des Modernes, j'en trouve un aſſez bon nombre en faveur de l'Education domeſtique. Suétone rapporte qu'Auguſte ſe plaiſoit à ſervir lui-même de Précepteur à ſes petits-Fils; qu'il leur apprenoit à lire, à écrire, à nager, à monter à cheval, &c. Plutarque nous apprend la même choſe de Caton le Cenſeur. Lock

Suet. in vit. Aug.

Plut. in vit. Cat.

après avoir pesé les raisons pour & contre l'Education publique, se déclare du sentiment de ceux dont je viens de parler, & dit en termes formels, que l'Education publique est dangereuse ; qu'elle est l'Ecole de l'impudence, de la friponnerie, des manières insolentes & hardies ; que sous prétexte d'inspirer à un Enfant un peu de fermeté, on l'expose à perdre son innocence parmi une troupe de camarades vicieux, & mal élevés ; que pour un peu de Grec & de Latin, il n'est pas raisonnable d'exposer la vertu de son Fils : La vertu, dit-il, est plus difficile à acquérir, que la connoissance du monde ; & si un jeune Homme en perd une fois le goût, il répare rarement cette perte. Il ajoute peu après : « Je suis très-assuré que qui » pourra faire la dépense d'entre-

De l'Education domestique.

Educ. des Enfans, part. I. ch. 7, §. 72, pag. 132. & suiv.

De l'Education domestique.

» tenir un Précepteur chez soi au-
» près de son Fils, lui donnera par
» là des manières plus polies, lui
» inspirera des sentimens plus no-
» bles, & plus de discernement de
» ce qui est honnête & bienséant;
» & qu'au bout du compte il lui
» remplira l'esprit de plus de scien-
» ce, & le rendra plutôt Homme
» qu'on ne sçauroit faire dans quel-
» que Ecole que ce soit. Il remar-
» que ensuite qu'un Maître a beau
» être soigneux & habile, il est
» impossible * qu'il ait cinquante
» ou cent Ecoliers sous les yeux,
» & qu'il puisse prendre un égal
» soin de tous; l'on ne peut atten-
» dre de lui qu'il les instruise suc-
» cessivement à autre chose qu'à
» comprendre ce qu'ils lisent. Car

* Cet endroit est fort obscur dans la Traduction de M. Coste; j'ai cru devoir y suppléer par une Traduction plus libre.

» pour ce qui eſt de former leur » eſprit & leurs manières, cela de- » manderoit une conſtante atten- » tion, & qu'il prît un ſoin parti- » culier de chaque Enfant, ce qu'il » ne ſçauroit faire dans une ſi » grande multitude. Et ſuppoſé » qu'il eût le temps d'étudier, & » de corriger les défauts & les » mauvaiſes inclinations de chacun » d'eux en particulier, toute la » peine ne produiroit aucun fruit, » par la raiſon que durant la meil- » leure partie des vingt-quatre heu- » res du jour, il ſeroit obligé d'a- » bandonner l'Enfant à lui-même, » ou à la contagion des exemples » de ſes camarades, qui l'emporte- » roient infailliblement ſur tous les » bons avis qu'il pourroit lui don- » ner. » Aux raiſons très-ſpécieuſes de M. Lock, j'ai entendu ajouter des obſervations de la plus grande

De l'Education domeſtique.

De l'Education domestique.

importance, par Gens qui se piquoient de connoître à fond les Colléges de France. On m'a dit que la plûpart de ceux qui sont prépofés pour l'Education de la Jeuneſſe, n'ont qu'une partie des qualités convenables pour bien remplir cette fonction; que les choſes qu'ils enſeignent ne ſont que d'une médiocre utilité; que la méthode qu'ils ſuivent eſt viſiblement défectueuſe; qu'il réſultoit de tout cela une perte de temps irréparable, ſans compter des inconvéniens à l'infini, & auxquels il eſt très-difficile d'apporter un bon remède. Je ſupprime des plaintes, des accuſations, & des qualifications tout autrement graves, dans la crainte qu'elles ne ſoient exagérées: vous êtes beaucoup plus en état que moi, Monſieur, de juger ſi ces imputations ſont fon-

dées ; élevé dans les Pays étrangers, je ne connois l'Education publique Françoiſe, que ſur des rapports peut-être infidèles, auxquels je ne voudrois pas ajouter foi trop légèrement. Pour m'élever directement contre les abus dont on ſe plaint, il faudroit des faits & des obſervations que je n'ai jamais été à portée de faire. En expoſant dans la ſuite mes ſentimens ſur les meilleurs moyens d'élever la Jeuneſſe, il ſera facile de juger ce que les méthodes ſuivies juſqu'à préſent ont de bon ou de mauvais ſelon moi.

De l'Education domeſtique.

Pour ce qui eſt des autorités que j'ai citées en faveur de l'Education domeſtique, elles ne ſont pas appuyées de façon qu'on ne puiſſe les balancer, ou même les détruire par des autorités contraires. Quintilien

Education publique.

très-bon Juge en cette partie, fournit seul contre tout ce qu'on vient de voir en faveur de l'Education domestique, des raisons qui me paroissent de la plus grande force ; après avoir répondu aux objections de toute espéce, ce judicieux Ecrivain établit son sentiment en faveur de l'Education publique, d'après sa propre expérience. « Il est certain, dit-il, » qu'un Enfant ne peut apprendre » chez lui que ce qu'on lui enseigne, & qu'aux Ecoles il apprend » encore ce qu'on enseigne aux autres ; il verra tous les jours son » Maître approuver une chose, » corriger une autre ; blâmer la » paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là ; tout lui servira ; l'amour de la gloire lui » donnera de l'émulation ; il aura » honte de céder à ses égaux ; il » voudra

De l'Inst. de l'Orateur, liv. I. chap. 3. Je me sers de la belle Traduction de M. l'Abbé Gédoyn.

» voudra même surpasser les plus » avancés. Voilà ce qui donne de » l'ardeur à de jeunes esprits ; & » quoique l'ambition soit un vice, » bien souvent pourtant elle pro- » duit la vertu. Je me souviens » d'une coûtume que mes Maîtres » observoient dans mon enfance » avec succès ; ils nous partageoient » en différentes classes, qu'ils ré- » gloient eux-mêmes selon nos for- » ces ; ainsi chacun disputoit dans » sa place, qui étoit plus élevée à » mesure qu'il surpassoit les autres, » & qu'il avoit fait plus de progrès ; » cela s'examinoit fort sérieuse- » ment, & c'étoit à qui remporte- » roit l'avantage ; mais d'être le » premier de la classe, & à la tête » des autres, c'étoit sur-tout ce qui » faisoit l'objet de notre ambition. » Au reste ce n'étoit point une af- » faire décidée sans retour ; à la

Education publique.

Education publique.

» fin du mois celui qui avoit été
» vaincu pouvoit prendre sa revan-
» che, & renouveller la dispute,
» qui n'en devenoit que plus échauf-
» fée ; car l'un, dans l'attente d'un
» nouveau combat, n'oublioit rien
» pour conserver son avantage ; &
» l'autre trouvoit dans sa honte &
» dans sa douleur des forces pour
» se relever avec éclat. Je sçais
» bien que cela nous donnoit plus
» de courage & d'envie d'appren-
» dre, que tout ce qu'auroient pu
» faire & nos Maîtres, & nos Pré-
» cepteurs, & tous nos Parens en-
» semble. »

Il faut lire dans l'Auteur même tout ce qu'il dit en faveur de l'Education publique ; j'ai été si frapé de ses raisons, que je n'ai pu me dispenser d'adopter son sentiment. Il répond très-bien à l'objection si souvent rebattue au sujet

Education publique.

de la contagion de l'exemple, & de la corruption que l'on dit se transmettre trop aisément dans les Colléges. La plainte est peut-être en partie fondée ; mais je ne vois pas que les jeunes Gens soient plus à l'abri de ce danger chez leurs Parens ; les vices des Domestiques de l'un & de l'autre sèxe, toujours complaisans, souvent corrupteurs, sont cent fois plus à craindre que les instigations & les espiégleries des camarades de classe. D'ailleurs quels sont les Pères & Mères assez vertueux, pour pouvoir être proposés comme modèles à leurs Enfans ? N'ont-ils pas chacun leurs plaisirs, leurs passions, leurs habitudes ? Seront-ils assez circonspects pour ne s'échaper jamais en leur présence ? Et s'ils négligent de se contraindre, quels exemples pour des Enfans ! quelles impressions !

Education publique.

& quelles ſuites ! Leurs moindres défauts peuvent-ils manquer d'être obſervés, & bientôt après imités?

Loc. cit.

Dès le temps de Quintilien on ſe plaignoit de cette imprudence des Pères & Mères ; & ce n'eſt pas une des moindres raiſons, par laquelle cet excellent Orateur prouve que la corruption paſſe communément de l'Education domeſtique à l'Education publique. " Nous ren-„dons, dit-il, les Enfans témoins „ de nos paſſions, de nos plaiſirs „ les plus criminels ; il n'y a point „ de repas, point de table qui ne „ retentiſſe du bruit des plus infâ-„ mes chanſons. Des choſes que je „ n'oſerois dire ſans rougir, ſont „ expoſées en ſpectacle à leurs „ yeux. Tout cela paſſe en habi-„ tude, bientôt après en nature ; „ les pauvres Enfans ſe trouvent „ vicieux, avant que de ſçavoir ce

Education publique.

„ que c'eſt que le vice. Enſuite ne „ reſpirant que luxe & que mol- „ leſſe, l'eſprit & le corps appe- „ ſantis, ils viennent languir à „ nos Ecoles ; y prennent-ils ces „ mœurs ? Non, mais ils les y ap- „ portent. „

De deux choſes l'une, ou l'Education privée ſera ſoutenue par une contrainte habituelle, dans laquelle on retiendra l'Enfant ; alors plus de noble aſſurance, plus de liberté d'eſprit, plus de dégagement de corps, plus d'aiſance dans les manières ; l'Enfant, élevé en eſclave, en conſervera le ton, la timidité, la baſſeſſe, & les ſentimens : ou bien, on lui accordera ce qu'on appelle une honnête liberté ; alors excité, preſſé par la pétulance, il n'y aura point d'étourderie qu'il ne ſoit prêt de commettre, pour ſatisfaire la bizarrerie

Education publique.

de ſes inclinations; il ſe mocquera de l'autorité, & donnera tête baiſſée dans tous les excès de l'indépendance. Il faudroit donc un juſte tempérament entre ces deux méthodes; mais eſt-il bien aiſé de l'établir ſous les yeux d'un Père & d'une Mère, tantôt exceſſivement indulgens, tantôt ridiculement ſévères? M. Lock en appelle à l'expérience en faveur de ſon opinion: " Prenez, dit-il, un des Enfans qui ſont la meilleure figure dans les Ecoles ordinaires, & un autre de même âge, élevé comme il faut dans la maiſon de ſon Père; produiſez-les enſemble en bonne compagnie, & voyez lequel des deux aura plus l'air d'un Homme fait, & abordera les Etrangers avec plus d'aſſurance, & de meilleure grace. " J'accepte le parti, & j'invite toutes les Perſonnes de

goût à en faire l'essai ; j'ose garantir, contre l'opinion de M. Lock, que sur cent épreuves, il y en aura quatre-vingt pour l'Education publique, & pas dix pour l'Education privée. N'y eût-il que l'émulation, l'une seroit toujours préférable à l'autre ; mais je remarque dans l'Education publique des avantages bien plus réels. On y voit éclore les premiers sentimens de l'amitié ; on y apprend & l'on y cultive les premiers devoirs de cette respectable vertu civile ; l'on y resserre ces nœuds sacrés & inviolables, que l'on conserve avec une sorte de Religion jusques dans la dernière vieillesse. Et ce qui doit paroître infiniment plus estimable aux yeux d'un Sage, souvent on voit ces beaux nœuds se former entre des Personnes d'une naissance toute opposée ; l'on y voit de jeunes Hommes d'une condition distinguée, s'allier

Education publique.

Education publique.

pour ainſi dire avec des Hommes d'une condition ordinaire, en conſidération de leur mérite, de leurs talens, de leurs vertus, & par cette démarche, faire comme une ſorte d'hommage à l'humanité. Ce qu'il y a de bien vrai encore, c'eſt que les conditions étant confondues dans l'Education publique, ceux qui ſeroient tentés par leur naiſſance de mépriſer les Hommes, apprennent à les connoître, à ſe rapprocher d'eux, à les eſtimer, & à les aimer; je regarde cet effet de l'Education publique, comme un des plus utiles au commerce de la vie, & une des plus propres à remplir le trop grand intervalle qui ſépare les différentes conditions.

Toutes ces raiſons, & bien d'autres encore que je ſupprime, parce qu'on en a ſouvent parlé, ou parce que je me propoſe d'en parler plus

au

au long dans la ſuite, vous feront ſoupçonner, Monſieur, que je donne la préférence à l'Education publique, excluſivement à l'Education domeſtique; ce n'eſt cependant pas tout-à-fait ma penſée. Comme l'une & l'autre a ſes avantages & ſes défauts, je voudrois qu'on s'appliquât à bien diſtinguer les uns pour en profiter, & à bien connoître les autres pour les corriger; en un mot, je voudrois que l'on pût réunir les deux genres d'Education, pour en tirer le meilleur parti poſſible: cette idée emporte celle d'un plan raiſonné d'Education, entrepriſe bien difficile, & aſſurément au-deſſus de mes forces; ſans oſer me flâter d'y réuſſir, je crois, Monſieur, devoir vous communiquer ſur cela mes vues & mes réflexions.

Trois moyens principaux doivent entrer dans le plan d'une bonne Edu-

cation, soit domestique, soit publique : 1°. *Le choix des Maîtres.* 2°. *Le choix des connoissances.* Et enfin *L'emploi du temps.* L'exécution de ces trois moyens, décidera de la bonté de l'Education. C'est ici, à proprement parler, que commence mon grand développement, & où j'aurai le plus besoin de méditation & d'observation, pour ne rien dire que de vrai & de nécessaire ; s'il m'arrive de m'écarter de mon sujet, ou de hazarder des desseins vagues, inutiles, ou peu justes, je compte, Monsieur, que vous prendrez la peine de m'en faire appercevoir, je vous prie même de me traiter en cela sans ménagement, il n'est peut-être point de sujet où il soit plus facile de prendre le change, point par conséquent qui exige davantage l'attention d'un Critique connoisseur & judicieux. J'ai l'honneur, &c.

A Paris, ce 12 Juillet 1759.

LETTRE II.

D***

A Mr LE COMTE DE ***,

SUR

L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIEREMENT

DE LA

NOBLESSE FRANÇOISE.

Depuis six, sept, huit ans, jusqu'à seize.

Choix des Maîtres.

JE vous ai souvent entendu gémir, Monsieur, sur le peu de soin qu'on apporte quand il s'agit de choisir ceux qui doivent présider à l'Education. Mes observations sur ce point important, ne sont que trop

Choix des Maîtres.

d'accord avec les vôtres. On donne des Maîtres aux Enfans, comme on augmente le nombre des Domeſtiques inutiles, ſans aucun égard pour les talens néceſſaires, encore moins pour la régularité des mœurs. Une figure intéreſſante ſera ſouvent préférée à la beauté du génie, & à la nobleſſe des ſentimens; ce n'eſt point un ſage Inſtituteur que l'on cherche, c'eſt un Homme agréable que l'on arrête; ou bien on prend un Précepteur par faſte, par uſage, par bienſéance; c'eſt, à proprement parler, un Homme à gage qui repréſente, & rien de plus.

Si je voulois m'étendre ſur les mépriſables motifs qui animent les Pères & Mères dans le choix des Maîtres, ma Lettre auroit plutôt l'air d'une Satyre, que d'un Recueil d'Obſervations ſenſées. Etrange effet de la tendreſſe que l'on ſe pique

d'avoir pour les Enfans ! Si les Pères & Mères aimoient véritablement les leurs, négligeroient-ils de se rendre leurs premiers Maîtres ? Ou ne pouvant pas les instruire par eux-mêmes, faute de talens, ne se constitueroient-ils pas tout au moins leurs premiers Gouverneurs ? N'auroient-ils pas toujours l'œil ouvert sur leurs moindres démarches, n'observeroient-ils pas ceux auxquels ils les confient ? Oublieroient-ils qu'une bonne Education est préférable à tous les avantages de la naissance & de la fortune ? Négligeroient-ils pour en assurer le succès & les récompenses & les caresses ? Ainsi pensoient, ainsi agissoient les plus sages d'entre les Romains. Les Gracches ne furent-ils pas redevables de leur mérite aux talens de l'illustre Cornélie leur Mère & leur unique Précep-

Choix des Maîtres.

Choix des Maitres.

teur ? Lélius ne fit-il pas un prodige de sa Fille ; & la célèbre Hortensia qui, montant sur la Tribune Romaine, ravit les Triumvirs par son éloquence, n'étoit-elle pas Elève de son Père ? Combien d'exemples modernes ne pourrois-je pas vous citer, Monsieur, de Pères, qui, fidèles à la voix de la Nature, ont eux-mêmes pris soin de l'Education de leurs Enfans ? Ce que j'avance ici n'est point du tout contraire à ce que j'ai dit plus haut de l'Education publique, les secours paternels ne doivent point faire mépriser les secours qu'on en peut tirer. Quintilien avoit servi de Précepteur à son Fils ; & il y a toute apparence que Quintilien joignoit à ses soins particuliers l'Education publique, puisqu'il la recommande avec tant de chaleur & d'éloquence. C'est précisément

pour la réunion de ces deux méthodes que je me déclare.

Choix des Maîtres.

Un Père ſera donc tout au moins le Gouverneur de ſon Fils ; &, s'il en eſt capable, ſon premier Profeſſeur, & ſon premier Précepteur. Telle eſt la diviſion que j'établis touchant les Maîtres qui, conjointement avec les Pères, doivent former les jeunes Gens. Cette diviſion eſt fondée ſur la différence de leurs exercices ; & voici la raiſon qui m'a déterminé à préférer cette diviſion à toute autre.

Ou l'Education a pour objet la culture de l'eſprit, alors ſi elle eſt publique, j'appelle celui qui en eſt chargé, Profeſſeur ; ſi elle eſt domeſtique, je l'appelle Précepteur. Ou l'Education a pour objet la culture du cœur ; en ce cas j'appelle celui qui en eſt chargé, Gou-

verneur. Les devoirs de ces Maîtres doivent être en raiſon de leurs fonctions. J'en parlerai après avoir dit ce que je penſe du devoir des Pères.

Devoirs des Pères envers leurs Enfans.

On a beaucoup écrit ſur cet article, on a même dit d'excellentes choſes ; mais, Monſieur, n'avez-vous pas remarqué comme moi, qu'il en étoit échapé de fort intéreſſantes. Si j'ai bonne mémoire, je me ſouviens que vous m'avez dit que vous n'aviez encore trouvé perſonne qui ſe fût appliqué à développer nettement les vues ſur leſquelles un Père doit régler les ſoins de l'Education. C'eſt pourtant là le grand point d'où l'on devroit partir : car il ne ſuffit pas d'avoir donné la vie à un être ſon ſemblable, un Père eſt encore obligé de lui fournir les moyens de la conſerver cette vie, & même de la

conſerver agréablement ; c'eſt-à-dire, de le rendre heureux. Or pour rendre un Enfant heureux, un Père doit, ſi j'oſe ainſi parler, lire dans l'avenir ; il doit prévoir toutes les ſituations capables d'aſſurer, ou de troubler le bonheur qu'il veut lui procurer ; il doit faire uſage de ſes lumières, & de ſon expérience, & ſe rappeller ſans ceſſe que l'intérêt général & l'intérêt particulier doivent être indiviſiblement réunis. Enfin il s'efforcera d'imprimer profondément dans l'esprit de cet Enfant, que non-ſeulement il ne doit cauſer aucun préjudice aux autres Hommes, mais encore qu'il eſt obligé de ſe mettre en état de pouvoir contribuer au bonheur commun de tous. Conſéquemment à ces principes, il s'appliquera à former le corps, l'esprit, & le cœur de ſon Fils,

Devoirs des Pères.

Devoirs des Pères.

relativement au bien public, & aux circonſtances futures, où, ſelon toute apparence, doivent le placer les droits de ſa naiſſance, ou la nature de ſes talens. En un mot, il aura pour unique objet d'en faire un Citoyen tout à la fois utile & aimable. C'eſt-là le terme d'une bonne Education, & le ſeul chemin du bonheur & de la fortune. Car je regarde comme impoſſible qu'un Homme aimable, qu'un Homme utile, c'eſt-à-dire, qui ſçait plaire, & qui eſt en état de rendre des ſervices ſignalés au Public, & aux Particuliers, puiſſe jamais être malheureux; du moins le fait me paroîtroit-il fort extraordinaire.

Pour remplir ces grandes vues, un Père n'attendra donc pas l'uſage entier de la raiſon dans ſon Fils; ſes ſoins commenceront dès les premiers jours de ſon exiſtence;

il appliquera dès-lors les moyens que nous avons déja indiqués, & ceux que j'ai deſſein de propoſer dans la ſuite de notre correſpondance. S'il a pluſieurs Enfans, chacun en particulier deviendra un objet de ſes tendres ſoins. Il s'appliquera à connoître à fond leurs inclinations, leurs goûts, leurs caractères particuliers, pour déterminer la deſtination de chacun, & le genre de leur vocation; toujours relativement à l'intérêt général, duquel doit réſulter le bonheur particulier dans le ſens que je l'ai dit: non pas que je penſe qu'un Père a tellement droit ſur le choix de l'état qui convient à ſes Enfans, que ceux-ci ne doivent point être conſultés; au contraire, c'eſt à eux à ſe déterminer, & au Père à propoſer ſeulement, à conſeiller, à

Devoirs des Pères.

Devoirs des Pères.

faire observer ce qui convient le mieux.

Point de prédilection particulière fondée sur le caprice ; défaut que l'on attribue aux Mères, & non sans fondement : rien de plus injuste, rien de plus contraire à la voix de la Nature. Un Enfant peut avoir des inclinations vicieuses ; mais plus la dépravation sera grande, & plus elle doit réveiller l'affection d'un Père. Il gémira sur les déportemens de son Fils ; jamais ce Fils ne deviendra un objet de haine pour lui, pas même d'éloignement & d'abandon ; à moins qu'il ne soit parvenu à un âge où il n'y aura plus de conversion à espérer.

Il est naturel sans-doute de préférer la vertu au vice ; je ne desapprouve donc pas qu'un Enfant aimable tienne le premier rang dans

le cœur de ſon Père de préférence à des Frères vicieux ou défectueux. C'eſt même un acte de juſtice, dont il ne ſera peut-être pas le maître de ſe défendre. Mais que cette préférence ne paroiſſe jamais; ce ſeroit le moyen de décourager ou de deſeſpérer ceux qui ont droit de partager une place que la Nature ſemble leur avoir aſſignée. Je ne dis pas pour cela qu'un Père ne ſoit pas le maître de régler les mouvemens de ſa tendreſſe : au contraire, je penſe qu'il le doit, relativement à la conduite de chacun de ſes Enfans. Heureux s'il peut établir ces marques extérieures d'affection, comme la plus flâteuſe récompenſe qu'ils puiſſent eſpérer de lui; c'eſt là un moyen que je ne ſçaurois trop recommander. Oui, qu'en préſence de tous ſes Enfans, un Père équitable prodigue les plus

Devoirs des Pères.

Devoirs des Pères.

tendres démonſtrations à celui qui aura parfaitement rempli ſon devoir. Qu'il ne marque au contraire à ceux qui auront donné dans quelques égaremens qu'une triſteſſe profonde, qu'une affliction vive, & cependant toujours mêlée de tendreſſe ; c'eſt-à-dire, qu'à travers le chagrin du Père, l'Enfant coupable puiſſe lire dans ſon cœur qu'il a toujours droit à ſon amour ; qu'il ſoit perſuadé qu'en rentrant dans ſon devoir, il ſera ſûr de rentrer en grace ; que malgré la grandeur de ſa faute, il n'eſt ni haï, ni indifférent. Rien de plus propre à remuer des cœurs, qui ne doivent point encore être endurcis ; rien de plus propre à donner naiſſance aux ſentimens délicats, à les entretenir, à piquer l'émulation, à concilier le reſpect, à rappeller aux devoirs. Oui, Monſieur, je re-

garde comme un très-grand malheur, l'indifférence des Enfans pour l'affection de leur Père : en ce cas, il reſte bien peu de reſſource pour les porter au bien.

Devoirs des Pères.

Un Père s'appliquera donc à établir ſon autorité par la douceur. Loin de lui ces airs réſervés, nébuleux, contraints ; ces tons fiers, menaçans, impérieux, durs, qui annoncent le Tyran, & qui ne ſont propres qu'à glacer les Enfans, & à étouffer leur confiance. C'eſt particulièrement cette confiance qu'un Père doit s'efforcer de gagner. Pour y parvenir, il agira avec ſes Enfans, comme s'il en vouloit faire ſes Amis. Quoique jeunes encore, il leur confiera certains ſecrets de Famille qui ſeront à leur portée, en leur recommandant à chaque fois la diſcrétion. Par-là il éprouvera leur ſageſſe, & les accoûtu-

Devoirs des Pères.

mera à garder un secret ; ce qui n'est pas une qualité médiocre dans le commerce de la vie.

Une autrefois il entrera avec eux dans des détails d'intérêt ; il leur communiquera ses projets ; il leur demandera leurs avis ; il les adoptera lorsqu'ils se trouveront justes, en leur en laissant toute la gloire pour piquer leur émulation. Il les redressera lorsqu'ils se trouveront défectueux, en leur faisant observer les conséquences fâcheuses qui en résulteroient s'ils étoient suivis. Un Enfant traité de la sorte concevra la plus haute idée de son Père ; & malgré la familiarité qui régnera entr'eux, jamais l'un ne sera tenté de manquer de respect à l'autre. Il se formera ainsi entre le Père & le Fils un concert, un rapport de sentimens, qui donnera naissance à l'amitié la plus forte &

la

la plus durable. Eſt-il rien au monde qui doive flâter davantage un Père qui aime ſes Enfans ? Et n'eſt-ce pas tout ce qu'il doit & peut deſirer ? Alors un Enfant ne fera pas une démarche, qu'il ne ſoit prêt d'en rendre compte à ſon Père ; il le conſultera dans ſes doutes ; il aura recours à lui dans ſes beſoins ; il lui confiera ſes petites peines, & jusqu'à ſes deſirs. Inutilement ferois-je obſerver ici que les maximes du Père doivent être conſtamment ſoutenues par l'exemple. Perſonne n'ignore qu'un ſeul exemple contraire eſt capable de détruire en un inſtant l'ouvrage de pluſieurs années ; je ne ſerois pas même étonné de voir alors ſuccéder le mépris au reſpect, à l'eſtime, & à l'amitié.

Devoirs des Pères.

Il peut arriver, je crois devoir le remarquer en paſſant, il peut

Devoirs des Pères.

arriver qu'un Enfant d'un caractère vicieux abuse de la douceur & de la familiarité dont on usera avec lui, qu'il en prenne occasion de devenir présomptueux, rebelle, indocile, méchant, toujours prêt à se laisser emporter à la fougue des passions. Quel parti prendre alors? Le flâtera-t-on jusques dans les desordres de sa conduite? L'abandonnera-t-on à la perversité de son caractère? Ne mettra-t-on aucun frein à son insolence? N'aura-t-on jamais recours à la sévérité? Et un Père justement rebuté, ne sera-t-il pas obligé de tenter par rigueur ce qu'il n'aura pu obtenir par douceur? Je ne sçais, Monsieur, si vous serez ici de mon sentiment; mais je pense qu'où la douceur n'aura point agi, la rigueur aura bien peu d'effet. Un Enfant qui ne se laisse conduire que par la crainte,

Devoirs des Pères.

eſt un esclave qui diſſimule, qui ſe gêne, tandis qu'on l'obſerve, & qui manque rarement de prendre l'eſſor dès qu'il espère éluder le châtiment. Que ſi après avoir épuiſé tous les moyens imaginables, un Enfant perſévère dans ſon opiniâtre indocilité, ſi les beaux ſentimens n'ont aucune priſe ſur ſon ame, ſi les remontrances, les tendres reproches, les careſſes, ne font pas la moindre impreſſion ſur lui, il me ſemble qu'alors un Père ne fera pas mal de le livrer à des mains étrangères, mais bien ſûres & bien choiſies pour achever ſon Education; ce changement a quelquefois produit un fort bon effet. L'Enfant, privé des attentions d'un Père qui l'aimoit tendrement, transplanté parmi des Gens qui n'auront d'égards pour lui, qu'autant qu'il remplira ſes devoirs,

Devoirs des Pères.

réfléchira sur ce changement de situation ; il la comparera avec sa situation passée ; il en sentira la différence ; il regrettera les agrémens perdus, pourra devenir sensible, changer enfin de conduite, & quelquefois de caractère.

Du reste soit qu'un Père se détermine à faire élever ses Enfans sous ses yeux, ce qui n'exclut en rien l'Education publique très-compatible avec ce parti qui est sans contredit le meilleur, pourvu que le Père ait les qualités que je viens de lui supposer; soit qu'il se détermine à le faire élever loin de la maison paternelle, pour les raisons que j'ai alléguées, ou pour d'autres jugées nécessaires ; comme pourroit être la trop grande indulgence d'une Mère, toujours prête à détruire d'un côté ce qu'on auroit établi de l'autre ; ce qui n'arrive que trop

ſouvent : dans tous les cas, en un mot, un des plus importans devoirs du Père, c'eſt le choix des Maîtres.

Choix des Profeſſeurs.

Ceux qui enſeignent dans les Ecoles publiques, & que l'on nomme Profeſſeurs, ne dépendent pas de ce choix. Un Père ne pourra donc tout au plus choiſir que les Colléges en réputation d'avoir les meilleurs Profeſſeurs. J'ignore à qui il appartient en France de nommer aux Chaires publiques ; mais un objet de cette importance ne devroit reſſortir que des premiers Magiſtrats, de concert avec les Chefs d'Univerſités. Et pour que la faveur n'eût aucune part à la nomination des Places, on devroit établir des concours, où les Sujets d'un mérite reconnu fuſſent préférés. Ce n'eſt pas dans la ſcience ſeulement, que je fais conſiſter ce

Professeur.

mérite ; un très-sçavant Homme pourroit fort bien être un très-mauvais Professeur. Je préférerois plus volontiers la régularité des mœurs, & beaucoup plus encore la méthode d'enseigner à la profondeur & à l'étendue des connoissances. Je voudrois donc que dans les concours, les Aspirans fissent non-seulement preuve de sagesse & de science, mais encore qu'ils s'efforçassent d'indiquer la meilleure méthode pour assurer le succès de l'instruction ; & que l'on n'adjugeât les Chaires qu'à ceux qui auroient sur ce point un avantage bien décidé sur leurs Concurrens. Je voudrois aussi que les Professeurs fussent amovibles, au cas que le succès ne répondît pas à la théorie des méthodes proposées. Il me semble que par ce moyen tôt ou tard on parviendroit à une méthode satis-

faisante ; car il s'en faut bien que celle qui est en usage me paroisse supportable. Ne trouvez-vous pas comme moi, Monsieur, qu'elle se ressent un peu trop du voisinage des siècles ténébreux où elle a pris naissance. Il est étonnant que le siècle lumineux de Louis XIV, n'ait pas influé jusques sur nos Colléges, que l'on y passe encore des huit & neuf ans à apprendre une Langue que l'on pourroit apprendre en bien moins de temps, supposé qu'elle soit d'une nécessité absolue. Mais ce qui m'a toujours révolté, & qui doit également révolter tout bon Citoyen qui y fait attention, c'est de voir que l'on exerce les Enfans dans nos Colléges, & cela pendant des trois, quatre ans, & plus, à un méchanisme de Vers, durs, plats, inutiles. Est-ce donc là une Science qui mérite qu'on lui

Professeur.

Profeſſeur.

conſacre un temps qui pourroit être mieux employé ? Enfin cette belle méthode ſe termine par un ergotisme & des exercices dignes des ſiècles barbares qui les ont imaginés. Quelle Education ! Cette cenſure, Monſieur, vous paroîtra peut-être un peu vive; cependant ne croyez pas que j'aye deſſein d'offenſer perſonne; j'en ſuis ſi éloigné, que ſi l'on me démontre que j'ai tort, je ſuis prêt à faire la rétractation la plus ſincère, & la plus complette.

Qualités d'un Profeſſeur.

Il eſt d'autres qualités encore auxquelles il ſeroit bon d'avoir égard lorsqu'il s'agit du choix d'un Profeſſeur. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il exerçât la Charge plus par amour pour le bien public, que par intérêt; qu'il aimât les jeunes Gens; qu'il s'attachât à eux comme s'ils étoient ſes propres Enfans; qu'il

Profeſſeur.

s'appliquât à discerner les talens de chacun, & la portée de leur esprit, afin d'y proportionner ſes inſtructions : la patience ſur tout eſt une vertu qu'il doit poſſéder au ſuprême degré ; la douceur ne lui eſt pas moins néceſſaire. Par la première, il vaincra les plus grands obſtacles ; par la ſeconde, il ſe conciliera les esprits ; il rendra le travail ſupportable à ſes Elèves ; il leur fera paroître la Science aimable ; il ſemera des roſes parmi les épines ; en un mot, puisque le Profeſſeur exerce ſur les Enfans qui lui ſont confiés une autorité de Père, il doit en prendre auſſi tous les ſentimens. Il ne doit avoir égard ni aux préjugés fondés ſur les droits d'une Naiſſance illuſtre, ni aux diſtinctions que donne une immenſe fortune. Sa claſſe ne formant qu'une même famille, ceux

Professeur. qui la composent doivent être regardés comme frères, avoir les mêmes droits, les mêmes prérogatives. Point de distinction parmi eux, autre que celle qui sera fondée sur la différence des progrès. Bien loin donc de négliger ceux qui seront nés pauvres, qui auront peu, ou point de talens, la conception dure, tardive, la mémoire ingrate; c'est principalement à ceux-là qu'il doit s'attacher, comme à ceux qui ont le plus besoin de son secours, pour réparer les disgraces de la nature ou de la fortune; en un mot, pour n'être pas tout-à-fait inutiles, ou à charge à la société. Son humeur, son visage, son air, jusqu'au ton de sa voix, tout inspirera la confiance à ses disciples. Point d'affectation de science & d'érudition, point d'enflure dans les paroles, point

d'orgueil dans les préceptes, point de pédanterie, point de suffisance dans les manières. *Fâcheuse suffisance !* s'écrie Montaigne, *qu'une suffisance toute livresque.* Au contraire, le grand art d'un Professeur sera de tempérer l'éclat de son sçavoir par une sage & douce condescendance ; il affectera d'ignorer en partie ce qu'il voudra insinuer à ses disciples. Et pour les exciter à faire des tentatives toujours nouvelles, tantôt il chargera l'un de l'explication, après l'avoir faite lui-même pour le mettre sur la voie ; tantôt il chargera l'autre de faire l'office de censeur. Au lieu d'employer tout le temps à parler seul, à faire des leçons hors de leur portée, & *à plaquer des lambeaux d'Auteurs dans leur mémoire*, comme dit encore Montaigne, il fera parler chacun à son tour ; il les écou-

Professeur.

Ess. liv. I, ch. 25, édit. de 1625.

Loco cit.

Professeur. tera les uns après les autres avec une satisfaction attentive ; il admirera celui qui se sera montré le plus disert, & affectera d'avoir tiré beaucoup de fruit de sa manière d'expliquer. Les jeunes Gens flâtés d'un si brillant succès, feront des efforts incroyables pour mériter de nouveau les éloges de leurs Maîtres, & les suffrages de leurs camarades. Ils prendront du goût pour l'étude, ils estimeront les Sciences, voyant que c'est ce qui les rend propres à raisonner, qui leur procure le plaisir de tenir leur partie dans la conversation, & qui les fait assez considérer pour que leur Maître même les écoute, & daigne approuver leurs raisons. C'est encore le sentiment de Mon-

Loco cit. taigne, d'après Quintilien, qu'il ne fait que commenter. Vous ne serez

Quint. Inst. lib. 1. cap. 3 sans doute pas fâché, Monsieur,

de voir avec quelles graces, quelle naïveté, ce vieil Auteur a rendu toute la force de l'Orateur Romain. « Je voudrois auſſi, dit-il, » qu'on fût ſoigneux de lui choiſir » un conducteur qui eût plutôt la » tête bien faite, que bien pleine, » & qu'on y requit tous les deux, » mais plus les mœurs & l'entende- » ment, que la ſcience ; & qu'il ſe » conduiſît dans ſa charge d'une » nouvelle manière. On ne ceſſe » de criailler à nos oreilles, comme » qui verſeroit dans un entonnoir ; » & notre charge, ce n'eſt que re- » dire ce qu'on nous a dit. Je deſi- » rerois qu'il corrigeât cette partie. » Et que de belle arrivée, ſelon la » portée de l'ame qu'il a en main, » il commençât à le mettre ſur la » montre, lui faiſant goûter les » choſes, & diſcerner d'elles-mê- » mes ; quelquefois lui ouvrant le

Profeſſeur.

Professeur. „ chemin, quelquefois le lui laiſ-
„ ſant ouvrir. Je ne veux pas qu'il
„ invente, & parle ſeul ; je veux
„ qu'il écoute ſon disciple parler
„ à ſon tour . . . . . Il eſt bon
„ qu'il le faſſe trotter devant lui,
„ pour juger de ſon train, & juger
„ jusqu'à quel point il doit ravaler
„ pour s'accommoder à ſa force.
„ A faute de cette proportion,
„ nous gâtons tout : & de la ſça-
„ voir choiſir, & s'y conduire bien
„ meſurément, c'eſt une des plus
„ ardues beſoignes que je ſçache ;
„ & eſt l'effet d'une haute ame,
„ & bien forte de ſçavoir condes-
„ cendre à ces allures puériles, &
„ les guider. Je marche plus ſûr
„ & plus ferme à mont qu'a-
„ val . . . . . »

Par une ſuite de cette condeſcendance, le Profeſſeur ſe donnera bien de garde de rebuter ſes Elèves

en les surchargeant de devoirs, en les éxigeant avec autorité, & en leur en faisant un sujet éternel de crainte & d'inquiétude ; il ne faudra pas non plus qu'il les contraigne au point de les dépouiller tout-à-fait de cette liberté naturelle, pour laquelle ils marquent une si vive passion, & qui leur fait trouver un plaisir toujours nouveau dans leurs jeux ordinaires. Au contraire, qu'il sçache adroitement & sans qu'ils s'en apperçoivent, tendre des piéges à cette liberté qui leur tient si fort au cœur : qu'il sçache tirer parti de cette inclination qu'ils marquent pour l'indépendance, & il aura la satisfaction de voir qu'ils tourneront leur application du côté qu'il lui plaira. Sur tout s'il a soin de les animer par l'exemple d'autres Personnes qu'ils estiment, & qu'ils

Professeur.

Professeur. croyent au-dessus d'eux ; & s'il a l'adresse de leur faire envisager les choses qu'il exige comme un moyen de parvenir aux prérogatives attachées à un âge plus avancé, ou à une condition plus relevée que la leur, rien au monde ne sera plus propre à animer les jeunes Gens, à les encourager, & à les porter à bien employer leur temps en remplissant leurs devoirs.

Tout cela, je l'avoue, suppose bien de la constance, de la modération, de la sagacité, de la vertu ; mais qu'un Professeur se rappelle qu'il est l'Homme de la Patrie ; que c'est à lui qu'elle fait l'honneur de confier un dépôt bien précieux, les mœurs & les talens de ses Citoyens ; & qu'il est, si j'ose m'exprimer ainsi, le Créateur & le Conservateur du vrai mérite. Honoré d'un emploi si noble, & si

propre à exciter ſon zèle, ne doit-il pas tendre ſans ceſſe à la perfection ? Ne doit-il pas ſacrifier pour l'avancement de ſes Elèves, ſon temps, ſes plaiſirs, ſa fortune même ? Si l'on eſt aſſez ingrat pour ne point reconnoître ſes ſervices, la ſatisfaction d'avoir formé des Citoyens utiles à la Patrie, eſt bien ſupérieure à tous les ſacrifices qu'il pourroit faire, & à toutes les récompenſes qu'il pourroit attendre, puisqu'elle eſt à elle-même ſa première & ſa plus digne récompenſe. Profeſſeur.

Ne parlant ici que des Profeſſeurs en général, je ne dirai rien des principes moraux, & des ſentimens qu'il faut inſpirer aux Enfans. Cette partie de l'Education regarde plus particulièrement les Gouverneurs, & j'en parlerai fort au long, quand il s'agira de la cul-

ture du cœur. Il seroit à souhaiter cependant qu'un Professeur ne négligeât aucune occasion d'imprimer dans l'ame des jeunes Gens, ce qu'ils doivent à Dieu, à la Patrie, à leur Famille, à eux-mêmes.

Précepteur.

La division que j'ai établie éxigeroit que je parlasse ici des Précepteurs ; mais comme ils tiennent le milieu entre les Professeurs & les Gouverneurs, qu'ils en éxercent les fonctions par forme de supplément, qu'ils doivent par conséquent réunir la capacité des uns, & la sagesse des autres, je pense qu'il seroit assez inutile d'en faire un article séparé ; d'autant plus qu'il sera facile d'inférer de ce que j'ai dit, & de ce qui me reste encore à dire, quelle doit être leur conduite, leurs qualités, & leurs devoirs. La seule chose qui

me paroît leur être propre, c'eſt qu'au cas que l'on envoie l'Enfant aux Ecoles publiques, le Précepteur doit entrer dans toutes les vues du Profeſſeur, pour ce qui regarde la culture de l'eſprit; & qu'il doit être d'une intelligence parfaite avec le Gouverneur, pour ce qui regarde la culture du cœur. Il doit développer, expliquer, répéter les enſeignemens de l'un, & il doit confirmer, étendre, rendre ſenſibles les maximes de l'autre. Qu'il ſoit d'une régularité de mœurs irréprochables, d'une conduite exemplaire, d'une humeur affable, toujours égale; qu'il n'ait aucune familiarité avec les Valets, aucun commerce ſuſpect, particuliérement avec les Femmes; qu'il ne ſoit ni intrigant, ni rapporteur, ni eſpion; en un mot, qu'il ne s'immiſce dans aucune affaire do-

Précepteur.

Précepteur.

meſtique. Je ne ſçais s'il en eſt beaucoup qui ſoient exempts de ces défauts. Rien de ſi commun que des Précepteurs ; on en trouve par tout : & rien de ſi rare que d'en trouver qui méritent de l'être, & qui par leur conduite vertueuſe ſoient dignes d'être conſidéré par le Chef de Famille comme ſon Ami véritable, & comme ſon Homme de confiance. Vous pourrez voir, Monſieur, dans la peinture que je vais tracer d'un Gouverneur, les autres qualités que j'exige dans un Précepteur.

Choix d'un Gouverneur.

C'eſt dans le choix d'un Gouverneur habile & ſage, qu'un Père doit faire uſage de tout ſon diſcernement ; plus, ſans comparaiſon, que s'il s'agiſſoit de choiſir une Femme à ſon Fils. Quoique ce dernier article ſoit d'une importance extrême, l'autre eſt d'une

importance infiniment plus grande ; puisqu'il y a mille moyens de remédier aux desordres d'un ménage discordant, & qu'il n'y en a absolument point pour réparer les desordres d'une Education manquée. Gouverneur.

Un Père judicieux ne s'en rapportera donc sur ce choix, ni au témoignage du premier venu, ni à la recommendation, ni à la faveur, encore moins aux suffrages des Femmes ; il est rare de voir un Homme présenté par elles réussir. Il ne négligera aucune démarche *, aucune sorte d'information pour n'être point trompé. Il étudiera

* La précaution des Anciens étoit extrême dans le choix qu'ils faisoient d'un Gouverneur. On en peut juger par Agésilas, qui fût élevé par Xénophon ; Dion par Platon ; Alcibiade par Socrate ; Phocion par Xénocrate ; Philopoémen par Mégalophane ; plusieurs illustres Romains par Cicéron ; Néron par Sénèque ; Trajan par Plutarque ; Zénobie par Longin.

Gouverneur.

par lui-même les qualités essentielles à celui entre les mains duquel il va remettre la destinée de son Fils. Il n'épargnera ni caresses, ni récompenses, ni attentions, quand il aura été assez heureux pour trouver l'Homme qui lui convient, & il en fera son Ami. Jamais il ne choisira pour Gouverneur un Homme qu'il jugera indigne de sa familiarité & de sa confiance. En qualité d'Ami, il le traitera, malgré la différence des rangs & de la condition, comme s'il étoit son égal, & comme tel, il l'estimera, il le respectera. L'Enfant, témoin de ces égards, ne manquera pas de prendre les mêmes sentimens. Plein de la haute idée qu'on lui aura fait concevoir de son Gouverneur, il ne mettra presque point de différence entre son Père & lui. Ce n'est qu'à ces conditions que je conseille à un Gouverneur de se

charger de l'Education d'un Enfant. En vain se flâteroit-il de le former, si l'on manque pour lui de la plus haute considération ; car où il n'y aura point d'estime, il n'y aura point d'autorité, & où il n'y aura point d'autorité, il n'y aura pas grand succès à espérer des soins de l'Education. Gouverneur.

Après ces remarques générales, vous vous attendez sans doute, Monsieur, au détail des qualités qui doivent déterminer un Père dans son choix. Le dirai-je ? celles d'un Ange ne seroient point de trop pour rendre un Gouverneur vraiment digne de l'être. Jugez, par cette expression, de celles que j'exige. J'en demande beaucoup, j'en demande même trop, je suis obligé d'en convenir, puisque je n'exige pas moins que l'impossible ; aussi ne faut-il pas s'attendre à

Gouverneur.

trouver ces excellentes qualités réunies dans un même Sujet; mais ce que je prétens vous faire entendre par-là, Monsieur, c'est que celui qui approchera le plus de la perfection que je suppose, sera justement l'Homme pour lequel je veux que l'on se détermine.

Portrait & qualités d'un bon Gouverneur.

Quoique les qualités de l'ame soient principalement celles auxquelles on doit faire attention dans le choix d'un Gouverneur, les qualités du corps ne doivent cependant point être regardées comme absolument indifférentes. Une figure imposante prévient, & peut donner naissance aux préjugés favorables; c'est beaucoup vis-à-vis des Enfans, sur l'esprit desquels un extérieur respectable agit avec beaucoup de force. Au lieu qu'une figure difforme, un air bas, des défauts corporels trop sensibles, excitent

excitent les ris satyriques, & l'on sçait assez que ces sortes de ris ne vont jamais sans un mépris formel; disgrace la plus sensible qui puisse arriver à un Gouverneur, & un des plus grands obstacles au maintien de son autorité. Gouverneur.

J'en dis autant de l'âge. Celui d'un Gouverneur ne doit être ni trop avancé, ni trop voisin de l'adolescence. Les jeunes Gens sont fort enclins à se mocquer de la vieillesse, parce qu'elle est rarement sans quelques défauts. D'un autre côté, ils se familiarisent trop aisément avec ceux qui ne l'emportent pas de beaucoup sur eux par le nombre des années, parce qu'ils se croyent presque leurs égaux en expérience & en mérite. L'âge entre quarante & cinquante ans, me paroît donc le plus convenable; parce qu'alors un Gou-

Gouverneur. verneur peut avoir eu le temps de faire ſes obſervations, & même avoir dirigé une première Education ; ce qui ſeroit infiniment mieux. En fait de pratique, rien n'eſt comparable à l'expérience.

On a dit, & la remarque me paroît juſte, qu'en matière de défauts, les jeunes Gens étoient obſervateurs attentifs, & pénétrans. Un Gouverneur ſera donc d'une circonſpection ſcrupuleuſe dans toutes ſes démarches, dans tous ſes goûts, dans toutes ſes paroles, & juſques dans la manière de ſe mettre : en un mot, il donnera l'exemple de tout ce qu'il ſe propoſera d'inſpirer à ſon Elève. Par conſéquent point de délicateſſe dans le choix des mets, encore moins d'excès dans le boire, & dans le manger ; point d'affectation dans les manières, point de luxe dans

les habits, point de liberté dans les paroles, point de railleries, de médisances, de juremens, de mensonges. Qu'il soit toujours actif, laborieux, modéré, vigilant, sobre; rien de plus propre à maintenir cette autorité imposante qu'il doit exercer sur son Elève. Que s'il joint à ces qualités, que je nomme improprement corporelles, celles de l'esprit, il sera comme assuré de gagner tout-à-fait l'estime du jeune Homme. Les Enfans, sans être connoisseurs, sont grands admirateurs des talens, ils aiment les Gens d'esprit, ils les écoutent volontiers, ils leur donnent la préférence en tout, & voudroient leur ressembler. Il seroit donc à souhaiter qu'un Gouverneur eût au moins une idée générale de toutes les Sciences, pour être en état de répondre aux différentes que- Gouverneur.

Gouverneur. stions que pourroit lui faire son Elève.

Prenez bien garde, Monsieur, que je n'entens point par là qu'un Gouverneur doit être profond dans chaque genre de connoissance, la chose me paroît bien difficile, pour ne pas dire impossible ; j'entens donc seulement, qu'il doit être en état de parler de tout, non pas sçavamment & en Maître, mais exactement, & comme un Homme qui a sçu mettre à profit ses observations, & ses lectures, ce qui est très-possible. Ne voit-on pas tous les jours des Amateurs, des Esprits cultivés, des Gens de goût, parler fort bien Musique, Peinture, Géométrie, Commerce, Physique, sans être ni Peintres, ni Musiciens, ni Géométres, ni Négocians, ni Physiciens ? Il suffit d'avoir une teinture un peu raisonnée de ces

Gouverneur.

Arts, pour pouvoir en parler jusqu'à un certain point. Or je ne vois rien dans tout cela qui ne puiſſe être l'effet d'un peu d'application.

Bien de Gens ne ſeront peut-être point en cela de mon ſentiment ; parce que, diront-ils, une connoiſſance ſuperficielle des Arts & Sciences, n'eſt propre qu'à faire des demi-Sçavans, eſpéce d'Hommes inſoutenable. Ce n'eſt point du tout là ma penſée, Monſieur. Je veux qu'un Gouverneur ſoit judicieux, qu'il connoiſſe, & qu'il ſente les bornes de ſon ſçavoir, & pour lors il ne peut manquer d'y avoir une aſſez grande différence entre lui, & ce que l'on appelle un demi-Sçavant, pour qu'on ne les confonde pas. Celui-ci ſçachant peu, & toujours fort imparfaitement, s'imagine ſçavoir beaucoup,

Gouverneur. & toujours profondément. Bouffi d'orgueil, il ne discerne ni péril, ni difficulté, & prétend l'emporter en toute rencontre même sur les vrais connoisseurs ; au lieu qu'un Gouverneur aussi modeste que sage, persuadé de l'étendue précise de ses connoissances, ne s'engagera jamais plus que de raison : il déférera sans répugnance aux décisions des Maîtres, & se renfermera dans les bornes exactes que lui prescriront la justice & la prudence.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de quelques Sciences plus relatives aux fonctions d'un Gouverneur, il doit les posséder à fond. Telle est, par exemple, l'Histoire, dont je voudrois qu'il fît son étude habituelle, qu'il l'eût toujours présente à la mémoire, qu'il se la rendît familière, pour être en état

Gouverneur.

d'en faire l'application à mille événemens journaliers propres à ſervir de leçons inſtructives & ſolides à ſon Elève. C'eſt un des meilleurs moyens que je connoiſſe, pour parvenir à la connoiſſance des Hommes: autre ſcience qu'un Gouverneur doit poſſéder éminemment, puiſqu'il a des vertus à cultiver, des vices à combattre, des paſſions à régler, un naturel à former, deux amours propres à diriger, il doit en connoître les charmes, les défauts, la ſource, l'intérêt, les reſſorts. Et où pourroit-il mieux les étudier, que dans le recueil des faits héroïques, des égaremens, des malheurs; en un mot, des actions bonnes & mauvaiſes de ceux qui ont joué les principaux rôles de la vie humaine?

Une autre ſcience analogue à celle-là, c'eſt la ſcience des égards,

Gouverneur.

dont il entretiendra son Elève à chaque instant du jour, & qu'il lui fera pratiquer à chaque occasion qui se présentera. La politesse, la douceur, l'indulgence pour les défauts d'autrui, la commisération, la tendre amitié, sont du ressort de cette science aimable, sans laquelle il est impossible que l'harmonie civile & le bonheur puissent subsister long-temps parmi les Hommes. Il est tout naturel d'inférer de ces observations qu'un Gouverneur doit avoir un grand usage du monde, qu'il doit par conséquent être poli, prévenant, affable; j'ajoute qu'il doit sçavoir parler & écrire sa langue correctement, & avec toute la pureté & toute la précision possible.

La Religion est encore une science que je voudrois qu'un Gouverneur possédât mieux qu'on ne la possède

possède communément. Je n'exigerois pas qu'il fût auſſi ſubtile que nos Scholaſtiques ; mais je voudrois qu'à la connoiſſance exacte des dogmes, & des erreurs contraires, il joignit une connoiſſance parfaite de la morale chrétienne ; qu'il l'a pratiquât, & qu'il la fit pratiquer à ſon Elève. Ce ſeroit ſans contredit le plus sûr moyen d'imprimer dans ſon ame les qualités d'un Homme vertueux, de les épurer, & de les préſerver du ſouffle impur de la contagion. Gouverneur.

Il ſeroit inutile de m'étendre ici ſur les qualités du cœur jugées néceſſaires à un Gouverneur, & d'inſiſter particuliérement ſur ſa probité, ſur ſa ſageſſe, ſur ſa diſcrétion, ſur ſon honnêteté, ſur ſa modération, ſur ſa prudence. Perſonne ne doute que s'il lui man-

Gouverneur.

quoit une seule de ces qualités, il seroit indigne de la place qu'il occupe.

Il est un petit défaut, je crois devoir l'observer en passant, il est un petit défaut auquel je souhaiterois qu'un Gouverneur prît garde pour s'en préserver, ou pour s'en corriger. Ceux qui sont chargés de la conduite des autres sont sujets à prendre un air réservé, froid, empesé, grave, qui caractérise les Pédans, tout est composé dans leurs manières, tout y respire l'affectation, quelquefois l'orgueil & la fatuité. Je voudrois au contraire, que tout fût aimable, aisé, naturel dans l'extérieur d'un Gouverneur; en un mot, je voudrois que son cœur excellent se peignit, sans qu'il parût le vouloir, dans tous

ſes geſtes, & jusques ſur ſon viſage.

Devoirs d'un Gouverneur.

Un Gouverneur, tel que je viens de le repréſenter, n'attendra pas qu'on lui preſcrive ſes devoirs; non-ſeulement il les connoîtra, mais encore le zèle ardent que je lui ſuppoſe, ne permettra pas qu'il ſoit un inſtant ſans les pratiquer. Ces devoirs, conſidérés en général, ſe réduiſent à un très-petit nombre d'articles, quoique dans le détail ils aillent jusqu'à l'infini. Cette grande variété réſulte d'une multitude de circonſtances, que je n'entreprendrai pas de décrire. Elles ſont ſi nombreuſes & ſi difficiles à prévoir, que j'y perdrois mon temps & ma peine. Il me ſera beaucoup plus aiſé de dire deux mots ſur les devoirs d'un Gouverneur en général.

Gouverneur.

Le premier, & peut-être le plus important de tous, c'eſt de ſe propoſer pour fruit de ſon application, non pas un vil intérêt, une récompenſe mépriſable ; mais l'honneur & la gloire de former un Citoyen vertueux. Conſéquemment à cette noble intention, il n'aura ni reſpect humain, ni complaiſance, ni égard pour quiconque voudroit le traverſer dans l'objet de ſes ſoins. Il s'oppoſera avec vigueur à tout ce qui pourroit retarder les progrès de ſon Elève, & il renoncera généreuſement à tout ce qui tendroit à le diſtraire de ſes fonctions. Il s'appliquera enſuite à diſcerner l'humeur, le tempérament, le caractère, le génie du Sujet qu'on lui aura confié. Pour faciliter ce diſcernement, je penſe qu'il faut

ranger les Enfans ſous trois claſſes. Gouverneur.

Ceux qui ſe portent naturellement au bien. Ceux que les paſſions entraînent, & que l'on ne ramène au devoir qu'à force de remontrances, & d'application. Et enfin ceux qui ſont d'un naturel ſi pervers, que rien au monde n'eſt capable de faire impreſſion ſur leur eſprit & ſur leur cœur.

Dès qu'un Gouverneur ſera convaincu, à n'en pouvoir douter, que le Sujet qu'on lui aura confié tient de cette dernière claſſe, il n'a point d'autre parti à prendre que de l'abandonner. Inutilement employeroit-il ſon temps, ſes ſoins, ſes talens; tous ſes efforts ſeroient en pure perte; peut-être même ſon honneur ſe trouveroit-

Gouverneur. il à la fin compromis, par l'injuſtice des Parens, qui pourroient l'accuſer d'avoir perverti le meilleur des caractères. Son ſort ſera digne d'envie, s'il eſt aſſez heureux pour qu'il lui tombe entre les mains un de ces aimables Sujets de la première claſſe, qui ne reſpirent que les ſciences & la vertu; il n'aura beſoin, pour en faire un Sujet du premier ordre, que de faire uſage de ſon expérience, & de lui indiquer la route qu'il doit tenir dans le commerce de la vie.

Mais où l'habileté d'un Gouverneur ſe fera particulièrement connoître, c'eſt dans l'Education de ces Sujets *mi-partis*, (paſſez-moi l'expreſſion) qui joignent, les uns à une humeur vive & pétulente, une bonté d'ame, une candeur,

une droiture admirable ; les autres, à une timidité presque imbécile, une judiciaire excellente. C'eſt dans ces cas épineux, j'entens avec des caractères pleins de bonnes & de mauvaiſes qualités toutes enſemble, qu'un Gouverneur aura beſoin de toute ſa patience, de toute ſon adreſſe, pour amener ſon Elève au but qu'il aura projetté. Qu'il ne ſe décourage pas par les difficultés, & qu'il ſe rappelle alors, que plus les obſtacles ſeront grands, & plus la ſatisfaction de les avoir vaincus ſera vive. Gouverneur.

Un excellent moyen que je voudrois qu'il employât, & que je regarde en même-temps comme un véritable devoir, c'eſt de ne tendre à ſes fins que par la voie de l'amitié ; c'eſt-à-dire, qu'il feroit

Gouverneur.

à ſouhaiter qu'il s'attachât ſon Elève au point que le jeune Homme rendu ſuſceptible des ſentimens les plus délicats, regardât comme une punition exceſſivement rigoureuſe, d'avoir cauſé un moment de chagrin, de peine, ou d'altération à ſon Gouverneur. S'il parvient à former ces tendres nœuds entre ſon Elève & lui, il peut compter que l'Education dont il s'eſt chargé, aura le ſuccès le plus glorieux, le plus éclatant; & je ne connois rien de mieux pour parvenir à cette amitié ſi flâteuſe, en même-temps ſi utile, que de témoigner beaucoup de confiance aux jeunes Gens; d'entrer dans leurs goûts, dans leurs amuſemens, dans leurs plaiſirs même, bien entendu que le Gouverneur aura l'adreſſe de ne leur en laiſſer deſirer

que d'honnêtes. Enfin pour se les attacher entièrement, il s'efforcera de les convaincre, & de les persuader par toutes les raisons, toutes les preuves imaginables, que leurs intérêts lui sont plus chers que ses intérêts personnels. S'il a le bonheur d'opérer cette persuasion, il sera comme impossible que l'Enfant lui refuse l'amitié la plus tendre, la plus sincère, & la plus constante. Gouverneur.

Un autre devoir du Gouverneur, non moins important que ceux dont je viens de parler, c'est d'avoir l'œil fixe non-seulement sur son Elève, mais encore sur tous ceux qui l'approcheront, sur les domestiques, sur ses camarades, & même sur ses Maîtres. C'est en partie pour être en état de juger s'ils

Gouverneur.

rempliſſent exactement leurs devoirs, que j'ai ſouhaité qu'un Gouverneur eût une teinture générale des Arts & Sciences.

Enfin le devoir qui l'occupera le plus aſſidument, c'eſt l'étude des Hommes, qu'il fera conjointement avec ſon Elève. Jamais il ne ſortira d'une compagnie ſans lui avoir fait remarquer les défauts des uns, & les bonnes qualités des autres; ces tableaux vivans feront les plus fortes impreſſions ſur ſon jeune cœur, & en même-temps les plus durables. Il n'oubliera pas non plus de lui communiquer ſes réfléxions ſur les fortunes rapides, & ſur les desaſtres imprévus; il l'aidera à en tirer des conſéquences pratiques & utiles, toujours relativement au bien

public, à ſon bonheur particulier, & encore plus aux intérêts de la Religion, qu'il aura ſoin de lui faire enviſager comme l'unique motif des actions vraiment vertueuſes & méritoires. Gouverneur.

Voilà, Monſieur, ce que j'avois à vous communiquer ſur le choix des Maîtres. J'ai beaucoup éxigé, je le répéte; mais, Monſieur, trouverez-vous que j'aye trop éxigé, quand vous aurez réfléchi que c'eſt ſouvent de la qualité des Maîtres que dépend le ſuccès de l'Education, & la deſtinée des Hommes? Que c'eſt presque toujours à leur négligence, à leur incapacité, à la dépravation de leurs mœurs, à la perverſité de leurs caractères, qu'il faut attribuer les défauts &

Gouverneur

les égaremens de nos meilleurs Citoyens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du Château de Gaye,
ce 3 Septembre 1759.

LETTRE III.

D ***

A Mr LE COMTE DE ***,

SUR

L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIEREMENT

DE LA

NOBLESSE FRANÇOISE.

Depuis six, sept, huit ans, jusqu'à seize.

Nous étions convenus, Monsieur, que tandis que je m'occuperois du choix des Maîtres, vous travailleriez au plan des connoissances les plus propres à perfectionner l'Education. Je comptois

ſur vous ; mais après une attente de plus de ſix ſemaines, j'apprens enfin que vous avez changé de réſolution, & que vous avez même tout-à-fait abandonné votre projet ; parce que vous craignez, dites-vous, de paroître ſingulier, ayant été obligé dans votre plan de vous écarter trop de la route commune. Eſt-ce donc là une raiſon pour vous porter à ſupprimer les excellentes choſes que vous auriez pu dire ſur un ſujet de la dernière importance ? Si la route que l'on a ſuivie juſqu'à préſent, eſt viſiblement défectueuſe en tout ou en partie, n'eſt-ce pas une raiſon plus que ſuffiſante pour s'en écarter ? L'erreur, pour avoir été conſacrée par la pratique de pluſieurs ſiécles, en eſt-elle moins dangereuſe ? Doit-il y avoir une preſcription en ſa faveur ? Et la

crainte de paroître ſingulier doit-elle arrêter quand on eſt pleinement juſtifié par une intention droite, & qui n'a pour objet que le bien public, & le pur amour de la vérité ? Non, Monſieur, pareil motif ne me retiendra jamais. Perſonne aſſurément ne reſpecte plus que moi les bons uſages conſtatés comme tels par l'expérience, & favorablement reçus par le Public depuis un grand nombre d'années. Mais quand les uſages me paroîtront ou inutiles, ou défectueux, ou nuiſibles, je dirai mon ſentiment avec toute la franchiſe que vous me connoiſſez, ſans m'embarraſſer de la cenſure de ceux qui pourroient avoir quelque intérêt de penſer autrement que moi.

Vous n'avez pas jugé à propos de continuer ce que vous aviez ſi

bien commencé, je suppléerai à cette omission de votre part. Heureux si mes remarques ont quelque rapport avec les vôtres.

Choix des connoissances.

J'ai posé pour principe, *Que l'Education étoit l'art de former les Enfans aux Exercices du corps, & d'imprimer dans leur esprit & dans leur cœur toutes les connoissances propres à en faire des Citoyens utiles & vertueux.* Le choix des connoissances doit donc se rapporter au bien public. Autrement c'est pécher contre le premier principe de l'Education. La faute est essentielle sans doute ; & cependant rien de plus commun. Je la vois commettre par tout ce qu'il y a de Chefs de Famille. Il en est peu, je l'avoue, qui ne pensent à procurer l'instruction à leurs Enfans ; mais c'est rarement l'intérêt général qui les guide, c'est toujours l'intérêt

l'intérêt particulier. On ſonge bien moins aux avantages communs de la Patrie, qu'à ſe décharger ſur qui il appartiendra d'une troupe d'Enfans, qui inquiètent autant qu'ils incommodent. Oui, c'eſt uniquement pour s'en débarraſſer, qu'on les met en état de ſe produire par eux-mêmes, ou de prendre un parti tel quel, ſans examiner ſi ce parti convient ou ne convient pas. Cette faute ne paſſe pas pour conſidérable, du moins paroît-il qu'on y fait peu d'attention, puiſqu'elle eſt ſi multipliée. Cependant je la regarde comme une des premières cauſes du renverſement des conditions; & peut-être eſt-elle une des cauſes imperceptibles de la décadence des Etats. Cet eſprit d'intérêt particulier que l'on ſubſtitue à l'eſprit de patriotiſme, forme inſenſiblement une deſunion

Choix des connoiſſances.

Choix des connoiſſan-

entre les Parties, qui ne peut manquer tôt ou tard d'être ſuivi de la défection du tout. Mon deſſein n'eſt pas de blâmer ici les efforts que fait chaque Citoyen, pour tendre au mieux être ; je loue la noble émulation qui porte un Particulier à vouloir ſurpaſſer ſon égal ; je ne trouve point à redire aux ſoins que l'on prend d'un Enfant de la plus baſſe extraction, parce qu'il s'annonce par des talens ſinguliers ; j'approuve même la généroſité de ceux qui lui facilitent les moyens de parvenir, en lui procurant les occaſions de faire des progrès rapides dans les connoiſſances utiles ; c'eſt autant de gagné pour la Société : en travaillant à l'avancement d'un Particulier, on travaille indirectement pour le bien public : mais qu'un Artiſan, qu'un Négociant, qu'un Laboureur, devenus

riches, se méconnoissent, & qu'enflés par les succès de leur industrie, ils se mettent en tête de faire apprendre les Loix à un Fils, qui n'aura d'aptitude tout au plus, que pour la profession méchanique de son Père, & cela pour illustrer leur race, en transplantant ce Fils quelquefois imbécile, dans le corps de la Magistrature. Ou bien qu'un Seigneur de la plus haute extraction néglige de faire apprendre à ses Enfans les connoissances propres à soutenir leur rang, pour ne leur faire apprendre que des connoissances agréables, est-il rien de plus contraire au sens commun, & à l'intérêt général? N'est-il pas visible que la société doit souffrir, lorsque les Loix ne seront administrées que par un Juge de la première espéce? Et l'Etat sera-t il en sûreté, quand il ne sera

Choix des connoissances.

Choix des connoissances.

défendu que par des Militaires d'une illustre Naissance à la vérité, mais qui ne seront recommendables que par une connoissance profonde de la Musique & de la Danse ? Ce que je veux vous faire entendre par là, Monsieur, c'est que je ne voudrois pas qu'il fût libre à chaque Citoyen de s'appliquer indifféremment à toutes sortes de connoissances ; dans les Artistes même, & dans les Artisans, je voudrois qu'on pensât plus à multiplier ceux qui sont utiles, qu'à conserver ceux qui ne sont que de pur agrément. Non, je ne sçaurois souffrir que dans la Noblesse il se trouve des Hommes follement persuadés que l'ignorance, la paresse, & une liberté sans bornes, sont des privilèges affectés à leur naissance. En un mot, je voudrois qu'il n'y eût pas

une seule condition dans l'Etat où l'on ne fît profession de quelques connoissances utiles.

Choix des connoissances.

Ces observations sont d'une importance si grande, les effets dangereux qui résultent d'un mauvais choix de connoissances, sont si sensibles, que je me suis souvent étonné comment ils n'ont point excité l'attention des Souverains; & comment il ne leur est pas venu dans l'esprit de constituer des Hommes destinés à régler le choix des connoissances, relativement aux dispositions de chaque Citoyen, & à leurs conditions respectives. Cette attention mériteroit plus qu'on ne le pense d'entrer dans le plan d'une bonne législation.

Quoique les connoissances appartiennent proprement à l'entendement humain comme sujet, on

Choix des connoiſſances.

peut cependant les conſidérer auſſi par rapport à leurs objets ; c'eſt-à-dire, par rapport au corps, par rapport à l'eſprit, & par rapport au cœur. De plus ces connoiſſances ſont ou néceſſaires, ou utiles, ou ſimplement agréables. J'aurai égard à toutes ces différences, en parlant en détail des connoiſſances qui doivent entrer dans le plan d'une bonne Education.

Vous ſouhaiteriez, Monſieur, que j'indiquaſſe quelle connoiſſance il conviendroit d'apprendre aux Enfans à chaque âge préciſément. J'ai d'abord eu le deſſein de vous ſatisfaire ; cependant, après y avoir penſé plus mûrement, j'ai cru mieux faire de m'en abſtenir. L'inſtruction doit être en raiſon de la diſpoſition des ſujets : or cette diſpoſition eſt ſi différente dans les différens ſujets, qu'il ſeroit im-

possible de fixer une règle qui pût servir à tous indistinctement. Ainsi j'abandonne cet arrangement aux lumières des Personnes judicieuses, qui se trouveront chargées de l'Education. Choix des connoissances.

Ne soyez pas surpris non plus si je n'entre pas dans le détail de toutes les connoissances convenables à chaque profession ; ce détail suppose le choix d'un état, qui ne doit point être censé fait à l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire, depuis sept jusqu'à seize ans. Je ne parlerai donc ici que des connoissances nécessaires, utiles, ou agréables, dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, réservant les détails plus amples pour l'âge suivant.

Je crois devoir vous avertir encore que la méthode que j'ai choisie, pour éviter la confusion en

Choix des connoiſſances.

traitant ſucceſſivement des connoiſſances, n'eſt pas celle que l'on doit ſuivre dans la pratique. Au contraire on fera marcher comme de concert les trois genres de connoiſſances, ſelon les diverſes occaſions qui pourront s'offrir. Peut-être aurai-je lieu d'entrer ſur cela dans quelque détail, en parlant de l'emploi du temps.

Connoiſſances relatives au corps.

Je commence par les connoiſſances qui ont rapport au corps, non pas que je les croye les plus importantes; les connoiſſances qui ont rapport à l'ame, ſont d'une importance infiniment plus grande. Mais comme la conſervation de notre être paroît plus ſenſiblement attachée au corps, il ſemble auſſi que l'ordre éxige que nous nous occupions d'abord de ce qui le regarde.

Le corps a des beſoins : l'amour propre

propre de conſervation dont j'ai parlé, commun à tous les Hommes, les porte à les prévoir, & à les ſatisfaire. Il faut, de toute néceſſité, ſe nourrir, vêtir, dormir. Et quoique cet amour propre de conſervation ne ſoit pas un ſentiment bien réfléchi dans les Enfans, ils agiſſent cependant par le même principe. C'eſt comme un inſtinct qui les excite, & qui les pouſſe à ſe procurer ce qu'ils jugent néceſſaire à l'entretien de la vie. On ſçait avec quelle ardeur ils s'emparent des alimens, quand le beſoin les preſſe. Ils mangeroient deſordonnément alors, ſi l'on ne mettoit un frein à leur voracité. Communément on les retient par la ſouſtraction des alimens. Cette méthode eſt bonne avant l'uſage de la raiſon; mais après ce temps ne ſeroit-il pas mieux de leur appren-

Connoiſſances relatives au corps.

Connoiſſances relatives à la nourriture.

Connoissances relatives au corps.

dre à se nourrir avec réflexion ? à ne point manger sans nécessité ? à choisir non pas les mets les plus friands, mais les plus substantiels ? à discerner entre les bons & les méchans effets de la nourriture ? On y parviendroit sans doute, si on prenoit la peine de leur faire comprendre que rien n'est indifférent dans l'œconomie animale ; que la santé est le plus précieux de tous les biens ; que rien n'est comparable à elle ; que l'on est bien à plaindre quand on l'a perdue ; qu'il faut sçavoir sacrifier ses goûts, ses plaisirs, même les plus chers, pour la conserver ; que c'est être fou que d'en risquer l'altération, pour la jouissance d'une volupté bien courte ; & qu'enfin pour se maintenir dans un état constamment vigoureux, il ne s'agit, le plus souvent, que d'observer le ré-

gime modéré que prescrit la tempérance. Quelques jeunes que soient les Enfans, s'ils ont passé par une, ou plusieurs maladies, qui leur ait donné lieu de comparer cet état de langueur, avec l'état floriſſant de la santé ; éclairés d'ailleurs par l'amour propre de conservation, ils adopteront sans peine les maximes que je viens de proposer, & ils s'y conformeront.

Connoiſſances relatives au corps.

Pour leur en faciliter la pratique, il me vient une idée singulière, & que vous ne desapprouverez peut-être pas, quand vous aurez réfléchi au bien qui en proviendroit, si elle étoit mise en pratique. Mon dessein seroit donc que l'on apprît de très-bonne heure les élémens d'Anatomie aux Enfans. N'allez pas vous récrier sur la nouveauté du fait, ni sur la difficulté

Connoiſſances relatives au corps.

de l'inſtruction ; je n'entens pas qu'on en faſſe des Médecins, ni des Chirurgiens ; ou qu'on leur farciſſe la mémoire de tous les termes de la *Myologie*, *Névrologie*, *Angéologie*, *Oſtéologie*. Je voudrois ſeulement qu'on les mît en état de connoître en gros le méchanisme du corps humain. L'action des alimens ſur l'eſtomac, l'effet & les ſymptômes d'une mauvaiſe digeſtion ; en un mot, ce qui occaſionne les dérangemens les plus ordinaires, & presque journaliers de la ſanté. Sur cent perſonnes peut-être n'en trouvera-t-on pas trois qui ne ſoient au desespoir d'ignorer tous ces articles. Rien de plus commun que de voir des Hommes très-ſenſés, très-éclairés d'ailleurs, ne ſçavoir pas s'énoncer ſur le local de la maladie qui les affecte. On en trouve qui con-

fondent les indispositions de la tête avec les maux d'estomac ; l'estomac lui-même avec les poumons ; les poumons avec le foie ; le ventre avec les reins. Et quand les Maîtres de l'Art les interrogent pour établir quelque indication, ils font des réponses si fort à contre-sens, qu'ils induiroient en erreur les Praticiens les plus sages, & les mieux versés dans les matières médicales. L'on préviendroit cet inconvénient, si, comme je le conseille, on donnoit aux Enfans une teinture légère des principaux organes du corps humain, & de leurs fonctions. Par là ils deviendroient plus circonspects dans le boire & dans le manger ; plus sobres, & en général plus prudens dans tout ce qui concerne l'œconomie animale. Ils ont d'ailleurs tout ce qu'il faut pour être en état

Connoissances relatives au corps.

Connoissances relatives au corps.

de recevoir efficacement ce genre d'instruction. Un desir ardent de jouir de la vie, & de se bien porter. Ajoutez à cela une curiosité très-vive d'apprendre comment ils sont intérieurement faits. J'en ai quelquefois tenté l'expérience, & elle m'a toujours confirmé dans mon sentiment. J'ai montré à des Enfans de dix à onze ans des animaux nouvellement éventrés, ils dévoroient des yeux leurs entrailles palpitantes ; ils portoient leurs mains curieuses dans toutes les parties supérieures & inférieures de la poitrine & du ventre ; chacune de leurs actions étoit accompagnée d'une demande intéressante. Comment appelle-t-on cela, disoient-ils, en pressant les lobes du poumon ? A quoi servent-ils ? En ai-je de pareils ? Non-seulement ils concevoient fort bien ce que je

leur expliquois ; mais encore je leur voyois former la réſolution de s'abſtenir de tout ce que je leur indiquois, comme capable d'altérer les viscères, à l'occaſion desquels ils formoient leurs queſtions curieuſes. Vous comprenez maintenant, Monſieur, combien la connoiſſance que je recommande ici ſeroit non-ſeulement utile aux Enfans, mais encore à bien des égards d'une néceſſité abſolue. Elle les porteroit naturellement, & ſans effort, à l'indifférence pour les mets recherchés, & leur feroit éviter les inconvéniens affreux qu'entraîne après ſoi la débauche de table *.

Connoiſſances relatives au corps.

* On pourra m'objecter ici qu'une connoiſſance imparfaite de l'Anatomie eſt capable de rendre les Enfans exceſſivement timides ſur la conſervation de leur ſanté, & même Hypocondriaques. J'avoue que cet inconvénient pourroit avoir lieu, ſi nous ne nous propoſions pas d'enſeigner aux Enfans à rectifier une opération défectueuſe de leur eſprit pour toutes les autres. D'ailleurs nous ne voyons pas que les Médecins & les Chirurgiens très-verſés dans l'Anatomie, ſoient plus

Connoissances relatives au corps.

Ajoutez à cela le spectacle dégoûtant de Gens yvres, que je voudrois qu'on leur présentât souvent ; aussi-bien que celui de Personnes fort incommodées, pour avoir excessivement mangé des alimens pernicieux, quoique délicieusement apprêtés. Je suis presque sûr que les extravagances des premiers, le péril évident & les souffrances des autres, leur inspireront une aversion mortelle pour tous les excès de bouche.

On commet donc une faute bien grande, selon moi, quand par une molle condescendance, on permet aux jeunes Gens de satisfaire leurs goûts desordonnés. Ou quand par une inadvertance encore plus criminelle, on néglige de réprimer le penchant qu'ils marquent pour l'intempérance, & pour l'yvrognerie. La faute est d'autant plus inexcusa-

Hypocondriaques que les autres Hommes, au contraire, ils le sont beaucoup moins.

ble, que dans ces premiers temps il est aisé de prévenir les habitudes, & qu'on ne manque pas de raisons frappantes pour détourner les jeunes Gens du vice le plus deshonorant pour l'humanité, puisqu'il ne va pas moins qu'à priver l'Homme de l'usage actuel de sa raison, en le rendant alternativement stupide, furieux, fou, & quelquefois capable des excès les plus horribles *.

Connoissances relatives au corps.

En recommandant ces attentions, je ne prétens pas insinuer qu'il est à propos de priver les jeunes Gens de toute espéce de douceur ; au contraire, je pense qu'on doit leur en accorder, particulièrement l'usage modéré du vin, sur tout quand ils sont actuellement occupés aux exercices violens, ou qu'ils travaillent

* Les Spartiates, pour inspirer à la Jeunesse Lacédémonienne une vive horreur pour ce vice, avoient coutume d'introduire les Hilotes, c'étoient leurs Esclaves, yvres dans les festins, & ils les y châtioient rigoureusement.

Connoissances relatives au corps.

beaucoup. On peut même par des préparations & des assaisonnemens simples & convenables, réveiller de temps en temps leur estomac paresseux ou dégoûté. Tout ira bien, tout sera dans l'ordre, quand la prudence présidera à l'administration des alimens.

Quoique l'usage établi de prendre ses repas à certaines heures déterminées, soit très-raisonnable, je ne voudrois cependant pas qu'on y assujettît les Enfans avec trop d'exactitude. L'estomac accoûtumé à prendre régulièrement sa nourriture, en contracte si bien l'habitude, qu'il souffre excessivement quand les alimens lui manquent à l'heure marquée. Or il peut survenir mille circonstances dans le cours de la vie où cet ordre ne sçauroit être observé. Qu'arrive-t-il alors ? L'estomac impatient s'agite, tiraille, & fait souffrir au point de rendre l'Homme incapable

ble de toute fonction. Il sera facile de prévenir ce desagrément, en changeant les heures du repas, quelquefois en les avançant, plus souvent en les retardant ; par ce moyen l'estomac contractera l'habitude de toutes sortes de situations, ou plutôt il n'en contractera aucune : & pour l'assujettir encore mieux aux circonstances imprévues, on ne feroit pas mal de faire endurer de temps en temps la faim & la soif aux jeunes Gens, pour les disposer à tout événement, comme j'ai dit, qu'il falloit leur faire endurer le froid & le chaud, pour les habituer à toutes sortes de climats.

Connoissances relatives au corps.

Un autre besoin, dont il est à propos de donner une idée nette & précise aux Enfans, c'est la nécessité de se vêtir. Tout le monde convient qu'il faut s'habiller, mais

Vêtemens.

Connoissances relatives au corps.

personne n'est d'accord sur la manière de s'habiller. Les uns donnent des préceptes pour la parure; ils la recommandent comme un point capital. Les autres n'en veulent absolument point ; ils la proscrivent presque comme un crime. Ne pourroit-on pas, par un tempérament sage, & conforme aux loix de la décence & de la raison, concilier le différent ? Il est certain que la parure ne donne aucun mérite réel. Le proverbe dit : *L'habit ne fait pas le Moine.* Mais un autre proverbe, non moins vrai, dit aussi : *Le plumage pare l'oiseau.* Or cette parure n'est point indifférente ; puisqu'elle peut donner occasion aux préjugés favorables. C'est beaucoup quand on est destiné à vivre avec des êtres raisonnables à la vérité, mais fort sujets à se laisser prendre par les yeux.

Lettre II. art. de l'Education du corps.

J'ai dit quelque part que l'*origine des habits devoit être moins rapportée aux preſſans beſoins des Hommes, qu'à une convention générale parmi les Peuples policés, de ne point aller nuds par principe de pudeur.* J'ajoute ici que cette convention n'eſt ni purement arbitraire, ni tout-à-fait factice. Je la crois dictée par la nature. S'il y a grande apparence que c'eſt l'amour propre de conſervation, qui inſpire aux Hommes le ſoin de ſe vêtir, pour ſe préſerver des injures du temps, il n'eſt pas moins vraiſemblable que c'eſt l'amour propre d'appréciation, qui leur inſpire le goût de la parure, pour paroître avec plus d'avantage. Rien de plus vrai que, tout mérite égal d'ailleurs, un Homme vêtu de bon goût, ſera regardé de meilleur œil, qu'un miſérable couvert de haillons; c'eſt du moins un préju-

Connoissances relatives au corps.

gé constant parmi les Nations policées ; & ce préjugé est non-seulement fondé sur le sentiment naturel que je viens d'indiquer, mais encore sur les devoirs de bienséance, auxquels il seroit aussi ridicule de ne pas se conformer, qu'il seroit criminel d'enfreindre les Loix essentielles de la société. Que diroit-on d'un Prélat qui affecteroit de se mettre comme un Magister de Village ? La belle figure que feroit un Ministre d'Etat, qui ne paroîtroit jamais en Cour que vêtu d'une casaque de toile ? Et n'auroit-on pas sujet de rire d'un Magistrat qui se présenteroit à la Grand-Chambre en habit d'artisan ? Il y a donc des différences, un soin, un art même, que l'on doit admettre dans la manière de s'habiller. En général les Femmes doivent être plus parées que les Hommes ; ceci

tient encore de la Nature. J'en pourrois donner de bonnes raiſons s'il étoit à propos. Les jeunes Gens doivent être mis d'un ton plus élégant que les Vieillards ; & ceux-ci d'un ton plus grave. Il y a des conditions où les habits doivent être magnifiques ; cela impoſe. Il y en a où ils doivent être modeſtes ; cela édifie.

Connoiſſances relatives au corps.

Une anecdote fort remarquable de la vie de ſaint Louis, prouve que ce judicieux Prince étoit du même ſentiment. Robert Sorbon avoit reproché au Sire de Joinville que ſes habits étoient plus magnifiques que ceux de ſon Maître ; le Sénéchal de Champagne ne demeura point en reſte : *L'étoffe que vous portez*, reprit-il, *convient-elle à un Homme de votre naiſſance ?* C'étoit une robe d'un camelot plus fin que celui dont le Roi étoit habillé.

Connoissances relatives au corps.

Le Monarque qui sçavoit que Maître Robert n'étoit que le Fils d'un Payſan, s'apperçut de ſon embarras, & prit ſon parti. Mais quelques jours après devant la même Aſſemblée, ſaint Louis convint que Maître Robert avoit tort : *Il eſt juſte*, ajouta-t-il, *que chacun s'habille ſuivant ſon état ; un Homme doit être proprement mis, quand ce ne ſeroit que pour plaire à ſa Femme. Et il faut faire enſorte dans les habillemens que les Gens raiſonnables ne puiſſent pas dire qu'on en fait trop, & que les jeunes Gens ne puiſſent pas dire qu'on n'en fait pas aſſez.* Il ne faudra donc pas tout-à-fait réprimer dans ces derniers, le goût qu'ils marqueront pour la parure ; on ſe contentera de le régler. D'une part on leur fera ſentir tout le ridicule de l'affectation ; de l'autre, ce qu'il y a de bas & de révoltant dans une négligence

négligence outrée, on leur dira : *Embelliſſez la nature, ne la frelatez pas.* Connoiſſances relatives au corps.

Il eſt encore un autre abus de conſéquence, auquel je conſeille de prendre bien garde. Les jeunes Gens ſont ſujets à concevoir des idées d'orgueil & de vaine gloire, à l'occaſion des habits diſtingués, comme s'ils ornoient l'ame à proportion qu'ils embelliſſent le corps. C'eſt un défaut contre lequel il faudra s'élever avec force, en tournant en ridicule tout ce qui paroîtra leur inſpirer une ſotte ſuffiſance. On leur fera comprendre que l'habillement ne donne aucun mérite perſonnel, que l'on ne doit point s'en prévaloir ; qu'il ne contrebalance point les défauts eſſentiels * ; qu'il ne ſert au contraire

* « Dans une grande Ville, dit l'Auteur de la » Fable des Abeilles, on s'habille au-deſſus de ſa

Connoissances relatives au corps.

qu'à les faire paroître avec plus d'éclat. Qu'un Faquin, pour être chamaré d'or & d'argent, n'en est pas moins mépriſable. Qu'un Citoyen vertueux, pour être mal vêtu, parce qu'il eſt indigent, n'en eſt pas moins eſtimable. Et qu'en un mot rien n'eſt plus téméraire, que de porter un jugement favorable ou défavorable, d'après un habillement plus ou moins riche, plus ou moins à la mode. C'eſt une injuſtice que l'on pourroit reprocher à notre ſiècle, d'être trop enclin à penſer desavantageuſement des Perſonnes malheureuſes, contraintes de ſe préſenter mal vêtues; & ſur quoi il faudroit vivement prévenir les jeunes Gens,

„ qualité, pour être eſtimé plus qu'on n'eſt par la „ multitude. C'eſt un plaiſir pour un eſprit foible, „ preſque auſſi grand que l'accompliſſement de ſes „ deſirs. „ Tome I, p. 133.

pour ne les point expoſer à porter des jugemens auſſi faux qu'ils ſont injurieux.

Connoiſſances relatives au corps.

Qu'il me ſoit permis, Monſieur, de recommander ici à l'occaſion des habits, une excellente habitude, & qu'il faudra faire contracter de bonne heure aux Enfans, j'entens celle de ſe tenir toujours proprement, quelle que puiſſe être la qualité de leurs habits. La malpropreté n'eſt ſoutenable dans aucun état. C'eſt même manquer au Public, que de ſe préſenter à ſes yeux dans un desordre dégoutant. Quelqu'un a dit, que la propreté de l'extérieur étoit une image de l'ame. Je crois qu'il a eu raiſon, malgré l'exception que l'on pourroit faire en faveur de quelques Génies ſublimes, ſingulièrement remarquables par leur malpropreté. Si on les avoit bien étudié, peut-

Connoissances relatives au corps.

être auroit-on trouvé que ce défaut partoit de quelque vice caché de l'ame. Ce qui est très-vrai, c'est qu'en général le goût de propreté plaît mille fois mieux que le luxe le plus recherché. Il ne faut cependant pas le porter trop loin. Une affectation trop marquée dégénéreroit en ridicule ; on se souviendra que ces petites attentions ne doivent marcher qu'après les devoirs essentiels. Elles ne sont que du second ordre ; elles ne doivent donc pas nous occuper plus que de raison : c'est-à-dire, qu'elles ne doivent prendre ni sur notre temps, ni sur notre santé. J'admire nos Petits-Maîtres ; ils sont bien fous, les uns de se faire estropier pour paroître avoir les pieds *mignons* ; les autres de négliger des affaires souvent importantes, pour passer des cinq à six heures à leur toilette ;

comme si l'on ne pouvoit pas être chaussé, coëffé, arrangé, à bien moins de frais. Connoissances relatives au corps.

Concluons de ces observations, que l'on peut se prêter au goût que l'amour propre d'appréciation inspire aux jeunes Gens pour la parure. Je dirai dans la suite quel excellent parti on pourra en tirer; pourvu cependant que ce goût soit toujours subordonné aux Loix de la décence & de la raison, & qu'il n'aille pas jusqu'à faire naître une certaine molleſſe de caractère. Car je maintiens toujours ce que j'ai avancé dans mes Lettres précédentes, qu'il seroit à propos que l'on n'eût qu'une sorte de vêtemens, pour le froid comme pour le chaud; je ne dis pas un seul habit, je tomberois en contradiction avec ce que je viens de dire plus haut. J'entens donc des habits qui ne

Connoiſſances relatives au corps.

ſoient ni mieux fourés, ni plus légers en hiver qu'en été ; il ſeroit inutile de répéter ici les motifs qui m'ont déterminé à me déclarer pour ce bon uſage. On peut conſulter ſur cela les Médecins habiles, je ſuis ſûr qu'on ſera frappé des raiſons qu'ils donnent en faveur de mon ſentiment. Peut-être ne ſerez-vous pas fâché, Monſieur, de voir ici ce que penſoit au ſujet des fourures & des habits trop chauds, un célèbre Médecin Anglois *. Après avoir fortement déclamé contre ce pernicieux uſage, il cite pluſieurs exemples, & même ſa propre expérience.

* Waine-Wrige.

« Une Demoiſelle pulmonique, » dit ce Docteur, mît, par le con» ſeil de ſon Médecin, une cami» ſolle de flanelle ; jusqu'alors elle » avoit encore pu ſe promener & » agir dans ſa maiſon ; mais deux

» jours après, elle fut obligée de » garder le lit, qu'elle n'a jamais » pu quitter depuis, sans autre » cause, du moins apparente, » que pour s'être fourrée de fla- » nelle. »

Connoissances relatives au corps.

« On me persuada il y a environ » dix ans, continue le même Au- » teur, de mettre immédiatement » sur ma peau une chemise de fla- » nelle, pour un gros rhume que » j'avois, & je crois qu'elle me » fût effectivement salutaire; mais » après en avoir continué l'usage » pendant deux ou trois ans, je » m'apperçus qu'elle étoit contraire » & préjudiciable à ma santé; elle » me rendit si frileux, que je ne » pouvois supporter les plus légè- » res impressions de fraîcheur; & » j'eus lieu de reconnoître par les » tentatives que je fis pour la quit- » ter, combien elle m'avoit affoi-

Connoissances relatives au corps.

» bli. J'avois bien prévu cet incon-
» vénient, c'est pourquoi je reve-
» nois toujours à la tentative; mais
» à chaque fois j'étois obligé de la
» reprendre, pour ne pas encourir
» des dangers plus grands que ceux
» que je voulois éviter : &, j'y
» serois encore assujetti, si, ayant
» eu occasion il y a deux ans de
» prendre les bains froids dans une
» saison fort chaude, je n'avois
» profité, pour m'en débarrasser, de
» cette occasion, qui m'a réussi sans
» aucun inconvénient.... »

Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas joindre à ceux-là? Ceux qui connoissent le méchanisme de la transpiration insensible, sentiront mieux que personne la vérité de ces faits, & l'application que l'on en pourroit faire; je n'ajouterai donc rien à la doctrine qu'ils constatent. J'ajouterai de même

même très-peu de choſes à ce que j'ai déja dit au ſujet du ſommeil, troiſième beſoin indiſpenſable du corps. Connoiſſances relatives au corps.

Vous aurez la bonté de vous rappeller, Monſieur, que je ne ſuis pas du tout d'avis qu'à un certain âge on laiſſe une entière liberté de dormir aux jeunes Gens. Six ou ſept heures en été, huit ou neuf heures tout au plus en hiver ſuffiront. Après ce temps on les éveillera, non pas en ſurſaut ; on leur donneroit immanquablement de l'humeur, diſpoſition fâcheuſe, & tout-à-fait contraire aux ſuccès des bons ouvrages. Au lieu qu'un doux réveil entretient la ſérénité de l'ame, rend l'eſprit gai, content, & diſpoſe les jeunes Gens à commencer avec joie ce qu'Ils doivent exécuter dans le cours de la journée. Je ſçais qu'ils ſont ordinairement fort ſujets à ſe rendor- Sommeil.

Connoissances relatives au corps.

mir après un premier réveil ; qu'ils en contractent même l'habitude, nouveau sujet de petite attention qu'il faudra avoir de ne les point quitter, qu'ils ne soient parfaitement éveillés, & même tout-à-fait hors du lit.

Cet usage, joint aux autres pratiques gênantes, dont je conseille l'habitude, pourront leur déplaire beaucoup ; mais puisque la vie n'est qu'une gêne perpétuelle, il est bon de s'y accoutumer de bonne heure. Rien de plus propre à donner au corps, cette force qu'exigent les circonstances d'un âge plus mûr. Les Anciens, & sur tout les Grecs, étoient si persuadés que les exercices du corps étoient d'une nécessité absolue, qu'ils en avoient fait autant d'Arts, qu'ils cultivoient avec un soin particulier. Et non-seule-

ment les Républiques se faisoient un devoir de les entretenir & de couronner ceux qui y excelloient; mais souvent encore elles leur confioient le commandement des Armées, & l'administration des affaires publiques, comme aux Citoyens les plus propres à bien servir la Patrie. L'Histoire nous représente les Romains du temps de Régulus, bien autrement robustes que du temps de Lucullus. Ils faisoient encore des prodiges de valeur & de force sous César; c'est que dans ces temps on regardoit les exercices du corps comme la partie essentielle de l'Education d'un Guerrier Romain; au lieu que vers les derniers temps d'Auguste *, le luxe & la molleſſe s'étant insinuées à la suite de la paix & de l'abondance, on ne s'occupa plus

Connoissances relatives au corps.

* C'est ce qu'Horace nous apprend dans sa VII. Ode. Liv. 1. *Lydia dic per omnes.*

Connoissances relatives au corps.

à Rome que des Belles-Lettres, & des Arts agréables; & on abandonna presqu'entièrement la Gymnastique aux Athlètes du Cirque & de l'Amphithéâtre. Aussi ne vit-on paroître dans le bas Empire, ni Scipions, ni Marius, ni Césars, ni Régulus, ni aucun Capitaine qui pût être comparé aux grands Hommes qui avoient illustré la République. Je conviendrai, si l'on veut, que l'intelligence militaire a eu plus de part à leurs victoires, que la force du corps; mais on sera obligé de convenir aussi, que leur invincible courage à supporter des fatigues incroyables, a influé pour beaucoup dans leurs succès. Et ce courage supposoit, sans contredit, un corps journellement exercé. Sans sortir de la Nation, pouvons-nous dissimuler que nous ne soyons fort différens des anciens Francs, dont nous descendons? Peut-être

avons-nous plus de politeſſe, plus de goût, plus de ſçavoir, plus de politique qu'eux ; mais je doute que nous ayons ni leur vigueur, ni leur courage. Auſſi notre manière d'élever la Jeuneſſe, eſt-elle fort différente de la leur. Ils ſe faiſoient un capital des exercices du corps ; ils s'en occupoient ſans ceſſe ; ils les aimoient : & nous, à l'exception d'un peu d'Eſcrime, de Danſe, & de Cheval, à peine avons-nous conſervé la moindre idée des autres. Je ſuis presque convaincu, Monſieur, que ſi on les rétabliſſoit parmi nous, tôt ou tard on parviendroit à former des Citoyens, comparables pour la force aux Grecs illuſtres, qui ont rendu ſi fameux les Jeux *Pythiques*, *Iſtmiques*, *Olympiques*. Le deſir de ce rétabliſſement m'occupe toutes les fois que je conſidère la plupart de nos jeunes Gens

Connoiſſances relatives au corps.

Connoissances relatives au corps.

de Famille. Quels Hommes ! leur teint pâle, leur constitution cacochyme, leurs inclinations efféminées, effet déplorable de l'Education molle qu'ils ont reçue, me fait ardemment souhaiter que l'on change de méthode, que l'on renonce aux ménagemens ridicules *, & que l'on se détermine enfin pour une Education plus mâle, plus vigoureuse, & assurément plus saine.

* Aristodème, Tyran de Cumes, pour énerver le courage des Citoyens qu'il craignoit, imagina une Education sensuelle comme un moyen sûr pour produire cet effet. Il voulut que les Garçons laissassent croître leurs cheveux comme les Filles; qu'ils les ornassent de fleurs, & portassent des robes longues de différentes couleurs; que lorsqu'ils iroient chez leurs Maîtres de Danse & de Musique, des Femmes leur portassent des parasols, des parfums, & des éventailles; que dans le Bain, elles leur donnassent des peignes & des miroirs. Cette Education, dit Denis d'Halicarnasse, duroit jusqu'à vingt ans. L'application de ce trait à l'Education que je blâme, est facile; n'est-il pas à craindre qu'elle ne produise les mêmes effets parmi nous, & il n'est que trop vrai qu'elle les a produits souvent.

Lib 7.

& quels ſont les exercices pour leſquels je m'intéreſſe ſi vivement ? *La Lutte*, *le Ceſte*, *la Courſe à pied*, *la Courſe à Cheval*, *l'Eſcrime*, *la Danſe*, *l'Art de Nager*, & un nouvel exercice, dont perſonne n'a encore parlé que je ſçache, & qui, par cette raiſon même, ne doit point encore avoir de nom, je l'appellerois volontiers l'*Art d'eſcalader toutes ſortes de hauteurs.* C'eſt dans la première Jeuneſſe qu'il faudroit cultiver des exercices ſi utiles ; parce qu'à cet âge les organes ſont ſouples, & qu'ils ſe prêtent ſans peine à toutes ſortes de mouvemens. Remarquons de plus que c'eſt le vrai temps d'acquérir les forces du corps, & même de les augmenter en les exerçant.

Connoiſſances relatives au corps.

Dans la Lutte * les muscles gon-

La Lutte.

* La Lutte étoit un exercice à pied, entre deux Athlètes combattans l'un contre l'autre, nuds, tête

Connoissances relatives au corps.

flés, les nerfs roidis, forceroient les esprits animaux à séjourner dans toutes les parties tendineuses, & leur donneroient un ressort, une vigueur, une nourriture, qu'elles ne peuvent recevoir qu'en quantité médiocre, dans un état de mollesse & d'inaction. Ils ne font alors que fluer le long du tissu musculeux, & n'impreignent les nerfs que foiblement. Je veux dire, que dans cet exercice, la force & l'adresse réunies, rendroient le corps dispos, vigoureux, & également pro-

rase, sans aucune arme ni offensive, ni défensive; & pour rendre la partie plus égale, & qu'ils eussent moins de prise, leurs corps étoient entièrement frotés d'huile. Pour remporter la victoire, il falloit terrasser son adversaire, & le tenir ferme sous soi, sans qu'il pût se relever. Cet exercice étoit fort célèbre chez les Grecs; c'étoit le premier des Jeux Olympiques. Il est très-peu en usage aujourd'hui, à l'exception de quelques cantons de la basse Bretagne, où les Gens de la Campagne s'exercent encore à la Lutte.

pre à l'attaque comme à la défenſe. Les jeunes Gens s'y porteroient d'ailleurs avec joie. Nous voyons qu'ils exécutent naturellement ce que je voudrois qu'ils appriſſent par principes. Rien de plus commun que de les voir lutter les uns contre les autres. C'eſt le premier genre de combat auquel ils s'éxercent. Connoiſſances relatives au corps.

M. Lock dit qu'il faudroit accoutumer les Enfans aux coups; le combat du Ceſte * produiroit Le Ceſte.

* Le combat du Ceſte n'étoit pas moins célèbre chez les Anciens, que le combat de la Lutte; mais il étoit bien plus terrible. C'étoit une eſpéce de Lutte, où les Athlètes combattoient, & s'aſſommoient quelquefois à coups de poings. On les leur entortilloit d'une longe de cuir garnie de cloux de métal, après s'être croiſée en différens ſens, elle venoit aboutir quelquefois au-deſſus, & quelquefois au-deſſous du coude.

Le combat du Ceſte n'étoit pas toujours d'homme à homme; il y a eu des Athlètes aſſez intrépides pour oſer meſurer leurs forces avec des animaux féroces

Connoiſſances relatives au corps.

admirablement cet effet ; non pas qu'il fallût enſeigner aux jeunes Gens à s'aſſommer méthodiquement, à la manière des anciens Athlètes ; il ſuffiroit d'enviſager cet exercice comme un jeu capable d'inſpirer le courage, & de former le corps à l'inſenſibilité & à la douleur. Le Ceſte, que l'on employeroit à cet effet, ne ſeroit donc pas comme celui des Anciens, une longe de cuir garnie de cloux de fer ; mais une eſpéce de gand rembourré de laine, de façon à pouvoir préſerver les poings de meurtriſſures, & amortir les coups trop violens ; bien entendu qu'on éta-

& indomptables. Milon Crotoniate aſſomma un taureau d'un coup de poing. Le combat ſe livroit auſſi quelquefois entre deux troupes d'Athlètes ; la mêlée devoit être effrayante. On dit que ce genre de combat eſt encore en uſage à Veniſe. Le Chevalier Pietro Liberi a deſſiné une très-belle Eſtampe qui repréſente cet exercice, qu'il appelle *Pugillatus*.

bliroit auſſi des règles pour n'en pas porter de dangereux.

Connoiſſances relatives au corps.

La Courſe à pied ſeroit encore d'une merveilleuſe utilité dans pluſieurs cas * : on n'eſt pas toujours monté à l'avantage, & il peut ſurvenir mille occaſions qui obligent à des marches forcées, & même à des courſes rapides, tantôt pour éviter un péril évident, tantôt pour exécuter une entrepriſe qui demande beaucoup de ſecret & de

Courſe à pied.

* Cet exercice étoit en très-grande réputation chez les Grecs ; c'étoit le plus ancien de ceux qu'on célébroit à Olympie ; on l'appelloit la courſe du Stade ; le Stade, appellé *Dromos* par les Spartiates, étoit un emplacement qui avoit la forme d'un fer à cheval très-allongé ; il avoit des gradins de chaque côté, bordans une enceinte où la courſe ſe faiſoit ; elle commençoit à la barrière, qui étoit à l'entrée du Stade, & ſe terminoit à la borne ſituée près du fond. L'eſpace compris entre cette borne & la barrière étoit de ſix cens pieds meſure grecque, ce qui revient à cinq cens quatre-vingt-onze de nos pieds.

Saint Paul a parlé du Stade dans ſa première Epître aux Corinthiens, chap. 9. ℣. 24.

Connoissances relatives au corps.

promptitude. Cet exercice d'ailleurs ne contribueroit pas moins que les autres, à fortifier le tempérament, soit du côté du diaphragme, dont il augmenteroit les forces, soit du côté de l'estomac & des poumons, dont il dégageroit l'action & la réaction. Il me semble que l'un & l'autre de ces viscères, en acquérant plus de ressort, rendroit en général le mouvement tonique plus animé, plus soutenu, mieux réglé, & moins susceptible de dérangement. Voyez deux Hommes, l'un fréquemment exercé à la course, l'autre très-peu. S'il s'agit de franchir une montagne, le premier, dispos & léger, s'en acquittera rapidement & sans fatigue; le second, lourd & lent, n'aura pas fait vingt pas, qu'il sera essoufflé. J'ai souvent remarqué que les personnes, dans l'habitude de marcher

beaucoup, étoient moins sujettes aux indispositions, que celles qui sont fort sédentaires. Connoissances relatives au corps.

L'exercice du Cheval *, est de tous les exercices du corps, celui Exercice du cheval.

* Indépendamment des exercices ordinaires du Cheval, les Anciens en distinguoient deux principaux qui demandoient une force & une adresse particulière : la course réglée, mais simple, & la course des chars. Dans la première, le Cavalier montoit à cheval sans selle & sans étriers, les Anciens ne s'en servoient pas ; & il rempliſſoit la carrière selon les Loix du Cirque. Dans l'autre course, les chars étoient attelés de deux, trois, quatre chevaux, tous de front ; de-là vient qu'on les nommoit *bigæ*, *trigæ*, *quadrigæ*.

L'une & l'autre course se pratiquoit dans un vaste espace nommé *Cirque* par les Romains, & *Hyppodrome* par les Grecs, de forme ovale, entouré de portiques, & de plusieurs rangs de siéges par degrés, sur lesquels étoient placés les Spectateurs. Il y avoit au milieu une espéce d'estrade, terminée à chaque extrémité par une borne pyramidale appellée *meta*.

Les combattans, après avoir fourni la carrière, étoient obligés de tourner autour de ces bornes ; c'étoit-là le coup de maître. Il arrivoit souvent qu'après avoir brillé dans la carrière, les plus habiles vinssent échouer contre cette borne, & y briser les roues de leurs chars.

Connoiſſances relatives au corps.

qui a été le plus ſoigneuſement cultivé par les Nations guerrières. On ne ſçauroit disconvenir qu'il ne le ſoit encore aujourd'hui parmi nous, du moins jusqu'à un certain point. Il n'eſt guères permis à un Gentilhomme François de le négliger tout-à-fait; il eſt même du bon air de donner quelques mois à cet exercice. Auſſi entretient-on des Académies dans les principales Villes du Royaume. On trouve par tout des Ecuyers, dont on vante l'adreſſe & la bonne grace. On a même écrit d'aſſez bons livres ſur cet Art. Avec tout cela je ne ſçais, du moins s'il eſt permis de nous en rapporter à l'Hiſtoire, je ne ſçais, dis-je, ſi cet exercice eſt pratiqué par notre Nobleſſe avec autant de vigueur & d'intelligence, que par les Anciens, & peut-être par quelques Nations ſubſiſtantes. Ce doute

n'étonnera perſonne, ſi l'on fait attention qu'il eſt peu de Pays au Monde, où l'on ſoit plus ingénieux qu'en France à ſe procurer ſes aiſes. Quelles eſpéces de Voitures n'a-t-on pas imaginé de nos jours pour voyager avec plus de commodité! Des Chaiſes de Poſtes, des Berlines, des Carroſſes, &c. Il y a cent ans qu'un Militaire auroit cru ſe deshonorer, s'il ſe fût ſervi d'autre commodité que d'un cheval pour ſe rendre à l'Armée. Aujourd'hui il n'y en a pas, qui ne ſoit effrayé de la fatigue du cheval. Rien de plus commun que d'en voir revenir de leur Quartier d'hiver, & faire juſqu'à cent cinquante & deux cens lieues en cabriolet. Le fait eſt riſible ſans doute, mais il n'eſt pas moins lamentable; il montre juſqu'à quel point nous ſommes dé-

Connoiſſances relatives au corps.

Connoissances relatives au corps.

chus de la vigueur de nos Ancêtres. On devroit y penser sérieusement, & pour prévenir un relâchement & une molleſſe qui gagne insensiblement toutes les conditions, on devroit, plus que jamais, exercer la Jeuneſſe, & l'accoutumer à la fatigue. Ne diroit-on pas que l'espéce même du cheval, ſe reſſent de notre négligence, & qu'elle ſoit dégénérée de nos jours? Il s'en faut bien que ceux que nous élevons, ſoient comparables aux Courſiers fougueux de la Gréce, & de l'ancienne Italie, ou même à ces dextriers vigoureux, dont l'Hiſtoire du moyen âge fait mention au ſujet des Joutes & des Tournois. Ce dépériſſement de l'espéce ne viendroit-il pas d'un défaut d'Education dans les Chevaux, auſſi-bien que dans les Hommes? Je m'en rapporte ſur cela aux connoiſſeurs, c'eſt

c'eſt à eux à décider ſi ma conjecture eſt fondée ; & en ce cas, c'eſt à eux à nous indiquer le remède propre à empêcher que le mal n'augmente.

Connoiſſances relatives au corps.

L'Escrime paſſe pour un exercice honnête, utile, néceſſaire même ; mais qui devient ſouvent nuiſible, par les grands abus que l'on en fait *.

L'Escrime.

* Les Anciens n'ayant jamais été infatués de notre prétendu point d'honneur, les duels n'ont jamais été en uſage parmi eux. Ils ont connu cependant un Art de s'escrimer : c'eſt que les combats ſinguliers n'étoient point ſans exemple chez eux. Souvent il arrivoit que deux Chefs, deux Capitaines, deux Braves, ſe cherchoient dans la mêlée pour meſurer leur force, leur adreſſe, & leur courage. Et l'on a quelquefois vu ces ſortes de combats décider de la victoire.

Je ne parle point ici des Gladiateurs ; il eſt certain qu'ils obſervoient des règles en combattant : mais c'étoit des malheureux qui risquoient leur vie pour divertir le Peuple. Il n'y a pas d'apparence que les illuſtres Romains ſe ſoient appliqués à apprendre un Art, dont les Maîtres mêmes paſſoient pour infâmes.

L'épée ou le glaive étant fort court chez les Anciens qui ne ſe ſervoient d'ailleurs que du bouclier pour parer, il y a tout lieu de croire qu'ils ne connoiſſoient ni ſeconde, ni tierce, ni quarte, ni aucun de nos principes, qui paſſent conſtamment pour être de moderne invention.

Connoissances relatives au corps.

On assure qu'ils deviennent de jour en jour moins fréquens ; cependant ils le sont beaucoup trop encore. Peut-être s'en départiroit-on tout-à-fait, si l'on ne recevoit pour Maîtres en fait d'Armes, que des Hommes recommandables par leur sagesse, leurs vertus, leur modération, non-seulement propres à enseigner la partie physique de leur Art, mais encore la partie morale ; je veux dire capables de faire sentir à leurs Elèves l'équité des Loix positives & humaines qui défendent les duels, les justes raisons que l'on a eu d'établir ces Loix, l'extravagance de ceux qui les violent ; puisqu'en succombant ils perdent la vie, & qu'en triomphant ils encourent la disgrace du Prince, & comme une sorte d'infâmie. Il me semble que si les Maîtres en fait d'Armes prononcient la peine de bien inculquer

cette alternative dans l'esprit de leurs Elèves, ainsi qu'une infinité d'excellentes raisons, que les Moralistes de tous les temps ont fourni contre la fureur des duels, il me semble, dis-je, qu'à la fin on viendroit à bout de détruire un préjugé * dominant à la vérité, mais dans le fond aussi déraisonnable, qu'il est embarrassant & funeste. Alors les

Connoissances relatives au corps.

* On a souvent parlé des moyens que devroient employer les Souverains pour arrêter la fureur des duels. Gustave Adolphe en avoit trouvé un qui me paroît d'une efficacité merveilleuse. Deux Officiers supérieurs & d'une grande considération, qui avoient eu quelque démêlé ensemble, vinrent demander au Monarque la permission de vuider leur querelle l'épée à la main : Gustave fut d'abord indigné de la proposition ; il y consentit néanmoins ; mais il ajouta, qu'il vouloit être lui-même du combat, dont il assigna l'heure & le lieu. Il s'y rendit avec un Corps d'Infanterie qui environna les deux Champions ; ensuite il appella le Bourreau de l'Armée, & lui dit tout haut : *Mon Ami, dès l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre.* Friend the instant one is killed behead the other before my eyes. *The Hist. of Gustavus Adolphus king of Sweden.*

Connoissances relatives au corps.

Personnes sensées pourroient approuver, conseiller même l'étude de cet Art; mais à titre d'exercice tout simplement: & les jeunes Gens pourroient s'y livrer sans blâme & sans danger, comme à un Art dont les avantages sont bien constatés, soit pour donner du dégagement au corps, soit pour le défendre en cas d'attaque.

La Danse.

La Danse * est un exercice bien

* Le plus ancien des Livres (la Bible) parle souvent de la Danse. L'Histoire profane dit, qu'elle a fait partie des cérémonies religieuses chez divers Peuples. Numa institua une Danse sacrée pour les Prêtres de Mars. Quelques autres Législateurs l'ont fait servir à la Politique. Lycurgue ordonna une Danse à Sparte, où les jeunes Filles dansoient presque nues en présence des jeunes Hommes, pour accoutumer ceux-ci à réprimer les desirs d'une passion fort incommode. Néoptolème, Fils d'Achylles, enseigna aux Peuples de Candie une Danse appellée Pyrrhique, pour s'en servir à la Guerre; l'un & l'autre de ces Peuples guerriers, les Spartiates & les Crétois, alloient à l'assaut en dansant.

Les Anciens distinguoient, comme nous, trois sortes de Danses. La première, nommée *Emmélie*, comprenoit les Danses graves; elles avoient rapport à

moins dangereux, & beaucoup plus agréable. Il faut qu'il ait des charmes bien puiſſans, puisqu'il a occupé les Hommes dans tous les temps. Il eſt ſi ancien, qu'il ſe perd dans l'antiquité la plus reculée; jusqu'aujourd'hui les Nations ſauvages le cultivent, auſſi-bien que les Nations policées. Quelques Législateurs

Connoiſſances relatives au corps.

nos Sarabandes. La ſeconde, nommée *Cordax*, dont les mouvemens étoient vifs & gaies; elle répondoit à nos Voltes, Courantes, Gavottes, &c. Et la troiſième, nommée *Sicinnis*, compoſée des deux précédentes; elle avoit rapport à nos Branles, Contredanſes, &c . . . . . Ils avoient auſſi leurs Danſes de caractères; c'eſt en ce genre que les Acteurs Pantomimes excelloient; elles étoient d'uſage aux Funérailles & dans les Cérémonies d'éclat.

Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ont auſſi leurs Danſes, & même leurs Danſes Politiques, & de Caractères; Danſes de Paix, & Danſes de Guerre. La Danſe de Paix, autrement dite *du Calumet*, conſiſte en une Pipe à fumer, que l'on porte en danſant à ceux avec qui l'on traite de Paix. La Danſe de Guerre, autrement dite *du Caſſe-tête*, conſiſte en une eſpéce de petite maſſue, que l'on porte pareillement en danſant à ceux à qui on veut déclarer la Guerre.

Connoiſſances relatives au corps.

l'ont même employé comme un moyen ſûr d'inſpirer aux Peuples certaines affections utiles. Les Relations de Voyages parlent quelquefois de Peuples ſans Religion ; jamais elles ne parlent de Peuples qui ne ſe ſoient occupés de l'exercice de la Danſe.

Graces au caractère de la Nation, on ne nous reprochera rien ſur l'article ; peut-être l'emportons-nous en cela ſur toutes les Nations du Monde. On a critiqué nos Opéras dans toutes leurs parties ; décoration, muſique, orcheſtre, coſtume, rien n'a échappé à la cenſure ; il n'y a que la Danſe ſeule à laquelle on n'a point oſé toucher, ſans doute parcequ'elle ne laiſſe rien à deſirer. On reconnoît un François à ſa ſeule démarche, à ſa légèreté, à ſon abord gracieux & facile ; en un mot, à une certaine élégance de toute la Perſonne, qui ne peut être

qu'un effet de l'Art. Plût à Dieu que nous l'emportassions de même sur tous les Peuples, dans ce qui regarde les autres parties de l'Education ! Connoissances relatives au corps.

On peut donc abandonner la Jeunesse à son penchant national pour la Danse, pourvu cependant qu'elle n'en abuse pas, & qu'elle ne néglige point des occupations plus essentielles, pour s'amuser uniquement de celle-là : la Danse a son utilité ; cependant à bien l'apprécier, elle doit passer plutôt pour un exercice agréable, qu'absolument nécessaire.

L'Art de Nager.

Il n'en est pas de même de l'Art de Nager ; il seroit à souhaiter que nous l'aimassions, & que nous y excellassions autant que dans l'exercice précédent. Il est étonnant qu'à cet égard nous soyons tombés dans une indifférence impardonnable. Les Romains jugeoient de cet exercice bien différemment ; ils le croyoient si né-

Connoissances relatives au corps.

ceſſaire, qu'ils ne faiſoient aucune difficulté de le mettre en parallèle avec l'Etude des Belles-Lettres; & quand ils vouloient déſigner un Homme ſans Education, ils diſoient: *C'eſt un ignorant qui n'a jamais appris ni à lire, ni à nager.....**

Non-ſeulement cet exercice ſeroit utile aux Gens de Mer, mais encore à tous les Citoyens ſans exception. Il eſt peu de Perſonnes qui ne ſoient expoſées à voyager

* *Nec litteras didicit, nec natare.....* Les Grecs penſoient de même, témoin ce Proverbe Μήτε τῶν, μήτε γράμματα ἐπίστατας..... Suétone dans la Vie d'Auguſte, aſſure que ce Prince eſtimoit tant cet exercice, il le jugeoit ſi néceſſaire, qu'il ne dédaignoit pas l'enſeigner lui-même à ſes petits-Fils: *Nepotes & litteras, & natare..... Per ſe plerumque docuit.* Plutarque nous apprend la même choſe de Caton le Cenſeur. Les anciens François excelloient auſſi dans l'Art de Nager. Sidoine Appollinaire parlant d'eux, dit: ..... *Vincitur illic Curſu herulus, chunnus jaculis, Francusque natatu.* Bien en prit à Henri IV. de ſçavoir nager, dans l'accident qui lui arriva en paſſant le bac à Neuilly. Les chevaux ayant pris le mors aux dents, entraînèrent & précipitèrent ſon carroſſe dans la rivière.

Cap. 64.

Sid. App. 7.

par

par eau ; & combien d'accidens n'arrivent pas sur cet élément ? Les Gens de Guerre devroient en concevoir la nécessité mieux que personne, au passage d'une rivière, à la défense d'un port, à l'attaque d'un ouvrage, à la descente d'une côte, l'Art de Nager serviroit infiniment. Que seroit devenu César, dans son expédition d'Egypte, s'il n'eût point été un Nageur habile ? Et combien de vaillans Hommes ont misérablement péri pour n'avoir pas sçu nager ?

Connoissances relatives au corps.

Des raisons approchantes m'ont engagé à recommander un exercice également utile ; je l'appelle l'*Art d'escalader toutes sortes de hauteurs* *.

* Cet Art n'étoit point inconnu du temps des Tournois, l'exercice du *Bouhourd* en faisoit partie ; c'étoit une espéce de Château de bois que les tenans entreprenoient de défendre contre tous ceux qui voudroient les attaquer. " Cet exercice militaire, » dit un sçavant Auteur, ne fut inventé que pour

Connoissances relatives au corps.

Indépendamment de la hardiesse qu'il inspireroit à ceux qui l'auroient appris, il pourroit encore leur devenir nécessaire dans une infinité de conjonctures *. Ceux qui chassent aux bêtes fauves, ne devroient point l'ignorer ; & ceux qui se destinent à la Profession des Armes, devroient l'apprendre avec autant de soin qu'aucun autre exercice. On a souvent vu des Hommes de cœur se présenter courageusement à l'assaut, y monter même avec intrépidité ; mais combien à qui la tête a tourné, quand

„ enseigner à la Noblesse la manière d'attaquer & „ l'*Art d'escalader les Places*. „ Du Cange, dissert. 7. sur l'Histoire de saint Louis.

* Louis VII, dans son expédition de la Terre Sainte, après la triste déroute de Laodicée, fut redevable de sa conservation à un arbre, ensuite à un roc escarpé, sur lesquels il eut l'adresse de grimper, & d'où il fit des prodiges de valeur incroyables. *Gest. Lud. VII. Guil. Tyr. lib. 16. cap. 25.*

ils se sont vus au niveau du parapet* ?

Connoissances relatives au corps.

On auroit tort de m'objecter que l'apprentissage de cet Art pourroit être dangereux. Nous connoissons plus d'une Profession méchanique où les Artisans sont obligés de s'y exercer ; & il est inouï qu'aucun apprentif se soit jamais précipité. S'il arrive quelquefois des infortunes aux Maîtres même de ces Professions, il faut les attribuer moins à la tête qui leur a manqué, qu'à la négligence qu'ils ont eue d'assurer leurs échelles, leurs cordes, ou leurs échaffauds.

Choisir des Maîtres, me direz-vous encore, pour apprendre à *grimper*, quel Art étrange ! quel singulier conseil ! Cet étonnement cessera, Monsieur, si l'on veut

* Charles VII fut un des premiers qui, montant à l'échelle, prit Montereau-Faut-Yonne d'assaut en 1436.

Connoissances relatives au corps.

faire attention aux raisons que j'en ai données ; & si vous préférez comme moi l'utile à l'agréable, ces raisons vous paroîtront très-concluantes. D'ailleurs on a vu de nos jours des choses bien plus singulières ; n'a-t-on pas vu Gens de la première distinction prendre des Maîtres, pour acquérir des connoissances non-seulement frivoles, ridicules, mais encore dangereuses *, & n'être pas désapprouvés ?

Et que diriez-vous, si j'ajoutois que l'on feroit très-bien de profiter

* Me croira-t-on, si j'assure qu'une Personne digne de foi m'a avoué qu'elle avoit eu pour Maître un Charlatan, qui lui enseignoit à contrefaire toute sorte de rires ; le rire mocqueur, le rire satyrique, le rire dédaigneux, le rire tendre, le rire approbatif, le rire gracieux, &c ; & que ce même Maître avoit pour Elèves ce qu'il y avoit de mieux en jeunes Gens de l'un & de l'autre sèxe, à la Cour & à la Ville ? Et l'Art de persifler, n'a-t-il pas encore parmi nous ses Partisans, ses Modèles, ses Professeurs, & ses Elèves ?

du penchant que quelques jeunes Gens marquent pour les Arts mécaniques ; pour l'Horlogerie, par exemple, le Tour, la Ménuiserie, &c. dont il seroit à souhaiter qu'ils appriſſent les principes & les détails, non-seulement pour s'en amuſer dans leurs momens de loiſir ; mais encore pour développer leur intelligence ſur mille choſes qui concernent la Science Œconomique. Ce ſeroit le vrai moyen de les mettre en état de diriger les Artiſans presque tous routinés dans leurs opérations, d'étendre leurs lumières, & de les perfectionner. N'eſt-il pas clair que ces connoiſſances tourneroient viſiblement au profit des Arts ? A plus forte raiſon ne négligera-t-on pas de leur faire apprendre deux Arts fort eſtimables, quoiqu'ils ne ſoient point abſolument néceſſaires, la Muſi-

Connoiſſances relatives au corps.

Connoissances relatives au corps.

que & la Peinture. Je ne dis pas qu'on en fasse de grands Maîtres ; mais qu'ils sçachent tout au moins crayonner un Dessein avec une sorte de correction ; & qu'ils sçachent chanter ou jouer d'un instrument avec goût : toujours à titre de talens agréables ; & sans préjudice des connoissances plus nécessaires, & en supposant encore, qu'ils auront des dispositions bien décidées pour faire des progrès rapides dans ce genre de connoissances.

L'utilité, la nécessité, l'agrément de ces divers exercices, m'ont conduit à une observation qui ne doit point passer pour indifférente. Ces exercices sont plus ou moins violens, plus ou moins fatiguans ; ils excitent plus ou moins la transpiration insensible. Ils doivent donc être plus ou moins salutaires au

corps ; mais pour les rendre infiniment plus utiles, & plus sains, je conseillerois, après avoir laissé prendre haleine aux jeunes Gens, de leur faire pratiquer deux usages religieusement observés par les Anciens, & un peu trop négligés par les Modernes *. L'usage du Bain tiède, ou même froid, & l'usage des Frictions sèches. Je ne suis pas le seul de cet avis. Bien des Médecins se plaignent de ce que l'on en a tout-à-fait perdu l'usage ; Gallien l'estimoit tant, qu'il a composé un Livre entier sur ses bons effets. D'où vient donc ne rétablissons-nous pas une pratique que les

Connoissances relatives au corps.

* Il faut attribuer l'interruption de ces pratiques salutaires à l'usage du linge. Chez les Anciens les Femmes seules avoient coutume de l'employer. Les Hommes auroient cru se dégrader, s'ils s'en fussent servi. La mode a changé sous l'Empire d'Alexandre Sévère ; les Hommes se sont permis alors l'usage du linge ; & c'est à cette époque qu'il faut fixer l'interruption des Bains journaliers.

Connoissances relatives au corps.

Anciens estimoient si fort d'après l'expérience ? qu'ils ont traité si au long dans des Ouvrages faits exprès ? qu'ils ont recommandé avec un zèle si marqué ? & dont nous ressentirions infailliblement, aussi-bien qu'eux, les effets salutaires ?

Je n'ai dit que deux mots sur l'objet & l'utilité de chaque exercice du corps. Il n'en est sans doute aucun, qui ne fût susceptible d'une discussion plus longue, si on vouloit l'entreprendre. Mais vous concevez, Monsieur, que ce n'est point ici le lieu d'en dire davantage, qu'il suffit de les avoir indiqué ; le plan que je me suis proposé, n'exigeant rien de plus détaillé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 20 Décembre 1759.

LETTRE IV.

D***

A Mr LE COMTE DE ***,

SUR

L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIEREMENT

DE LA

NOBLESSE FRANÇOISE.

Depuis six, sept, huit ans, jusqu'à seize.

Culture de l'esprit.

JE touche à la partie la plus épineuse du plan que je me suis proposé sous vos ordres, Monsieur, à la culture de l'esprit. Combien de fois n'ai-je point été témoin de votre surprise extrême, par rapport

Culture de l'esprit.

à cette partie de la Métaphysique, qui laisse encore tant d'éclaircissemens à desirer ? Depuis plusieurs milliers de siècles on a écrit sur ce sujet, & nous n'en sommes guères plus avancés. Tout récemment encore on a publié un énorme Volume sur l'Esprit ; & ce célèbre Volume, bien loin de nous instruire, a excité un cri général de desapprobation. Il ne s'agissoit cependant que d'énoncer en termes clairs & précis, sans verbiage, sans fatras d'érudition, sans digression scandaleuse, sans impiété, sans indécence, ce que le moins intelligent des Hommes sent, quand son ame agit ; & c'est ce que l'Auteur de l'Ouvrage en question n'a point fait, à beaucoup près. Je ne sçais même, si l'on pourroit compter beaucoup de Philosophes, qui s'en soient acquittés avec plus de suc-

cès, ou du moins avec une clarté satisfaisante. Cette obscurité de la Métaphysique, ne viendroit-elle pas autant de l'acception arbitraire des termes, qui expriment les opérations de l'ame, que d'ignorance & d'inattention ? Combien de fois n'est-il pas arrivé de confondre les mots : Entendement, esprit, raison, jugement, idée, perception, conception, réflexion, génie, imagination ? Et combien de fois n'a-t-on pas employé le même mot, pour signifier des opérations de l'ame tout-à-fait différentes ? Le seul mot esprit, a peut-être cent significations, la plupart vagues & indéterminées, quelques-unes mêmes contradictoires. Faut-il donc s'étonner, si l'on s'entend si peu quand on en parle ? Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans une discussion critique sur tout ce qu'on

Culture de l'esprit.

Culture de l'esprit.

a dit de défectueux, ou d'erronné, au sujet de l'esprit; mais comme il est impossible de s'appliquer à la culture de cette faculté sans la connoître, essayons d'en donner une idée claire & distincte. Je ne consulterai pour cela que mon propre fonds, en racontant méthodiquement, & naïvement, ce que j'éprouve quand mon esprit exerce ses opérations; je dois me faire entendre à tout ce qu'il y a d'Hommes dans l'Univers, autrement il faut conclure, ou que je suis d'une nature différente du reste des Hommes, ce qui n'est pas vraisemblable, ou que je me suis lourdement trompé, ce qui seroit très-possible; mais que je ne crois cependant pas, après des observations souvent répétées, & faites sans préjugé, sans partialité, sans prévention pour

aucun ſyſtême, & de la meilleure foi du monde.

Définition de l'esprit.

J'appelle donc esprit, *la faculté de connoître, & de faire uſage de ſes connoiſſances.* Connoître, c'eſt ſaiſir un objet ſous ſes différens rapports, qualités, vertus, propriétés, manières d'être, & ſi je puis m'exprimer ainſi, ſous ſes différentes faces, ſes différens points. S'il étoit donné à l'esprit humain de ſaiſir un objet quelconque, ſous tous ſes rapports poſſibles, l'Homme ſeroit en droit de prétendre aux connoiſſances parfaites; mais il s'en faut bien que notre esprit ſoit aſſez pénétrant, pour ne laiſſer échapper aucun de ces rapports. Auſſi n'y eût-il peut être jamais un ſeul Homme de qui on ait pu dire, qu'il a eu une connoiſſance vraiment parfaite; ce qui doit nous conſoler dans cette imperfection de notre

Culture de l'esprit.

esprit, c'eſt d'être du moins aſſurés, que plus il ſaiſit de ces ſortes de rapports, & plus les connoiſſances qu'il acquiert, approchent de la perfection.

Je vois une maſſe, j'en remarque l'étendue, le poids, la ductilité, la malléabilité, la fuſibilité, la couleur, je dis, c'eſt de l'or. Un aveugle ſoulève la même maſſe; ſuppoſons qu'il ait aſſez de ſagacité pour juger de la maſſe qu'il ſoulève par ſa peſanteur ſpécifique, il dira comme moi, c'eſt de l'or. Cependant ſa connoiſſance ſera bien moins parfaite que la mienne, parce qu'il ne pourra découvrir qu'une très-petite partie des rapports qui conſtituent la connoiſſance du métail que nous appellons or; au lieu que moi, qui ſuis doué d'un ſens plus que lui, j'en aurai ſaiſi un bien plus grand nombre.

Culture de l'esprit.

Tout de même un Payſan voyant une plante d'une certaine forme, d'une certaine couleur, d'une certaine ſaveur, d'une certaine odeur, dira, c'eſt un champignon. Un Médecin Naturaliſte ayant non-ſeulement vu, mais encore analyſé la même plante, dira comme le Payſan, c'eſt un champignon; mais la connoiſſance qu'il aura de cette plante, ſera beaucoup plus parfaite que celle du Payſan. Et parce qu'il la connoîtra non-ſeulement ſelon les rapports génériques, mais encore ſelon ſes qualités ſpécifiques, il ajoutera, c'eſt de l'agaric. Le Payſan, pour n'avoir pas ſçu ſaiſir une bonne partie de ſes rapports en mangera, & il s'empoiſonnera; voilà l'effet de ſa connoiſſance imparfaite. Le Médecin Naturaliſte non-ſeulement n'en fera point un uſage indiscret; mais en-

Culture de l'esprit.

core conséquemment aux rapports qu'il aura saisi, il fera entrer cette plante dans ses compositions médicales. Et voilà l'avantage qu'il aura sur le simple Payſan, dont il ſera redevable au talent de bien saisir les rapports, sur lesquels seuls on doit mesurer la bonté des connoissances. Ces connoissances sont donc en raison des rapports que nous avons saisis ; c'est-à-dire, que plus on aura saisi de rapports, dans un objet quelconque, & plus on sera censé connoître cet objet ; plus on aura acquis de cette sorte de connoissance, & plus on sera censé avoir d'esprit ; plus on fera usage de ces connoissances, & plus on paroîtra avoir d'esprit. Un Homme qui donneroit des preuves continuelles de connoissances en tout genre, pourroit passer pour esprit universel. Au contraire un Homme qui

qui ne donneroit aucune preuve de connoissance, passeroit à juste titre pour imbécile. Donc l'étendue d'esprit doit se mesurer sur la variété des connoissances ; & la qualification de l'esprit, comme bel esprit, bon esprit, esprit sublime, dépend de l'objet des connoissances auxquelles on s'applique. Tout Homme qui se contentera d'effleurer une multitude d'objets, sans s'embarrasser d'approfondir leur nature, ne passera jamais que pour un esprit superficiel ; celui qui ne s'occupera que d'objets vains, méprisables, de petite importance, ne pourra être regardé que comme un esprit frivole ; & celui qui s'appliquera sérieusement aux connoissances utiles, méritera d'être estimé comme un esprit solide.

Culture de l'esprit.

Pour ce qui est de la réputation d'Homme d'esprit, elle dépend de

Opérations de l'esprit.

l'adresse & du talent de faire paroître aux yeux du Public que l'on a acquis telles & telles connoissances.

Mais comment acquérons-nous ces connoissances, dans la variété desquelles je fais consister l'esprit? Ici je recommence par m'étudier moi-même; je m'attache à suivre comme pas à pas cette faculté de connoître, & de faire usage des connoissances, dans laquelle je prétens que consiste l'esprit. J'observe cette faculté dans la marche qu'elle tient, lorsqu'elle exerce ses opérations; & c'est par cet examen philosophique, que je parviens tôt ou tard à la connoissance de sa nature & de ses propriétés.

Il s'offre à un ou plusieurs de mes sens un objet physique, du feu, par exemple, je vois son éclat, je sens sa chaleur, c'est comme la

Opérations de l'esprit.

représentation d'un objet coloré peint dans la glace d'un miroir. Première opération de l'esprit commune à tous les êtres qui, comme moi, sont doués de quelques sens, je la nomme *perception*, & je crois que dans l'Homme elle donne naissance aux idées. L'esprit n'en demeure pas là, il saisit tellement la forme, les contours, les rapports de l'objet apperçu, la flamme, la chaleur, l'action du feu, dans l'exemple cité, que toutes ces circonstances restent profondément gravées dans l'ame; à la différence du miroir, qui ne conserve plus la moindre trace d'image, dès que l'objet qui l'avoit occasionné a disparu; au lieu que dans l'esprit, cette image est permanente, & ne dépend point de la présence de l'objet. J'appelle cette

Opérations de l'esprit.

deuxième opération de l'esprit, *mémoire*.

L'esprit fait plus. Huit jours, un mois, un an, dix ans après la perception, & même aussi souvent qu'il le veut, il se replie, pour ainsi dire, sur lui-même ; il se rappelle l'image de l'objet apperçu, il en examine les rapports, il s'efforce d'en pénétrer la nature ; il se rend attentif à ce qui se passe au-dedans de lui-même ; il devient, si je puis m'exprimer ainsi, son propre observateur. Opération toute différente des deux autres, & que je nomme, *réflexion*. C'est peut-être la pensée, ou l'essence même de la pensée, qui constitue la différence entre l'homme & la brute, chez qui nous ne voyons pas qu'il se passe rien de semblable, ou du moins d'aussi parfait. Cette admi-

rable opération n'eſt point ſtérile ; c'eſt comme un reſſort très-actif, qui détend un autre reſſort lui-même aſſez puiſſant pour produire un effet non moins admirable que le précédent ; convaincu par la réflexion de l'exiſtence réelle du feu que je viens d'appercevoir, de ſes propriétés, de ſes rapports, il ſe forme comme une ſorte de repos dans mon eſprit, occaſionné par la conviction intime où je ſuis, que j'ai ſaiſi, que j'ai pénétré, du moins en partie, la nature du feu, c'eſt la *conception*, qui ne manque pas d'être elle-même rapidement ſuivie d'une nouvelle opération, qui affirme l'exiſtence réelle de l'objet apperçu, retenu, réfléchi, conçu ; & que j'énonce en diſant, ou en penſant, voilà du feu. C'eſt le jugement ſimple. Enſuite mon eſprit toujours actif apperçoit un nouvel

Opérations de l'eſprit.

Opérations de l'esprit.

objet, à l'occasion duquel il recommence ses opérations : de l'eau, par exemple, après en avoir saisi les rapports dans la progression que je viens d'exposer, après avoir réfléchi sur sa nature, après l'avoir conçue, après s'être convaincu que les propriétés de l'eau sont très-différentes de celles du feu, ce qu'il ne peut faire que par une opération toute nouvelle, que je nomme *comparaison*, il dit, l'eau n'est point du feu. Jugement composé, qui diffère du jugement simple, en ce que celui-ci ne fait qu'affirmer l'existence de l'objet apperçu ; au lieu que l'autre prononce sur la ressemblance ou la dissemblance, la convenance ou la disconvenance de deux ou plusieurs objets entr'eux.

Le jugement porté, il résulte, comme nécessairement, une autre opération, soit qu'elle appartienne

proprement à l'esprit, ou bien à quelqu'autre faculté, ce que je n'oſe point trop décider, toujours eſt-il certain qu'elle a une grande connéxité avec lui, puisqu'elle ſemble émaner de la dernière de ſes opérations, c'eſt le *ſentiment*. Cette conjecture n'eſt rien moins qu'hazardée; je la fonde ſur l'obſervation ſuivante. Opérations de l'esprit.

Ou l'objet du jugement que je viens de porter, eſt utile à ma conſervation, avantageux à mon bien-être, aimable, charmant, agréable; ou il eſt nuiſible à cette même conſervation, contraire à mon bien-être, desagréable, dangereux, haïſſable. Dans le premier cas, je ne ſuis pas le maître de ne pas l'aimer; dans le ſecond cas, je ne ſuis pas le maître de ne pas le haïr. Oui, c'eſt néceſſairement que je me ſens entraîné vers tout objet qui me paroît

Opérations de l'esprit.

aimable ; & c'eſt néceſſairement auſſi que je déteſte tout objet qui me paroît odieux. Donc la ſuite du jugement eſt toujours un ſentiment ; au ſentiment ſuccède un autre mouvement de l'ame ; opération d'eſprit, ou faculté diſtincte de lui, quelle que puiſſe être ſa qualité primitive, je la nomme *volonté ;* c'eſt une puiſſance que je ſens au-dedans de moi, & qui me rend capable d'agir ou de ne point agir. Le ſentiment influe vivement, & avec force, ſur la volonté ; il l'excite, il l'a met en mouvement : cependant ſa détermination n'en dépend pas. Dans quelque ſituation qu'elle ſe trouve cette volonté, elle conſerve ſon eſſence, la liberté, non-ſeulement d'agir ou de ne point agir, mais encore d'agir dans un certain ſens donné, ou d'agir dans un ſens contraire, c'eſt-à-dire qu'elle

demeure

demeure toujours maîtresse d'elle-même & de ses opérations, toujours libre de se déterminer pour ou contre sa passion dominante, d'embrasser ou de rejetter l'objet qu'elle aime, de contenter ses goûts, ses inclinations, ses desirs, ou de les vaincre, de résister, en un mot, aux vives impressions du sentiment.

Opérations de l'esprit.

Tel est donc l'ordre des opérations que je crois avoir remarqué dans l'esprit ; *la perception*, à laquelle je rapporte les idées & l'imagination, *la mémoire*, *la réflexion* ou *la pensée*, *la conception*, *la comparaison*, *le jugement* ou *la raison*, *le sentiment*, & *la volonté*.

Ces observations sont d'après nature, il seroit difficile d'indiquer une source plus vraisemblable de toutes nos connoissances, tant vraies que fausses, ou d'imaginer

Opérations de l'esprit.

une progression mieux liée, & plus conforme à ce que nous éprouvons quand notre esprit exerce ses opérations. Les exerce-t-il bien? les parcoure-t-il toutes exactement? les connoissances qu'il acquiert sont bonnes, justes, vraies, les exerce-t-il mal? en bouleverse-t-il l'ordre, comme dans le sommeil, ou dans l'yvresse? Les connoissances s'en ressentent; elles deviennent louches, fausses, ou tout au moins douteuses; c'est comme une chaîne dont les anneaux se touchent sans être indissolubles; il n'arrive que trop souvent, particulièrement dans l'opération que j'appelle *réflexion*, que l'on saute du premier au dernier sans parcourir le milieu. Rien de plus inégal que les opérations de l'esprit dans chaque Homme, soit que la Nature refuse quelquefois ses dons, ce qui est très-vraisemblable, soit qu'on né-

glige de les cultiver, ce qui n'eſt que trop vrai, ſoit enfin pour quelqu'autre raiſon qui forme des obſtacles difficiles à lever ; toujours eſt-il certain que les Hommes ſont auſſi différens entr'eux par les qualités de leur esprit, que par les traits de leur viſage, du moins à en juger par les diverſes manières avec lesquelles l'esprit exerce ſes opérations. Les uns ont beaucoup de mémoire, les autres n'en ont point ou peu ; celui-ci ne porte pas un jugement ſans réfléchir beaucoup ; celui-là juge en étourdi, brusquement, au hazard, ſans ſe donner le temps de comparer, ni de réfléchir. Tel qui aura la faculté de juger excellente, aura toutes les peines du monde à ſaiſir les rapports, les propriétés, les manières d'être du moindre objet. De-là la ſolution du fameux problême :

Opérations de l'esprit.

Opérations de l'esprit.

Pourquoi il y a des Hommes qui paroiſſent avoir beaucoup d'esprit ſans jugement ? Et pourquoi il y a des Hommes de beaucoup de jugement ſans paroître avoir d'esprit ? Cette différence ne peut venir, comme je l'ai déja remarqué, que de la diverſité des opérations de l'esprit. Quiconque les parcourera toutes avant que de juger, paſſera avec juſtice pour un esprit excellent ; quiconque fera ſuivre le jugement immédiatement après la perception, paſſera pour esprit vif, mais peu juſte. Un Homme capable de ſaiſir une infinité de rapports, qui aura le talent de les arranger, d'en faire un tout intéreſſant, de le placer dans un jour lumineux, paſſera pour génie créateur, ſinguliérement remarquable par l'imagination. Un Homme qui creuſera ces mêmes rapports au moyen de

la réflexion, qui ſçaura les rapprocher, les combiner, en tirer des inductions utiles, des conſéquences juſtes, paſſera pour esprit profond. Opérations de l'esprit.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'ordre phyſique, que l'esprit exerce ainſi ſes opérations; il obſerve la même marche dans l'ordre morale. Je vois un Homme diſtribuer de l'argent à d'autres Hommes; d'abord je n'apperçois qu'un ſimple transport de l'un aux autres: cependant j'en conſerve la mémoire, & vingt-quatre heures après non-ſeulement je me rappelle le ſouvenir de cette action; mais encore j'en conſidère les diverſes circonſtances, & je tâche d'en pénétrer les motifs. Après avoir bien réfléchi, après m'être convaincu que cette action eſt fort différente de beaucoup d'autres qui y ont quel-

Opérations de l'esprit.

que rapport, après m'être assuré que je n'ai point pris le change dans aucune des circonstances qui caractérisent l'action qui m'a frappé, je la compare avec la Loi évangélique qui prescrit l'aumône, & je conclus que cette action est bonne, louable, méritoire. Ce n'est pas tout, par un effet du jugement que je viens de porter, je sens s'élever dans mon ame, & comme malgré moi, un sentiment de bienveillance en faveur de l'honnête Homme, de l'Homme charitable, de l'Homme bienfaisant, qui a produit cette action; je l'estime, je l'aime, je voudrois l'imiter.

En parlant de la perception, j'ai oublié de dire, que dans l'ordre morale, comme dans l'ordre physique, les sensations la précèdent toujours; c'est-à-dire, que l'esprit n'agit point, qu'il ne soit excité par

Opérations de l'esprit.

les sens ; il n'en est pas de même de l'ordre purement intellectuel. Comme il n'est question dans celui-ci, que d'objets dégagés de la matière, la simple intuition suffit, pour donner lieu à la perception. Tout ceci demanderoit un très-grand détail, mais comme il n'est point absolument nécessaire au plan que je me suis proposé, qu'il m'en écarteroit même, je le renvoie à ceux qui auront le loisir & le courage de l'entreprendre ; il suffit ici d'avoir exposé l'ordre des opérations de l'esprit, pour convaincre ceux qui sont chargés de l'Education des Enfans, combien il leur importe de bien connoître la nature de l'esprit humain, afin de ne point travailler au hazard lorsqu'il s'agit de le cultiver.

Que doit donc faire un Père attentif, un Gouverneur judicieux,

Opérations de l'esprit.

un Professeur éclairé, pour prévenir les égaremens de l'esprit, les préjugés, les erreurs, les faux jugemens, les connoissances défectueuses ? C'est sur quoi, Monsieur, je vais vous exposer ma pensée avec le plus de précision qu'il me sera possible, pour ne point abuser de votre patience.

Perception.

Puisque toutes les opérations de l'esprit dépendent de la perception, qu'elles en partent toutes comme d'un commun principe, c'est aussi par elle qu'il faudra commencer la culture de l'esprit ; soit en prévenant les Enfans sur les erreurs qui résultent d'une perception fautive, soit en leur indiquant les moyens qu'il faudroit employer pour n'en recevoir que d'évidentes, je veux dire que d'exactement conformes à l'objet apperçu. Il sera facile de les rendre attentifs & circonspects

sur ce point, en agissant avec eux par voie d'expérience, de tous les moyens d'instruire, sans contredit, le plus efficace & le plus infaillible. On leur fera donc connoître par des faits, que la perception dépend des sens, que les sens ont une sphère d'activité, passé laquelle ils agissent mal, ou même ils n'agissent plus; qu'il faut, pour ne point se tromper sur la nature de l'objet apperçu, qu'il soit renfermé dans la sphère d'activité dont je parle; que, pour en avoir une connoissance un peu exacte, il est à propos de le retourner de toutes les faces, repasser souvent sur les mêmes côtés, prendre garde s'ils produisent sur nos sens les mêmes effets, constamment, & avec uniformité, ne pas se contenter d'un seul sens pour observateur; mais les

Opérations de l'esprit.

Opérations de l'esprit.

joindre tous ensemble, si l'objet le comporte.

Prenons pour exemple un de ces bouquets artificiels, capables de tromper l'œil le plus attentif, le plus clairvoyant. Je présente ce bouquet à l'Enfant, ou au jeune Homme que je veux instruire, jamais la Nature ne forma rien de plus séduisant, c'est un bouquet de fraises parfaitement exprimé; il en a la couleur, le lissé, la feuille, la fleur, le fruit, la fraîcheur même, le tact y est trompé; aussi l'Enfant n'en fait-il pas à deux fois; à peine a-t-il reçu le bouquet, qu'il porte avidement une des fraises à sa bouche, il compte la savourer, & il sent sous la dent un corps dur qui lui résiste. Surpris, il rejette ce prétendu fruit dans sa main; frappé, & comme entraîné de nouveau

par l'extrême reſſemblance, il le reporte à ſa bouche ; mais à cette fois plus attentif, il en examine la nature de plus près, & par le ſens du goût. Ce ſens lui dicte, lui perſuade, le convainc, ſans lui laiſſer le moindre doute, qu'il a été trompé ; que ce qu'on lui a préſenté comme une production naturelle & ſavoureuſe, n'eſt qu'une imitation de l'art, ſans ſaveur & ſans odeur. Charmé de ce que l'Enfant s'eſt deſabuſé par lui-même, je ſaiſis cette occaſion pour lui apprendre qu'il y a une infinité d'objets qui nous entourent, plus capables mille fois de nous tromper, que le bouquet de fraiſes qui vient de lui faire illuſion ; qu'il faut être extrêmement en garde contre les apparences ; que rien n'induit tant en erreur, que de croire légèrement, & ſans avoir fait paſſer l'objet ap-

Opérations de l'eſprit.

Opérations de l'esprit.

perçu par toutes les épreuves possibles ; que si dans l'expérience qu'il vient de faire, il avoit joint le sens du tact au sens de la vue, en pressant entre ses doigts chaque fraise artificielle, il auroit compris par leur dureté qu'elles n'étoient point une véritable production de la Nature ; qu'il s'en seroit encore mieux convaincu, si au tact il avoit joint l'odorat, comme par la suite il a sagement employé le sens du goût ; & qu'ainsi dans tout ce qu'il apperçoit, il doit être d'une circonspection extrême, pour ne point assurer la réalité, ou la manière d'être de ce qu'il a apperçu, sans l'avoir fait passer par un rigoureux examen.

Si cette précaution est nécessaire dans l'ordre physique, elle est d'une importance encore plus grande dans l'ordre morale : que de jugemens

faux & desavantageux au prochain n'éviteroit-on pas, si l'on étoit attentif à mieux assurer ses perceptions. On voit commettre une action, on s'imagine au premier coup d'œil en avoir démêlé le motif, en avoir saisi toutes les circonstances; cependant on en a manqué la principale; n'importe, sans autre examen, on passe outre, on prononce sur la nature de cette action; & sans se donner la peine de réfléchir sur les raisons qui l'ont produites, plus que suffisantes pour la justifier, on la qualifie sans façon d'indécente, de deshonnête, quelquefois même de criminelle.

Opérations de l'esprit.

Rien de plus ordinaire dans le commerce de la vie, que cette précipitation, & rien de plus nuisible au repos de la société; de-là les calomnies, les faux rapports, les jugemens téméraires, &c. défauts

Opérations de l'esprit.

horribles, contre lesquels un sage Instituteur ne sçauroit trop tôt prévenir son Elève.

C'est encore aux perceptions fautives qu'il faut attribuer la plûpart des disputes. Tâchez de surprendre deux Enfans au fort d'une contestation ; informez-vous de la cause de leur débat ; faites-les remonter d'idées en idées jusqu'aux premières perceptions, l'un des deux sera tout étonné, & tout honteux de voir que la dispute ne vient que de ce qu'il est parti d'une perception, dont vous aurez eu l'adresse de lui démontrer la fausseté ; & que s'il avoit donné toute son attention à l'objet qu'il a cru appercevoir, il l'auroit vu précisément tel que l'a vu son antagoniste, & par conséquent que la dispute n'auroit point eu lieu. Ainsi dispute-t-on la plûpart du temps sur

Opérations de l'esprit.

un rapport mal apperçu, sur un bruit mal entendu, sur une supposition gratuite.

Répétons donc sans cesse aux Enfans, que le moindre des objets qui nous frappent, a une infinité de faces; que les Hommes en sont différemment affectés; les uns par un certain rapport, les autres par un rapport opposé; que rien n'est plus susceptible d'illusion que nos sens, qu'ils prennent aisément le change; que la première des opérations de l'esprit étant fausse, toutes celles qui la suivent s'en ressentent; & qu'ainsi il ne faut jamais passer de l'une aux autres, sans être bien assuré de la conformité avec l'objet apperçu.

Si dès l'enfance on avoit soin de prévenir les Hommes sur ces détails, les disputes parmi eux seroient aussi rares qu'elles sont fréquentes.

Opérations de l'esprit.

J'en dis autant des autres fautes qu'ils commettent, particulièrement de leurs erreurs, de leurs opinions, de leurs préjugés, d'autant plus incurables, qu'infatués d'orgueil, & pétris d'amour propre, ils s'obstinent à croire qu'ils se trompent rarement, & qu'ils ont toujours l'évidence pour eux. Passons

Mémoire.

à la mémoire. Cette opération de l'esprit suppose de toute nécessité la perception, comme celle-ci suppose la sensation; mais la perception nous seroit d'un très-petit avantage sans la mémoire. Seule conservatrice des idées, dépositaire par conséquent des connoissances, c'est à elle que nous sommes redevables de notre perfectibilité, & non pas à l'organisation des parties,

* L'Auteur de l'Esprit.

comme quelqu'un * l'a pensé. Car enfin nous aurions beau être parfaitement bien formés, je dis plus;

nous

nous aurions beau multiplier nos perceptions, nos réflexions même ; après cent & deux cens ans d'observations toujours nouvelles, & répétées avec toute la justesse, toute la précision possible, après ce long terme si la mémoire n'en conservoit pas le souvenir, nous ne serions guères plus avancés qu'un Enfant de quinze jours ; ainsi que lui nous serions hors d'état de réfléchir, de comparer, de juger, tout au moins dans l'absence des objets.

Opérations de l'esprit.

L'excellence de cette opération dépend sans doute plus de la Nature, que de l'Art, mère prodigue à l'égard de certains Hommes, il n'est que trop vrai qu'elle agit en vraie marâtre à l'égard de beaucoup d'autres. Cependant, quoiqu'excessivement avare quelquefois de ses dons, on peut dire qu'il

Opérations de l'esprit.

eſt peu d'Hommes qui, en appellant l'Art au défaut de la Nature, n'acquièrent enfin aſſez de mémoire pour ſe conduire avec ſûreté, avec avantage même dans le commerce de la vie. Je veux dire que, quoique la Nature faſſe les plus grands frais de cette opération, elle eſt pourtant très-ſuſceptible de culture.

Le premier moyen d'étendre ſa mémoire, c'eſt de l'exercer beaucoup dès la tendre enfance, quand je dis beaucoup, il ne faut pourtant pas porter cet exercice à l'excès. La mémoire qui acquiert des forces par un exercice raiſonnable, les perd, s'énerve, ſe rebute par un exercice indiscret. On a vu des Hommes devenir malades par des efforts de mémoire, d'autres tomber dans une ſorte de ſtupidité, & quelques-uns mourir ſubitement.

Opérations de l'esprit.

Comme cet exercice consiste dans la répétition fréquente des perceptions simples ou composées, il est presque impossible que ces perceptions, étant renouvellées souvent, ne laissent des traces profondes dans l'esprit, quelquefois elles s'y gravent si fortement, que le souvenir ne s'en perd qu'avec la vie.

On fera donc apprendre par cœur aux Enfans, des lambeaux d'Histoire, des morceaux choisis d'Eloquence, des tirades de Vers, &c. le tout relatif aux connoissances dont on aura résolu d'enrichir ou d'orner leur esprit. On fera fort bien de varier ces leçons, pourvu que chaque tache ne soit pas excessivement longue, & toujours sur le même sujet. La mémoire qui se rebute par une grande quantité d'idées uniformes, ou analogues

Opérations de l'esprit.

entr'elles, semble se délasser par des idées de nature différente, & qui n'ont aucun rapport entr'elles. Semblable en cela aux fluides qui cessent de dissoudre des sels de même nature, quand ils ont été portés jusqu'à une certaine quantité, & qui ne laissent pas que d'en dissoudre de nouveaux, quand ils sont de nature différente.

Plusieurs méthodes ont été imaginées * pour affermir la mémoire, & elles ont souvent été employées avec succès. Preuve que cette opération de l'esprit est très-susceptible de culture. Le fond de la plûpart de ces méthodes consiste en de certains signes fort simples, & par cette raison fort propres à être retenus, à l'occasion desquels l'esprit

* Raymond Lulle, & après lui Jordanus Brunus, le P. Buffier, Jésuite, & quelques autres plus modernes.

Opérations de l'esprit.

se rappelle une longue chaîne d'idées. Je conseillerois assez ce genre de méthode, par rapport à certains Enfans, dont la mémoire n'a presque point de consistance. Car il s'en faut bien, comme je l'ai déja insinué, que la mémoire soit uniforme dans tous les Hommes; il en est qui apprendront dans une heure, ce que d'autres auront peine à apprendre en trois jours. Ces mémoires si faciles ne sont pas les plus heureuses, d'ordinaire elles ne sont point tenaces; elles sont sujettes à laisser échapper les idées avec autant de promptitude qu'elles les avoient d'abord saisies avec facilité. Les mémoires ingrates me paroissent en ce sens, de beaucoup préférables aux autres; parce qu'ayant acquis les idées avec beaucoup de travail, les répétitions doivent avoir été plus fré-

Opérations de l'esprit.

quentes, par conséquent les impressions plus profondes & plus durables.

Le second moyen de cultiver la mémoire, sans contredit le meilleur, c'est de lui donner pour compagne, la réfléxion. Alors les idées devenues lumineuses, méthodiques, assorties entr'elles, vont se placer dans l'esprit avec ordre, sans confusion, sans discordance, elles se servent comme de fanal les unes aux autres; la moindre occasion les rappelle, & souvent il suffit d'en exciter une, pour les voir se succéder toutes, comme à la file les unes des autres. On accoûtumera donc les Enfans à réfléchir attentivement sur ce qu'ils seront chargés d'apprendre par cœur; c'est-à-dire qu'ils ne commenceront cet exercice, qu'après avoir donné des preuves qu'ils conçoivent claire-

ment ce qu'ils doivent retenir. Autrement ils apprendront machinalement, comme des automates, ou du moins comme des perroquets. Et ce travail, quoique fatiguant, leur profitera fort peu. Opérations de l'esprit.

Pour ce qui regarde l'ordre moral, je réduis la culture de la mémoire à deux maximes bien simples, & cependant d'une grande importance. On recommandera aux Enfans *de conserver précieusement le souvenir des bienfaits, & d'oublier généreusement les injures.*

Vous avez dû remarquer, Monsieur, dans les observations précédentes, que je penchois beaucoup à croire que la réflexion est la plus essentielle de toutes les opérations de l'esprit : elle mérite donc qu'on la cultive avec un soin tout particulier. Elle est à l'esprit ce que l'œil est au corps, & ce que la lu- Réflexion.

Opérations de l'esprit.

mière eſt à l'œil ; c'eſt comme un flambeau qui porte ſon éclat dans toutes les puiſſances de l'ame. Je la définirois volontiers, *la faculté d'examiner, d'approfondir, de pénétrer les propriétés, les rapports, non-ſeulement métaphyſiques, phyſiques, moraux, mais encore ſa propre nature, ſa force, ſa valeur intrinſéque, & d'en rendre compte.* Oui, Monſieur, la réflexion eſt à elle-même ſon propre flambeau ; elle ſe ſert de ſon propre éclat pour examiner & pour apprécier la juſteſſe, la ſolidité, la vérité, non-ſeulement de ſes propres opérations, mais encore de toutes les autres opérations de l'eſprit. Sagement employée, elle conduit à l'évidence ; indiſtinctement négligée, nous croupiſſons dans l'ignorance, ou bien nous tombons dans l'erreur.

J'ai dit qu'elle étoit comme l'eſſence

Opérations de l'esprit.

sence même de la pensée. Aussi, est-ce par elle seule que l'on peut assurer que l'Homme diffère essentiellement des autres créatures vivantes ; elle est comme le caractère distinctif de la supériorité de son ame, & de l'excellence de son esprit. Il est bien vrai que dans les animaux on remarque quelque chose d'analogue à la réflexion de l'Homme ; mais trois effets de celle-ci, & dont les animaux sont privés, prouvent qu'ils ne réfléchissent pas, & qu'ils ne sont doués d'aucune pensée. 1°. *La parole.* 2°. *Le pouvoir de rendre compte de tous ses mouvemens intérieurs & extérieurs,* & *enfin la domination.*

Ces trois propriétés, effets de la réflexion dans l'Homme, lui sont tellement propres, que jamais on n'a soupçonné rien d'approchant dans aucun des animaux connus.

Opérations de l'esprit.

La parole eſt un ſigne extérieur inſtitué pour ſignifier & exprimer les opérations de l'ame ; & comme ce ſigne doit être, autant qu'il ſe peut, conforme à la choſe ſignifiée, je regarde la parole en ce ſens comme un des plus incompréhenſibles, des plus admirables, des plus avantageux effets de la réflexion. Sans elle jamais les Hommes n'auroient pu ni ſe réunir, ni ſubſiſter en ſociété.

Je parle ici de la parole dans le ſens le plus étendu, & le plus philoſophique ; ſuppoſé qu'on veuille la faire dériver immédiatement de Dieu, ſentiment que je n'ai garde d'improuver, puiſqu'il paroît fondé ſur la Généſe, il n'en ſera pas moins vrai de dire, que la parole eſt un effet de la réflexion, tant du côté de l'uſage habituel qu'on en fait, que du côté de la transmiſſion

Opérations de l'esprit.

de Père en Fils. D'ailleurs il y a des idiômes de nouvelle date, & qui certainement ne sont pas d'institution divine; ce qui suffit pour justifier ce que j'avance.

Mais, ditez-vous, qui pourra nous assurer que les animaux n'ont point un langage *, au moyen duquel ils se communiquent réciproquement leurs pensées, du moins d'espéce à espéce? Qui pourra nous en assurer, Monsieur? Cette même réflexion, dont je soutiens ici les droits, & à laquelle je joins l'expérience. Nous observons, à la vérité, dans les animaux, des cris, certaines inflexions de voix, un ramage, qui expriment quelques

* Le Livre du P. Boujean, Jésuite, intitulé, *le Langage des Bêtes*, n'est qu'un badinage philosophique; je ne sçaurois me persuader que cet ingénieux Auteur ait jamais prétendu le faire passer pour une hypothèse sérieuse.

Opérations de l'esprit.

mouvemens intérieurs de plaisir, ou de déplaisir, & qui paroissent si naturels, que l'on seroit presque tenté de croire que ce sont autant de signes analogues à la parole. Cependant la différence en est extrême, & bien sensible. La parole est de pure institution, & par cette raison, effet de la réflexion; mais le ramage, le cri des animaux, & leurs diverses inflexions, sont purement naturels; la volonté n'a présidé ni à leur institution, ni à leur transmission; ils sont les mêmes par toute la terre. Un Merle à la Chine, chante comme un Merle en France; un Chien abboie à Constantinople, comme il abboie à Paris; les variétés de leurs inflexions ont été déterminées par la Nature, sans qu'ils puissent s'en départir; elles sont aujourd'hui telles qu'elles étoient au commencement

Opérations de l'esprit.

du Monde ; elles ne ſont point arbitraires ; ce ſont des propriétés générales, comme celles de voir, d'entendre, &c. communes non-ſeulement à tous les animaux, mais encore à l'Homme lui-même, & long-temps avant que la raiſon ſe ſoit dévelopé chez lui. Un Enfant éclate de rire, gémit, pleure, crie, en Angleterre, comme en Allemagne, en Allemagne comme en Perſe, en Perſe comme dans toutes les parties du Monde ; ſi c'eſt un ſigne de la ſituation actuelle de leur ame, c'eſt un ſigne bien vague, bien général, dicté ſeulement par la Nature, & auquel la réflexion n'a jamais eu aucune part. Au lieu que l'Homme doué de la penſée, capable de réflexion, eſt remarquable par des ſignes qui lui ſont particuliers. Il a imaginé un moyen d'exprimer non-ſeulement

Opérations de l'esprit.

toutes les modifications de son ame, mais encore de nommer, de caractériser, de communiquer, par des sons sensibles, les idées de tous les objets extérieurs, leur nature, leurs propriétés, leurs rapports; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il a varié ces sons à l'infini, il en a changé les modes, la signification même, par des sons nouveaux, tant qu'il l'a voulu, & aussi souvent qu'il l'a voulu. Chaque Peuple a son mot particulier pour signifier une montagne, par exemple, le feu, le vent, le tonnerre, &c; parce que chaque Peuple a son idiôme national, qu'il entend sans pouvoir être entendu des Peuples étrangers, à moins que la réflexion, par quelque motif d'intérêt, ne les ait porté à apprendre eux-mêmes cet idiôme. Or nous ne trouvons rien d'approchant dans

les animaux ; il eſt inouï qu'un Mouton ait jamais ſongé à imiter le mugiſſement du Bœuf, pour acquérir une force d'expreſſion que la Nature lui a refuſé ; le Bœuf n'a jamais changé ſon mugiſſement en des inflexions plus douces, pour polir ſon langage. Le Perroquet, il eſt vrai, imite aſſez bien la parole de l'Homme, non pas comme un ſigne expreſſif de la penſée, mais comme ſon matériel, & dénué de tout ſens.

Opérations de l'eſprit.

C'eſt donc ſans aucun fondement que l'on conjecture qu'il eſt vraiſemblable que les animaux ont un langage parmi eux ; cet avantage n'a été donné qu'à l'Homme ſeul, comme au ſeul être capable de réfléchir & de penſer. Ce qui conſtate de plus en plus le caractère diſtinctif de la réflexion, c'eſt qu'avec ſon aſſiſtance, & au moyen de

Opérations de l'esprit.

la parole, dont elle est le principe; l'Homme est en état de rendre compte de tous ses projets, mouvemens, actions, desirs, pensées; ce que les animaux n'ont jamais eu le pouvoir de faire. Cette remarque me paroît si décisive en faveur de la distinction que j'établis, elle me paroît en même-temps si claire, que je croirois perdre mon temps, si je m'amusois à l'étendre par un détail superflu *.

J'en dis autant de la *domination*. L'Homme exerce un empire réel non-seulement sur ses semblables, mais encore sur une grande partie

* Je pourrois ajouter à cela l'arbitrage & la convention, tellement propres à l'Homme, qu'on peut les regarder comme des caractères distinctifs de réflexion, auxquels les animaux n'ont aucune part.

L'arbitrage est le choix d'un tiers pour prononcer sur un différent survenu entre deux Particuliers.

La convention est un pacte entre plusieurs Personnes qui ont un intérêt commun. Or a-t-on jamais vu rien d'approchant établi parmi les bêtes?

de la Nature ; & jamais on n'a vu un animal, de quelque espéce qu'il fût, dominer véritablement un autre animal. Souvent on a vu le plus fort exercer sa violence sur le plus foible ; le cruel Vautour, par exemple, déchirer la timide Tourterelle ; le Loup vorace, emporter le tendre Agneau ; le Lion rugissant, faire trembler les Quadrupèdes ; je ne dissimulerai même pas qu'on ne remarque quelque chose d'approchant, encore plus de la domination proprement dite, dans un Chien de Berger, qui, docile à la voix de son Maître, range en trois coups de gueule, tout un troupeau de Moutons, sans qu'on puisse inférer de-là, qu'il exerce sur eux une véritable domination, puisqu'il n'est guidé par aucune loi, par aucun motif raisonné, par aucune vue de supériorité sur les bêtes

Opérations de l'esprit.

Opérations de l'esprit.

qu'il range, & sans qu'il puisse rendre compte de sa conduite à cet égard.

Du reste, tout ce qu'on raconte du prétendu gouvernement des Abeilles, des Fourmis, des Castors, sont des faits embellis, & le plus souvent exaggérés, sans qu'on ait jamais pu les constater. On apperçoit, il est vrai, beaucoup d'ordre dans quelques espéces; mais, comme je l'ai déja remarqué, ce n'est point par un effet de la réflexion, que cet ordre est établi, puisqu'il se retrouve le même par tout où l'on rencontre la même espéce; c'est un pur effet de l'impulsion de la Nature, qui n'est ni volontaire, ni raisonné; au lieu que le gouvernement de l'Homme est fondé sur des loix réfléchies, des loix de pure institution, qui ont varié, & qui varient encore tous les jours à vo-

lonté, & relativement au génie, au climat, & aux beſoins des divers Peuples de la Terre.

Opérations de l'eſprit.

Puiſque la réflexion donne à l'Homme une ſupériorité ſi marquée ſur les animaux, il eſt clair qu'il doit ſe rapprocher d'eux, à proportion qu'il la néglige, du moins en ce qui concerne la juſteſſe des opérations de l'eſprit, & il n'eſt que trop vrai qu'il la néglige ſouvent. Une ſorte de pareſſe, qui lui eſt naturelle, l'empêche d'étudier les différences; ennemi de l'application, il décide ſur la ſeule comparaiſon des premières conformités, & s'imagine toujours voir dans les objets qu'il examine en dernier lieu, les mêmes raiſons qui lui avoient fait enviſager les premiers comme vrais. C'eſt cette même pareſſe qui le détermine à s'en rapporter aux obſervations

Opérations de l'esprit.

d'autrui, sans s'embarrasser d'en constater l'évidence ; de-là, le préjugé, défaut si deshonorant pour l'esprit humain, & que j'appelle un jugement anticipé & comme hazardé, de choses dont on ne connoît ni la nature, ni les propriétés. Défaut d'une conséquence extrême pour le progrès, & pour la certitude de nos connoissances, d'autant plus qu'il nous expose aux opinions fausses, ridicules, à la prévention, à l'entêtement, aux injustices, en un mot, à tous les travers qui caractérisent un esprit inconséquent.

Prévenons donc les Enfans sur l'usage continuel de la réflexion. Je l'ai placé en troisième lieu, dans l'ordre des opérations de l'esprit ; mais, à proprement parler, elle doit précéder, suivre, se replier, & accompagner sans cesse chacune

des opérations. Dans l'examen d'un objet quelconque, on avertira les Enfans de ne point s'en rapporter aveuglément au rapport d'autrui, pas même au témoignage de leurs propres ſens; à moins que la réflexion ne les ayent rendu certains, que ce rapport des Hommes n'eſt point trompeur, & que l'objet apperçu eſt dans la ſphère d'activité de leurs ſens bien & duëment conformés. Cette faculté lumineuſe préſidera à la comparaiſon, pour ne point aſſocier des objets disparates, ou pour ne point ſéparer des objets de même nature. Elle préſidera au jugement, pour ne point tirer de conſéquences fauſſes de principes vrais; ou, ce qui eſt plus important encore, pour ne point tirer de concluſions ſpécieuſes de principes faux. Elle préſidera aux deſirs du ſentiment, aux incli-

Opérations de l'eſprit.

Opérations de l'esprit.

nations de la volonté, à tous leurs projets, à toutes leurs réſolutions, & jusqu'au moindre de leurs mouvemens. C'eſt-à-dire qu'on accoutumera les Enfans à ne former aucun deſſein qu'ils n'ayent mûrement examiné, & aux pures lumières de la raiſon, les cauſes qui les déterminent à l'action, les effets qui doivent en réſulter, & les moyens qu'ils doivent employer. Il ſeroit difficile d'exprimer combien la réflexion eſt néceſſaire dans l'ordre morale, & dans le commerce que nous ſommes obligés d'entretenir avec les Hommes nos ſemblables, pour ne faire tort à aucun, & pour nous rendre utiles à tous. Dans les converſations les plus indifférentes, il faudra recommander aux Enfans de ne point ouvrir la bouche pour parler, ſans avoir auparavant réfléchi ſur quoi ils vont

parler, devant qui ils vont parler, & comment ils vont parler ; la moindre parole indiscrette peut avoir des suites terribles. Tout dépend des commencemens, l'Homme accoutumé dès l'enfance à réfléchir, en contractera si bien l'habitude, qu'il lui sera difficile d'agir sans l'avoir employé. Sa marche en sera un peu plus lente ; mais il sera amplement dédommagé par la bonté, & par la justesse des résultats, ouvrage solide de la réflexion, que l'on ne sçauroit trop apprécier. Combien de regrets certains Hommes se seroient-ils épargnés, si dès la tendre enfance on les avoit accoutumé à n'agir que par réflexion !

Opérations de l'esprit.

L'esprit convaincu ou persuadé par les lumières de la réflexion, donne son assentiment aux vérités qu'il a apperçues. J'ai dit qu'il se

Opérations de l'esprit.

Conception.

formoit alors dans lui comme une espéce de repos, que j'appelle *conception*. C'eſt le ſens intime, qui, ſatisfait de ſa découverte, annonce à l'esprit qu'il peut continuer avec certitude ſes opérations ultérieures, particulièrement la comparaiſon & le jugement. Cette certitude eſt toujours proportionnée aux motifs qui l'ont fait naître. J'en remarque deux, l'*évidence* & la *probabilité*. Toute la culture de la conception conſiſte donc dans le choix de ces motifs, dans l'attention qu'il faut avoir pour ne les point confondre, & pour ne leur accorder que le degré précis d'autorité qui leur convient. Ainſi toutes les fois que l'esprit donnera ſon aſſentiment à des vérités évidentes, la conception ſera parfaite; parce qu'alors il ne reſtera plus rien à deſirer à l'esprit, pour ſe trouver dans cet état de

conviction pleine & entière, qui constitue son repos. Par le mot, vérité, j'entens l'exacte conformité de nos idées, avec les objets qu'elles représentent. Il est donc d'une conséquence infinie d'enseigner aux Enfans à ne point confondre de simples probabilités avec l'évidence. On leur fera sentir, par des exemples bien choisis, clairs & démonstratifs, que l'évidence « est » un assemblage d'idées distinctes, » intimément & nécessairement liées » entr'elles, qui force l'assentiment » & détruit le doute absolument & » invinciblement. » Que la probabilité « est également un assemblage » d'idées, mais qui n'ont point entr'elles cette liaison intime & » nécessaire qui caractérise l'évi» dence; qui en ont cependant as» sez, pour engager l'esprit à don» ner son assentiment à la vérité,

Opérations de l'esprit.

Opérations de l'esprit.

» au moins apparente d'un objet, » d'une opinion, d'un fait ; de » façon pourtant qu'elle ne détruit » pas tout-à-fait la vraisemblance » des idées contraires. » De-là vient que la probabilité subsiste toujours avec le doute, au lieu que l'évidence l'exclut.

L'examen des probabilités, dont les dégrés sont infinis, est donc une étude absolument nécessaire, pour l'exactitude de la comparaison, & pour la justesse du jugement ; quand on verra un jeune Elève s'appliquer à cet examen, & y réussir, on pourra compter sur un esprit subtil, judicieux, pénétrant.

Comparaison

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ce qu'il conviendra de faire pour la culture de la comparaison. Comme l'excellence de cette opération dépend en grande partie de

Opérations de l'esprit.

la bonté des opérations qui doivent l'avoir précédé, vous aurez la complaisance, Monsieur, de vous rappeller ce que j'ai proposé plus haut pour la culture de chacune d'elles. Il seroit d'autant plus inutile de répéter ce que j'en ai dit, que la comparaison n'est elle-même qu'un résumé des premières opérations; tout le soin qu'on apportera en y exerçant la Jeunesse, sera de lui apprendre à s'assurer, au moyen de la réflexion, si les résultats de la perception, & de la conception, sont vrais, afin de ne point faire d'associations d'idées discordantes; vice qui caractérise les Maniaques, les Hypocondriaques, les Foux. Les opérations simples de ces esprits dérangés, sont d'ordinaires assez exactes; mais, quand il s'agit d'en réunir les résultats, ils se trouvent étrangement

Opérations de l'esprit.

en défaut. Témoin cet Hypocondriaque, qui s'étant mis en tête qu'il étoit de verre, par conséquent d'une nature fragile, pour n'être pas brisé par le premier étourdi, qui viendroit se heurter contre lui, avoit fait construire une balustrade, au centre de laquelle il se plaçoit, comme dans un lieu d'assurance, seul capable de le garantir de tout accident, & de le conserver sain & sauf. Cet Homme avoit une idée très-juste du verre, & de sa propre existence; le jugement qu'il portoit étoit très-concluant, la précaution qu'il prenoit très-conséquente; il ne se trompoit que dans l'association qu'il faisoit de la fragilité du verre avec son individu. Ainsi formons-nous tous les jours des comparaisons moins révoltantes peut-être, mais également défectueuses, par le peu de soin que

nous prenons à remarquer la convenance, ou la disconvenance des idées que nous associons ; défaut qu'on auroit pu nous épargner, si dans la jeunesse on nous avoit accoutumé par un exercice journalier à vaincre cette paresse naturelle, qui nous fait négliger l'étude des différences ; ou si par les règles de la réflexion on nous avoit appris à tempérer l'indiscrette vivacité qui nous pousse à comparer précipitamment, à juger de même, & à croire que les résultats de nos opérations sont évidens, lorsqu'ils ne sont tout au plus que vraisemblables, & quelquefois tout-à-fait faux.

Opérations de l'esprit.

Si la comparaison n'est que le résumé des opérations qui l'ont précédées, le jugement qui lui succède, & qui termine la marche de l'esprit, n'en est que l'énoncé. Dans tous les

Jugement.

Opérations de l'esprit.

temps on a si bien senti la conséquence de cette dernière opération, que dans tous les temps on s'est appliqué à trouver des règles pour la perfectionner. Mais bien loin de réussir, à force de rafinement & de subtilité, on a porté le prestige du sophisme à un point, qu'il est difficile de distinguer entre l'art de tromper & l'art de raisonner. Lock se plaint beaucoup de l'abus que l'on a fait dans les Ecoles, de cette partie de la Logique, & je pense qu'il a raison.

Essais sur l'Entendement.

Vous serez sans doute surpris, Monsieur, de voir que je coupe court ici, sans m'étendre davantage sur la culture du jugement. Ne précipitons rien, cet objet important aura droit aux observations que je médite, & je compte d'y revenir à plus d'une reprise. Vous ne serez pas moins surpris de ce

qu'en détaillant les opérations de l'esprit, je n'aye pas dit le mot touchant la *raiſon*, le *génie*, le *goût*, & l'*imagination*. C'eſt que je n'ai jamais prétendu faire un Traité complet de Métaphyſique, & que je croirois faire injure aux ſages Inſtituteurs de la Jeuneſſe, ſi j'entrois dans des détails trop circonſtanciés. Indiquons cependant, mais très-légèrement, ce que je penſe au ſujet de ces facultés ſubordonnées de l'ame, ne fût-ce que pour aider la mémoire, & donner naiſſance aux méditations de ceux qui y prennent quelque intérêt.

Opérations de l'esprit.

La Raiſon, le Génie, le Goût, & l'Imagination.

Le mot *raiſon*, eſt un terme dont je crois que l'on a ſouvent abuſé, en le confondant tantôt avec l'ame, tantôt avec l'esprit, tantôt avec l'entendement. Selon moi, la raiſon n'eſt point autre choſe que le jugement lui-même, ou plutôt cette

Opérations de l'esprit.

partie du jugement composé, que l'on nomme *conclusion*, qui nous démontre ce qu'il faut admettre comme vrai, & ce qu'il faut rejetter comme faux; ce qu'il faut pratiquer comme utile, & ce qu'il faut fuir comme dangereux; & enfin ce qu'il faut aimer comme bon, & ce qu'il faut haïr comme mauvais. Ou, si l'on veut, la raison est le jugement, en tant qu'il a rapport aux actions humaines, dont il doit être la règle invariable *.

Pour l'imagination, le génie, le goût, sont des opérations de l'esprit subordonnées aux précédentes, dont elles émanent. L'imagination dérive de la perception, de la mémoire, & de la comparaison; le

* Ne pourroit-on pas dire qu'en ce sens la raison est la directrice des passions; & peut-être la conscience elle-même, lorsqu'elle approuve ou qu'elle condamne la légitimité ou l'illégitimité de nos actions.

génie

génie procède de l'imagination, guidé par la réflexion ; & le goût est enfant de la réflexion & du jugement. Opérations de l'esprit.

L'imagination est une faculté qui a pour objet les êtres possibles, qu'elle crée, pour ainsi dire, sur le modèle des êtres connus ; éclairée par la raison, c'est elle qui invente les projets, prévoit les situations, propose les ressources, forme les grands Hommes, les Ministres d'Etat, les grands Capitaines ; privée de ce flambeau, c'est une folle qui entraîne dans un million d'égaremens, qui invente les chimères, inspire l'extravagance, forme les étourdis, les fanatiques, les cerveaux brûlés.

Le génie est une faculté de l'esprit qui rassemble les idées, pour ainsi dire, éparses, pour en composer un tout régulier qui ravit,

Opérations de l'esprit.

qui transporte, par la symétrie, & la noble ordonnance de toutes ses parties. C'est ce beau feu qui préside aux Arts, & qui anime les grands Orateurs, les grands Poëtes, les Peintres habiles, les Méchaniciens ingénieux.

Le goût est cette sage faculté de l'esprit, qui, par un discernement délicat, sçait orner l'ame & l'enrichir des seules connoissances qui méritent d'être estimées & recherchées, de celles qui constituent le vrai mérite, & qui sont uniquement fondées sur le bon, sur le beau, sur le vrai.

Ces trois facultés, l'imagination, le génie, le goût, sont d'une utilité si reconnue, si sensible, si universelle, qu'il seroit ridicule d'en recommander la culture à ceux qui se chargent de l'Education; c'est dans l'enfance qu'il faut les faire

naître, les exciter, les animer, si l'on veut en appercevoir les fruits dans l'âge mûr ; c'eſt alors qu'il faut s'appliquer à régler l'imagination, à favoriſer le génie, à épurer le goût. Un ſage Inſtituteur doit y avoir égard, quand il étudie le caractère de ſon Elève, & quand il l'applique à l'ouvrage. Inutilement lui propoſeroit-il un genre de connoiſſance, qui ſuppoſe de l'imagination & du génie, ſi l'Enfant manque de l'un, & s'il a l'autre ou trop lente, ou trop froide, fût-il d'ailleurs opiniâtre au travail, il ſe fatiguera inutilement, & perdra ſon temps & ſa peine.

Opérations de l'eſprit.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même du goût, je penſe qu'il eſt de tous les caractères, & de tous les eſprits, & que l'on peut entreprendre avec ſuccès d'en inſpirer au moins une teinture légère à tous ceux qui ne

Opérations de l'esprit.

ſont point abſolument privés d'un bon ſens ordinaire : motif plus que ſuffiſant pour déterminer à prendre les moyens les plus convenables, afin de le faire naître de bonne heure dans l'esprit des Enfans, le développer, & l'entretenir.

Comme il dépend en grande partie du jugement, nous parlerons de l'une & de l'autre dans la Lettre ſuivante, celle-ci étant aſſez longue ; par la même raiſon je remets à un autre temps à parler du ſentiment & de la volonté, que j'enviſage comme les nuances qui règnent entre les deux principales facultés de l'ame, l'esprit & le cœur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 23 Avril 1760.

LETTRE V.

D***

A Mr LE COMTE DE ***,

SUR

L'ÉDUCATION DES ENFANS,

PARTICULIEREMENT

DE LA

NOBLESSE FRANÇOISE.

Depuis six, sept, huit ans, jusqu'à seize.

APRÈS avoir suffisamment parlé de la nature de l'esprit humain, & de ses diverses opérations, nous allons examiner, Monsieur, quel est l'ordre qu'il faut observer dans

Choix des connoissances relatives à l'esprit.

le choix des connoissances propres à l'enrichir.

Le goût a souvent varié sur cela parmi nous. Dans les premiers temps de la Monarchie, & même plusieurs siècles après, on préféroit les exercices du corps à toute autre espéce de connoissance ; le génie de la Nation, uniquement tourné du côté des Armes, s'embarrassoit fort peu des autres Sciences. Ajoutez à cela, que les Femmes toujours consultées, quand il s'agit de prononcer sur le mérite essentiel, ne le faisant consister alors que dans la bravoure, les mœurs répondirent à ce goût dominant, & par une suite nécessaire, l'Education répondit aux mœurs. Immédiatement après Charlemagne, c'est-à-dire, vers le temps de l'irruption des Normans, & plus particulièrement vers les temps des Guerres civiles,

tant de fois rallumées par les grands Vaſſaux de la Couronne, tantôt entr'eux, tantôt contre le Souverain, trop foible pour réprimer leur audace; les Arts furent négligés, les Langues mépriſées, les hautes Sciences, comme les Mathématiques, la bonne Philoſophie, la Critique, abſolument ignorées; nulle émulation, nul goût, nul progrès de l'entendement humain; à peine trouvoit-on en France un Noble qui ſçut écrire. Cette indifférence pour la culture de l'eſprit, dura juſqu'au règne des Valois. Deux choſes contribuèrent à la révolution ſoudaine qui ſurvint vers les derniers temps de cette Branche Royale; le goût de François Premier, & de ſes petits-Fils, pour les Lettres qu'ils amenèrent d'Italie, où elles s'étoient réfugiées après la priſe de Conſtantinople,

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

Ensuite les Héréſies regnantes. Les Femmes ayant pris parti dans les disputes de Religion, les Hommes, pour leur plaire, ſe mirent en état de pouvoir en parler avec connoiſſance de cauſe. De-là la renaiſſance des Lettres, l'étude des Langues ſçavantes, de la ſaine Critique, de la Poëſie, de l'Eloquence, des Arts utiles & agréables. On eût dit, qu'ils ſe tendoient la main les uns aux autres, pour s'entre-aider à ſortir de l'obſcurité, où la barbarie les avoit comme plongés depuis tant de ſiècles. Sous Henri IV, & ſous Louis XIII, le goût s'épura ſenſiblement; & les connoiſſances augmentant toujours jusqu'au beau ſiècle de Louis XIV, elles parurent alors dans tout leur éclat. On peut dire, qu'à l'exception peut-être de la Phyſique Expérimentale, qui ne ſortit point du

berceau, tous les Arts & Sciences furent portés à leur plus haut point de perfection. Il étoit impossible que cette révolution lumineuse, n'influât pas jusques sur les mœurs; elles devinrent & plus douces, & même plus pures, quoique de nos jours on ait prétendu le contraire *. La vigueur des tempéramens, il faut l'avouer, en souffrit un peu. Les exercices du corps étant négligés, à mesure que l'esprit étoit cultivé, on ne vit paroître qu'assez rarement de ces Hommes robustes & infatigables, tels qu'avoient été nos anciens Preux de la Chevalerie.

Connoissances relatives à l'esprit.

Dans la suite, le goût pour les connoissances solides, ayant considérablement diminué, & pour comble de malheur, les Femmes d'au-

* J. J. Rousseau, dans son fameux Discours, couronné à Dijon en 1750.

Connoissances relatives à l'esprit.

jourd'hui s'étant déclarées pour je ne sçais quelle sorte d'esprit frivole, dans lequel elles font consister le mérite personnel, il est visible, que nous sommes menacés d'une révolution prochaine, & d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le défaut de connoissance soit jamais remplacé par rien d'aussi utile, que l'étoient anciennement les exercices du corps. Prévenons, Monsieur, s'il est encore temps, par les soins d'une Education laborieuse, & par la culture de l'esprit, des maux qui ne tarderont point à devenir incurables; joignons aux exercices du corps, dont j'ai parlé, des connoissances, les unes absolument nécessaires, les autres vraiment utiles, tant au Général, qu'au Particulier; & quelques-unes enfin que l'on seroit tenté d'envisager comme des con-

noiſſances de pur agrément ; mais, qui, enviſagés ſous un certain point de vue, ne laiſſent pas d'avoir leur utilité particulière. Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Puiſque nous ſommes nés pour vivre en ſociété avec nos ſemblables, je regarde comme une connoiſſance abſolument néceſſaire, & même la plus eſſentielle de toutes, celle qui nous donne la faculté d'exprimer nos penſées exactement, & de nous faire entendre d'abord à nos Proches, nos Amis, nos Concitoyens ; enſuite aux Peuples nos voiſins, avec leſquels nous avons ſouvent les plus grands intérêts à démêler. J'ai déja recommandé la pureté du langage dans les premières années de l'Enfance, j'exige maintenant quelque choſe de plus. Je voudrois que les jeunes Gens appriſſent l'idiôme national par principe ; qu'ils ſçuſſent décliner & Connoiſſances néceſſaires. Langues vivantes.

Connoissances relatives à l'esprit.

conjuguer, seuls moyens d'apprendre correctement l'ortographe qu'il n'est pas permis d'ignorer ; en un mot, qu'ils possédassent au moins les

Grammaire.

principes généraux de la Grammaire, en les apprenant, non pas par cœur & d'une manière séche, mais par pratique, en leur faisant remarquer, quand ils font une construction erronnée, soit en parlant, soit en écrivant, pourquoi ils péchent contre l'exactitude du langage. Ce n'est pas tout, je voudrois qu'on les accoutumât de bonne heure à écrire avec facilité, avec élégance, avec pureté. Le style épistolaire sur tout est d'une importance si reconnue, que je m'étonne comme on le néglige si aisément. Les jeunes Gens l'acquéreroient presque sans s'en appercevoir, si l'on vouloit employer un moyen qui m'a parfaitement réussi.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

On m'avoit confié un jeune Homme, qui marquoit la plus grande répugnance pour tout genre d'application ; je m'inſinuai d'abord dans ſon eſprit, par les témoignages de la plus tendre amitié. A force d'exhortations & d'aſſiduités, je parvins juſqu'à lui faire ſupporter patiemment la lecture de l'Hiſtoire ancienne par M. Rollin. Je lui en faiſois remarquer les traits les plus frappans ; enſuite, dans nos promenades, je rappellois ces traits, je l'engageois adroitement à me communiquer ſes réflexions ſur le ſujet de nos lectures ; communément elles étoient aſſez juſtes. Je l'approuvois alors ; ſenſible à cette approbation, il prit goût à nos eſpéces de conférences. Un jour je lui propoſai de m'écrire des Lettres raiſonnées & relatives à nos lectures ; à ſon ordinaire, il témoigna

Connoissances relatives à l'esprit.

d'abord quelque répugnance pour un genre d'amusement qui tenoit un peu trop de l'étude. Par complaisance cependant, il s'y prêta. Et voici l'ordre que nous établîmes. Nous lisions d'abord en commun; nous répétions, par manière de conversation, ce que nous avions lu; j'emportois le Livre, pour ôter à mon jeune Ami la tentation de copier. Je le priois ensuite de vouloir bien m'écrire le morceau d'Histoire qui nous avoit occupé, & d'y joindre ses réflexions. Il eut d'abord un peu de peine; mais par la suite son style se forma, & dans assez peu de temps, il contracta l'habitude d'écrire, non-seulement avec facilité, avec pureté, mais encore avec plaisir. C'est ainsi qu'il apprit l'Histoire Sainte, l'Histoire Ancienne, l'Histoire Romaine, l'Histoire de France, & une

bonne partie de l'Hiſtoire Naturelle.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Comme nous ne ſommes pas bornés à vivre avec nos ſeuls Proches, nos ſeuls Amis, nos ſeuls Concitoyens; qu'il peut nous arriver d'avoir affaire avec les Peuples nos voiſins; je voudrois, qu'à la connoiſſance exacte de la Langue Françoiſe, on joignit la connoiſſance des Langues vivantes, entr'autres, de l'Anglois, de l'Allemand, & de l'Italien. Ceux qui ſe ſont trouvés dans l'obligation de traiter avec ces Nations, ſçavent combien la connoiſſance de ces Langues eſt néceſſaire dans une infinité de conjonctures de la plus haute importance; mais pour les apprendre facilement, il faut les parler de très-bonne heure. Et que l'on ne diſe pas que le génie de ces Langues étant fort différent, l'une

Connoissances relatives à l'esprit.

doit faire tort à l'autre ; & que c'est exposer les jeunes Gens à n'en parler aucune correctement. L'expérience prouve le contraire ; au moyen d'une bonne méthode, on a vu des Personnes de l'un & de l'autre sèxe, parler trois & quatre sortes de Langues dès l'âge de quinze ans, & avec une facilité si grande, qu'il eût été difficile de distinguer quelle étoit leur Langue maternelle. Cette méthode au reste n'est chargée d'aucune difficulté considérable. C'est la même que j'ai proposé pour apprendre à parler & à écrire correctement notre Langue vulgaire. Quoique nés François, dans les premiers temps de l'enfance nous sommes, à proprement parler, de toutes les Nations, sans être d'aucune ; je veux dire, qu'alors nous avons autant d'aptitude à apprendre l'Anglois,

par

par exemple, que si nous étions nés en Angleterre; pourvu que l'habitude de parler commence de très-bonne heure, à cause de l'accent, qu'il est difficile d'attrapper dans un âge trop avancé. Il en est de même de la Langue des autres Nations; pour les bien apprendre toutes, & en même-temps, il faudroit un Maître pour chacune, qui exerçât le jeune Elève à la parler & à l'écrire selon la méthode que j'ai proposée. Chaque Maître auroit son jour, pendant lequel le jeune Homme feroit tous ses exercices en Allemand, si c'étoit le jour de parler cette Langue; c'est-à-dire, que les autres Maîtres, comme le Maître de Mathématique, de Physique, de Danse, &c. donneroient l'instruction au Maître de Langue Allemande, qui serviroit comme d'Interprête aux autres; à

Connoissances relatives à l'esprit.

Connoissances relatives à l'art.

moins que la Leçon ne fût si difficile, qu'elle ne fût intelligible qu'en François. Il en seroit de même des Maîtres de Langue Italienne & Angloise, qui auroient chacun leur jour ; & ces jours se succéderoient à l'alternative. Pour perfectionner de plus en plus l'étude de chacune de ces Langues, je serois d'avis que chaque Maître fît traduire à son Elève tantôt l'Histoire particulière de sa Nation, tantôt qu'il en fît le sujet de la conversation, & tantôt qu'il l'obligeât d'en composer des Lettres raisonnées, comme je l'ai dit en parlant de la Langue Françoise. Par ce moyen les Enfans apprendront plusieurs choses importantes tout à la fois ; à penser, à parler, à écrire l'Histoire des principaux Peuples de l'Europe, & enfin le génie de chaque Langue.

Cette multiplicité de Maîtres pourroit d'abord former quelque embarras, tant à cauſe de la dépenſe extraordinaire que doit naturellement occaſionner le ſalaire de ces Maîtres, qu'à cauſe de la difficulté d'en trouver de bons. J'avoue que cet inconvénient pourroit bien avoir lieu pendant quelque temps; mais je ſuis perſuadé que ſi l'on obſervoit ma méthode pendant une vingtaine d'années, les bons Maîtres deviendroient auſſi communs, qu'il ſeroit commun de voir nos jeunes Seigneurs parler avec exactitude les principales Langues de l'Europe. Du côté des Enfans, je n'entrevois aucune difficulté; l'expérience de nos Frontières le prouve. Rien de plus ordinaire que d'y voir les Enfans parler à douze ans trois ſortes de Langues; le Latin, qu'ils appren-

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

nent comme en courant, parce qu'on les oblige de le parler dès l'*Infime**, le François & l'Allemand. Et il n'est pas douteux que si l'Angleterre & l'Italie, étoient limitrophes de ces mêmes Frontières, les Habitans ne parlassent les Langues Italiennes & Angloises, avec autant d'aisance que leur Langue naturelle, parce que ces Langues deviendroient elles-mêmes comme les Langues du Pays. C'est ainsi que l'on a vu des Négocians, obligés de commercer avec différentes Nations, apprendre insensiblement diverses sortes de Langues, & les parler toutes avec une égale facilité.

Langues mortes.

Mais que faut-il penser des Langues mortes ? Sont-elles aussi né-

* C'est ainsi que l'on nomme dans les Universités d'Allemagne la Classe qui répond à notre Cinquième, *Classis Infima*.

ceſſaires que les Langues vivantes ? Je remarque ſur cela, Monſieur, une différence bien grande entre les unes & les autres ; & à moins que l'on ne ſoit deſtiné pour certains états, où elles deviennent néceſſaires, comme je le dirai dans la ſuite, je penſe que les Langues *Hébraïque*, *Syriaque*, *Grecque*, &c. nous ſont auſſi inutiles que les Langues *Rhunique*, *Celtique*, *Palmyrienne*, tout-à-fait ignorées de nos jours ; ou, ſi l'on veut, que la Langue des Bramines, Chinois, Tartares, avec qui nous n'avons que peu ou point de commerce. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la Langue Latine. Quoique j'aye blâmé quelque part ceux qui mettent un temps trop conſidérable à l'apprendre, mon deſſein cependant n'a jamais été d'inſinuer qu'elle étoit abſolument

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Langue Latine.

Connoissances relatives à l'esprit.

inutile * ; au contraire, je la crois nécessaire à bien des égards ; elle est encore aujourd'hui la Langue universelle ; ceux qui la négligent s'en repentent tôt ou tard, soit en voyageant dans les Pays étrangers, soit en recevant la visite des Etrangers qui viennent en France, ou par curiosité, ou par intérêt, ou même pour traiter des affaires d'Etat **. Est-il rien de plus mortifiant dans ces conjonctures, que de ne pouvoir point s'entretenir avec des Hommes d'un mérite distingué,

* Louis XI mépriſoit fort cette Langue ; il vouloit que ſon Fils n'en ſçut que ces cinq mots : *Qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* Le Roſier des Guerres, Ep. Déd. par M. d'Espagnet.

** En 1573, les Ambaſſadeurs Polonois, envoyés pour complimenter le Duc d'Anjou, nouvellement élu Roi de Pologne, furent fort ſurpris de ne trouver parmi l'élite de la Nobleſſe Françoiſe, que deux Gentilshommes qui puſſent les entretenir en Latin, ſçavoir, le Baron de Millau, & Caſtelnau-Mauviſière, qu'on avoit fait venir exprès à la Cour, pour ſoutenir en ce point l'honneur de la Nobleſſe Françoiſe. *P. Dan. Hiſt. de France.*

faute d'entendre leur Langue ? Ce défaut n'eſt que trop ordinaire en France, & les Nations nous l'ont ſouvent reproché. Tandis que les Anglois, les Allemands, les Polonois, les Hongrois, en un mot, presque tous les Peuples de l'Europe, ſe glorifient d'entendre & de parler facilement le Latin, le François même, qu'ils affectent quelquefois d'ignorer, pour nous mettre dans la confuſion *. Un fort habile Homme, qui a très-bien compris la néceſſité d'apprendre le Latin, a parlé avec tant de ſens ſur ce ſujet, que je ne puis me dispenſer de rapporter ici ſon ſentiment, & de l'adopter en partie. « Eſt-il rien de » plus honteux, dit-il, que de n'en» tendre pas la Langue de l'Egliſe, » de ne pouvoir point prendre part

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

M. Nicolle, Eſſais de Morale de l'Education d'un Prince, vol. II. 4e édit. art. 22, 23, &c.

* Charles XII, Roi de Suède, ſçavoit le François, & affectait de ne vouloir point le parler.

Connoissances relatives à l'esprit.

» à ses prières, que comme les plus » ignorans d'entre les Payſans, & » d'entre les Femmes, d'être borné » à l'entretien de ceux de son siè- » cle, & d'être privé de celui de » tous les grands Hommes qui nous » parlent dans les Ouvrages com- » posés en cette Langue, que l'on » ne connoît jamais qu'imparfaite- » ment quand on les lit dans les » Traductions, & qu'on ne lit même » guères souvent, quand on en est » réduit là.

» La nécessité & la difficulté de » cette Langue, a fait rechercher à » diverses Personnes, les moyens » de soulager les Enfans dans l'é- » tude qu'ils doivent en faire. C'est » ce qui a produit cette grande » variété de Méthodes pour leur en » apprendre les principes, chacun » prétendant que la sienne est la » meilleure. D'autres ont cru, au

» contraire,

» contraire, que la vraie méthode » étoit de n'en point avoir du tout, » & de leur épargner toutes les épi- » nes de la Grammaire, en les met- » tant tout d'un coup dans la lecture » des Livres. Plusieurs sont dans la » pensée, qu'il faudroit montrer le » Latin aux Enfans par l'usage, » comme les Langues vulgaires, & » que pour cela on les devoit obli- » ger à ne parler que Latin. Mon- » taigne témoigne que ce fut la » conduite dont on usa envers lui *, » & que par ce moyen à sept ou » huit ans il parloit très-purement » Latin. . . . . » Pour dire, en un mot, ce que

Connoissances relatives à l'esprit.

* J'avois plus de six ans, dit-il, avant que j'entendisse non plus de François, ou de Périgordin, que d'Arabesque; & sans Art, sans Livre, sans Grammaire, ou Précepte, sans fouet & sans larmes, j'avois appris du Latin, tout aussi pur que mon Maître d'Ecole le sçavoit; car je ne pouvois l'avoir mêlé ou altéré. *Essais de Montaigne, liv. I. ch. 5.*

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

» l'on doit juger de toutes ces di-
» verſes manières de montrer le
» Latin aux Enfans, il eſt certain
» qu'il ſeroit très-avantageux en ſoi
» de leur pouvoir montrer cette
» Langue par l'uſage comme une
» Langue vulgaire. Mais ce moyen
» eſt ſujet dans la pratique à tant
» de difficultés, qu'il avoit paru
» jusqu'ici comme impoſſible, au
» moins aux Perſonnes du commun,
» ce qui eſt le plus grand des dé-
» fauts. »

De l'Educ. des Enfans, II. part. 8 éd. §. xlix.

M. Nicolle exagère un peu trop cette difficulté. M. Lock y a très-bien répondu; après avoir vivement déclamé contre la méthode des Colléges, il ajoute: « Mais que
» le Latin ſoit néceſſaire à certains
» Enfans, & qu'on le croye néces-
» ſaire à d'autres auxquels il n'eſt
» d'aucune utilité; il eſt certain
» que la méthode dont on ſe ſert

» dans les Ecoles pour l'enſeigner » eſt telle, qu'après l'avoir examiné » je ne ſçaurois me réſoudre à en » conſeiller la pratique. Les raiſons » qu'on peut apporter contre cette » méthode, ſont ſi claires & ſi pres- » ſantes, que pluſieurs Perſonnes » de bon ſens en ayant été frappées, » ont effectivement abandonné la » route ordinaire; ce qui ne leur a » pas mal réuſſi, quoique la mé- » thode qu'ils ont employée, ne » fût pas tout-à-fait la même que » celle qui me paroît la plus facile » de toutes, & qui, pour le dire en » peu de mots, conſiſte à enſeigner » le Latin aux Enfans de la même » manière qu'ils apprennent la Lan- » gue vulgaire, ſans les embarraſſer » de règles, ni de Grammaire: car » ſi vous y prenez garde, lorſqu'un » Enfant vient au monde, le Latin » ne lui eſt pas plus étranger que

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

» la Langue vulgaire ; & cependant » il apprend la Langue vulgaire » sans Maître, sans règles, sans » Grammaire. Il apprendroit sans » doute le Latin de même, comme » fit Cicéron, s'il avoit toujours » auprès de lui une Personne qui » lui parlât cette Langue. Et après » qu'on a vu si souvent parmi nous » qu'une Femme Françoise enseigne » à une jeune Fille à parler & à lire » parfaitement en François dans un » ou deux ans, sans le secours d'au- » cune règle de Grammaire, & sans » faire autre chose que de lui par- » ler cette Langue, je ne puis assez » m'étonner, que les Gens de Qua- » lité ayent négligé de se servir de » cette méthode pour leurs Garçons, » comme s'ils les croyoient d'un es- » prit plus pesant & plus borné que » leurs Filles.

» Si donc vous pouvez trouver

» une Perſonne qui ſçache bien par- Connoiſſances relatives à l'eſprit.
» ler Latin, & qui veuille ſe tenir
» toujours auprès de votre Fils, lui
» parler, & lui faire parler réglé-
» ment cette Langue, ce ſeroit le
» moyen le plus naturel & le plus
» aiſé de la lui enſeigner. Moyen
» d'autant plus eſtimable à mon
» ſens, qu'outre qu'un Précepteur
» apprendra ainſi à votre Enfant,
» ſans le battre ou le quereller, une
» Langue pour laquelle on envoie
» les Enfans dans une Ecole, où ils
» ſont ſujets au fouet durant l'eſ-
» pace de ſix ou ſept ans, il pourra
» dans le même temps, non-ſeule-
» ment lui former les mœurs, & le
» jugement, mais encore l'inſtruire
» en pluſieurs Sciences.... »

N'eſt-ce pas ce que je propoſois un peu plus haut ? Je ſerois donc de l'avis de M. Lock, que l'on rangeât le Latin dans la claſſe des

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Langues vulgaires, & qu'on obſervât la même méthode pour l'enſeigner. M. Nicolle lui-même revient à ce ſentiment, lorſqu'après avoir rapporté toutes ſes difficultés, il dit : « Néanmoins comme dans ces » ſortes de choſes il faut infiniment » plus déférer à l'expérience qu'aux » raiſonnemens & aux conjectures, » l'eſſai que de fort honnêtes Gens » ont fait depuis peu à la vue de » tout Paris, *d'enſeigner le Latin com-* » *me on enſeigne les Langues vulgaires*, » doit perſuader toutes les Perſon- » nes équitables, que cette manière » d'inſtruire les Enfans eſt très-uti- » le, & que les inconvéniens que » l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent » pas en effet, ou ne ſont pas ſans » remède. »

Loco cit. art. 24.

Pour ce qui eſt de l'objection tirée de l'impoſſibilité d'enſeigner ainſi le Latin aux Enfans du com-

mun, on pourroit propoſer la méthode obſervée dans les Colléges d'Allemagne, où il eſt d'uſage, comme je l'ai dit plus haut, d'obliger les Enfans à ne parler que Latin dès la cinquième.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

M. Nicolle penſe plus juſte, quand il dit, que le grand ſecret pour donner aux Enfans l'intelligence du Latin, ſeroit de les mettre le plutôt qu'on peut, dans la lecture des meilleurs Auteurs, j'ajoute, qu'on ne feroit peut-être pas mal d'employer ce même moyen, par rapport à l'étude des Langues vulgaires; par là on pareroit à l'inconvénient qui réſulte du défaut d'exercice de ces Langues, quelque bien qu'on les ſçache; à moins qu'on ne les parle habituellement, on eſt fort ſujet à les oublier. Il faudra donc avoir recours à une collection de Livres choiſis, tant

Ibid. art. 31.

Connoiſſances relatives à l'Eſprit.

Allemands, qu'Italiens, Anglois, François, Latins. On obligera les jeunes Gens à les lire alternativement. Cette lecture variée les tenant toujours en haleine, produira deux bons effets; celui de faire ſans ceſſe de nouveaux progrès dans chaque Langue, & celui d'orner l'eſprit d'une infinité de connoiſſances. Je pourrois indiquer ici les Auteurs auxquels il conviendroit de donner la préférence; mais comme cette Nomenclature Bibliographique auroit tout l'air d'une érudition affectée, j'aime mieux abandonner ce ſoin aux Maîtres de chaque Langue, qui doivent être cenſés connoître mieux que perſonne la bonne littérature de leurs Nations reſpectives.

Logique.

L'Art de parler, dont la néceſſité eſt ſi évidente, ſeroit cependant aſſez peu de choſe, s'il n'étoit ſou-

tenu par l'Art de raiſonner. J'ai déja dit ce que je penſois de la Logique des Colléges, enviſagée comme la ſeule Science propre à diriger l'entendement humain. En me déclarant de nouveau contre l'abus de cette Science, ne penſez pas, Monſieur, que je cherche à me ſingulariſer ; en cela je ne fais que répéter ce qu'en ont dit Gens parfaitement connoiſſeurs en cette partie ; & ſans en faire ici une longue liſte, qu'il me ſoit permis d'en citer un ſeul, qui avoit intérêt plus que perſonne, à défendre les avantages de la Logique, c'eſt le célèbre Auteur de l'Art de penſer ; voici comme il s'exprime : " Si on les en „ veut croire (les Philoſophes) ils „ nous fourniſſent dans cette par- „ tie, qu'ils appellent Logique, „ une lumière capable de diſſiper „ toutes les ténèbres de notre es-

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

La Logique, ou l'Art de penſer. I. Diſc. 8. éd.

Connoissances relatives à l'esprit.

„ prit, ils corrigent toutes les erreurs de nos pensées, & ils nous „ donnent des règles si sûres, qu'elles nous conduisent infailliblement à la vérité, & si nécessaires „ tout ensemble, que sans elles il „ est impossible de la connoître „ avec une entière certitude. Ce „ sont les éloges qu'ils donnent „ eux-mêmes à leurs préceptes ; „ mais si l'on considère ce que l'expérience nous fait voir de l'usage „ que ces Philosophes en font, & „ dans la Logique, & dans les autres parties de la Philosophie, „ on aura beaucoup de sujet de se „ défier de la vérité de ces promesses. „

Cet aveu fait voir l'estime que l'on doit faire de la méthode employée dans les Ecoles, pour apprendre à raisonner ; & cet aveu peut passer pour l'aveu général de

toute perſonne ſenſée, qui a appris à ſon dam, combien c'eſt un temps perdu que celui qu'on conſacre à l'étude de la Logique.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Je ne disconviens pas que les principes généraux de cette Science ne ſoient vrais; mais on les a mêlé de tant de queſtions inutiles, de tant de règles minutieuſes, de tant de ſubtilités ridicules, qu'il eſt impoſſible que l'eſprit des Enfans n'en ſoit ou gâté ou rebuté. Je ſoutiens même, & l'expérience le prouve tous les jours, qu'une Femme bien élevée, qui a un ſens droit, & l'eſprit cultivé par la lecture des Ouvrages écrits méthodiquement, raiſonnera plus juſte qu'un Profeſſeur de Philoſophie, dont la tête ne ſeroit pleine que de converſions de propoſitions, & de leurs oppoſitions: enfin des règles ſyl-

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

logiſtiques. Henri IV, ſur une infinité de choſes, raiſonnoit plus ſenſément que Théodore de Bèze, un des plus ſubtiles Logiciens du temps.

Puisque l'eſſence du raiſonnement conſiſte dans une chaîne d'idées, dont les dernières renfermant les premières, ont toute la force convenable pour nous faire ſentir & diſcerner le vrai du faux, le bien du mal, le juſte de l'injuſte; qu'eſt-il néceſſaire de tourmenter les Enfans, pour leur apprendre un Art, qui, quand on en abuſe, & il n'eſt que trop facile d'en abuſer, produit des effets tout contraires, trouble l'ordre des idées, les préſente dans un faux jour, rend chicanneur, pointilleux, opiniâtre, & ne ſert qu'à embarraſſer par des ſophismes de toute eſpéce; un Art, en un

mot, où celui qui l'exerce, ſonge beaucoup moins au triomphe de la vérité, qu'à la fauſſe gloire de paſſer pour un diſputeur indomptable. Et n'eſt-ce pas à quoi ſe réduiſent ces exercices fameux, nommés *Thèſes*, dans leſquelles la grande habileté du Soutenant conſiſte à éluder les ſubtilités de l'Argumentant; & l'adreſſe de l'Argumentant conſiſte à ne ſe contenter d'aucune des réponſes du Soutenant. Arrive ce qui pourra de la vérité, aucun des deux combattans ne s'en embarraſſe, & n'eſt réſolu de lui rendre les armes, à moins qu'il ne veuille être ſifflé, & paſſer pour un eſprit puſillanime, qui n'a pas eu le courage de ſoutenir effrontément ce qu'il avoit eu la témérité d'avancer indiscrettement. Tel eſt le réſultat de ces exercices vains, qui coutent tant de temps & de

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

travail, & dont Montaigne se mocquoit avec autant de bon sens que de naïveté. « Otez, dit-il, ôtez
Essais, liv. I. ch. 25. „ toutes ces subtilités épineuses.... „ qu'on instruise l'Enfant à se rendre, & quitter les armes à la vé„rité tout aussi-tôt qu'il l'appervra, soit qu'elle naisse ès mains „ de son Adversaire, soit qu'elle „ naisse en lui-même par quelque „ raisonnement..... Voire, mais „ si on le presse de la subtilité so„ phistique de quelque syllogisme? „ *Ce jambon fait boire, le boire des„ altère; par quoi le jambon desaltère.* „ Qu'il s'en mocque; il est plus „ subtil de s'en mocquer, que d'y „ répondre. »

« L'expérience fait voir, (dit un Auteur que j'ai déja cité, & dont le témoignage ne doit point passer pour suspect,) « l'expérience fait „ voir, que de mille jeunes Gens

La Logique, ou l'Art de penser. II. Disc. p. 23. édit. 8.

» qui apprennent la Logique, il n'y » en a pas dix qui en ſçachent quelque choſe ſix mois après qu'ils » ont achevé leurs Cours . . . . . Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Il ajoute ailleurs : « Il faut avouer » que s'il y en a à qui la Logique » ſert, il y en a beaucoup plus à » qui elle nuit ; & il faut reconnoître en même-temps, qu'il n'y » en a point à qui elle nuiſe davantage qu'à ceux qui s'en piquent le plus, & qui affectent avec » le plus de vanité de paroître bons » Logiciens. » Ibid. III. part. ch. ix.

Puisque les abus de la Logique ſont ſi viſibles, faudra-t-il tout-à-fait la négliger ? Non, Monſieur, ſes principes ſont indiſpenſables ; il faut abſolument s'y conformer, & il eſt impoſſible de faire rien de régulier, en ne les obſervant pas. Il n'eſt donc queſtion que d'une bonne méthode pour les apprendre :

Connoissances relatives à l'esprit.

or, quelle peut être cette méthode? L'Auteur judicieux de l'Art de penser, nous l'indique presque à chaque ligne. Dépouillez la Logique de tout ce fatras de subtilités, qui la rendent tout à la fois difficile & dangereuse; réduisez-la en définitions & en axiômes; & sans en faire un Cours particulier, faites-en l'application selon l'exigence des cas. Soyez certain que l'occasion s'en présentera souvent, puisqu'il n'est aucune Science, aucun Art où le raisonnement ne soit nécessaire: il est nécessaire au Peintre, pour la disposition régulière d'un beau Tableau; à l'Architecte, pour l'ordonnance d'un Bâtiment; au Chymiste, pour l'analyse des Mixtes; à l'Orateur, pour donner du nerf au Discours; cependant, à l'exception peut-être de ce dernier, à qui même la Logique scholastique fait

fait souvent plus de mal que de bien ; jamais ni le Chymiste, ni l'Architecte, ni le Peintre, n'ont appris ni les Catégories des Péripathéticiens, ni la distinction formelle des Scotistes, ni les êtres de raison des Thomistes, ni les formes syllogistiques ; en un mot, il est rare d'en trouver qui ayent fait leur Cours de Logique. Aux principes de leur Art, on se contente de joindre les principes du raisonnement ; en apprenant les uns, il est impossible qu'ils n'apprennent pas les autres. Et c'est ainsi que l'on devroit apprendre à raisonner aux jeunes Gens. Voilà ce que je nommerois une bonne, saine & utile Logique. Quand, par exemple, il leur arriveroit de tomber dans une inconséquence pratique ou spéculative, on leur en assigneroit la raison, en leur alléguant

Connoissances relatives à l'esprit.

Connoissances relatives à

l'axiôme dont ils se seroient écartés, & en leur en expliquant le sens. Par ce moyen ils apprendroient presque sans s'en appercevoir, tout ce qu'il y a de plus important dans l'Art de raisonner, sans être exposé à s'égarer à chaque pas, comme il arrive à ceux qui s'engagent dans le labyrinthe des Ecoles.

Que si l'on veut perfectionner le jugement d'un Elève, par une Science que j'ai toujours regardé comme la clef des autres Sciences, ce seroit de joindre aux axiômes & aux définitions d'une Logique familière & pratique, l'Etude de la Géométrie, au moins des six premiers Livres d'Euclide. Et pour rendre cette Etude plus profitable, en même-temps moins sèche, & plus amusante, je voudrois que l'on ne se contentât pas de lignes,

Géométrie.

de lettres, & d'exemples abſtraits ; mais que la démonſtration de chaque problême ou théorême, fût ſuivie d'une application à l'étendue ſenſible ; à une portion de terre, par exemple, à l'élévation d'un bâtiment, à quelque figure, en un mot, que l'on meſureroit géométriquement & numériquement.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Cette méthode ſuppoſe la connoiſſance des Nombres. Nouvel avantage qu'il ne faudra point négliger. La Science des Nombres eſt d'un uſage trop fréquent dans le commerce de la vie, pour qu'il ſoit permis de l'ignorer. Ainſi ces trois Sciences, la *Logique*, la *Géométrie*, l'*Arithmétique*, réunies, ſe tenant comme par la main, & marchant de concert, donneront au jugement un goût méthodique, des lumières, une force capable de la-

Arithmétique.

Connoissances relatives à l'esprit.

prémunir contre les erreurs de toute espéce.

Métaphysique.

Quoique la Métaphysique soit une Etude trop abstraite, pour qu'elle puisse convenir aux Enfans, il faudra cependant leur en enseigner quelques principes, & étendre l'idée que je suppose qu'on leur aura donné dans la première enfance de Dieu & de l'ame; on leur enseignera donc, & autant qu'il sera possible, par la voie de démonstration, l'existence nécessaire de l'un, & la spiritualité essentielle de l'autre; la nature de l'esprit humain, & la diversité de ses opérations. Cette connoissance servira comme d'introduction à une autre connoissance infiniment nécessaire, & toute divine, à la connoissance de la Religion. Ce seroit ici le lieu d'en parler, aussi-bien que de l'Histoire; mais comme ces deux Scien-

ces appartiennent plus particulièrement à la culture du cœur, je remets à en parler très-amplement, lorsqu'il s'agira d'indiquer les connoissances qui y ont rapport; parlons maintenant des connoissances utiles.

Connoissances relatives à l'esprit.

Ici je prens le mot *utile* dans sa signification la plus étendue, & comme ayant rapport, non-seulement au bien particulier, mais encore à l'intérêt général. Une connoissance, dont les branches s'étendroient à tous les objets qui nous entourent, seroit, sans contredit, celle qui seroit la plus utile, & la plus digne de notre application; c'est aussi celle que j'ose recommander ici, qui a été trop négligée jusqu'à cette heure; & dont il seroit à propos que l'on composât un Livre Elémentaire, qui pût servir à l'instruction de la Jeunesse; j'en-

Connoissances utiles.

Connoissances relatives à l'esprit.

tens la *Cosmographie*, une des plus avantageuses connoissances que nous puissions acquérir, comme elle est en effet la plus universelle, puisqu'elle embrasse l'Univers entier, l'état du Ciel, l'intérieur de notre Globe, & ce qui couvre sa surface. Vous conviendrez, Monsieur, qu'un jeune Homme qui auroit l'esprit orné de cette connoissance, seroit en état, non-seulement de tenir sa partie dans toutes sortes de conversations, mais encore qu'il auroit l'avantage de pouvoir se déterminer avec connoissance de cause, pour l'étude plus approfondie de quelqu'une des branches de cette Science, qu'il affectionneroit plus que les autres, & dans lesquelles il ne manqueroit pas de faire des progrès rapides au profit du Public, & du sien particulier. Cette Science d'ailleurs con-

vient à tous les états, l'Univers étant notre domaine, on peut regarder la Cosmographie comme l'inventaire de nos poſſeſſions. D'où vient donc que cette Science eſt ſi négligée ? Ecrira-t-on ſans ceſſe ou par envie, ou par intérêt, ou par gloire, ou pour les Académies ? Et ne verrons-nous jamais quelque Sçavant bien intentionné, qui daigne s'humaniſer jusqu'à guider la Jeuneſſe dans une route auſſi importante ? Nous avons, pour réuſſir dans cette entrepriſe, des matériaux ſans nombre, & de toute espéce ; de plus, nous ne manquons pas d'Ecrivains capables, non-ſeulement de les raſſembler avec méthode, mais encore de les rendre intéreſſans par les graces du ſtyle. Le Spectacle de la Nature, tel qu'il eſt, produit tous les jours les effets les plus eſtimables ; nous voyons

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

qu'il donne du goût aux jeunes Gens, & qu'il instruit en amusant. Quels fruits cet Ouvrage n'auroit-il pas produit, si l'Auteur se fût donné la peine de former un plan général, dont il eût développé avec ordre toutes les parties ?

Physique Expérimentale.

Avant que de vous proposer mon dessein sur ce Livre Elémentaire, dont je souhaite avec ardeur de voir l'entreprise exécutée, il est bon de vous avertir, Monsieur, que j'exige une connoissance préliminaire fort utile, & qui servira d'introduction à la connoissance générale du Globe tant céleste, que terrestre ; c'est un Cours de *Physique Expérimentale*, l'unique connoissance peut-être où nous puissions nous flâter de quelque supériorité sur les Anciens ; la plus propre à captiver l'attention des jeunes Gens, & à les attacher. Les phénomènes physiques

Connoissances relatives à l'esprit.

siques leur causent un plaisir inexprimable, & la curiosité naturelle qui les anime, sera toujours un vif aiguillon, qui les portera à redoubler d'efforts, pour tâcher de pénétrer les mystères de la Nature. Disposition merveilleuse pour assurer le succès de l'instruction. Mais pour tirer de cette connoissance tous les avantages qu'elle renferme, il faut, en l'étudiant, observer un grand ordre, & prendre de sages précautions; précautions auxquelles on n'a pas assez d'égards à beaucoup près, nous sommes même obligés de convenir que nos Cabinets d'Instrumens de Physique, ne sont ni assez nombreux, ni assez complets; il faudroit donc les multiplier, les rendre publics, les completter; choisir des Professeurs bien exercés, qui unissent la sagacité aux lumières, qualités essen-

Connoissances relatives à l'esprit.

tielles pour ne point manquer les expériences. Par la même raison, il faudra distribuer les expériences par ordre, ne pas sauter d'une classe à l'autre, du feu, par exemple, à l'eau, & réciproquement; ce qui ne seroit propre qu'à porter la confusion dans l'esprit, & faire perdre de vue le résultat de chaque procédé. Je voudrois même qu'on portât le scrupule jusqu'au choix des saisons; car il s'en faut bien qu'elles soient toutes également propres aux diverses expériences. Avant que d'en tenter aucune, le Professeur aura soin de l'annoncer en public quelques jours avant l'exécution; & le Précepteur y préparera son Elève, en la lui expliquant, & comme en l'exécutant en particulier; au moyen de cette instruction préparatoire, le jeune Homme entrera sans peine dans

Connoiſſances relatives à l'esprit.

l'esprit du phénomène, & en fera facilement l'application aux uſages de la vie, & de l'œconomie animale, le plus grand fruit que l'on en puiſſe retirer. Pour obtenir ce réſultat ſi utile, le Profeſſeur, après l'expérience faite, n'oubliera pas d'en faire lui-même l'application. En expliquant, par exemple, les premières expériences de l'électricité, il apprendra, que le tonnerre n'eſt en grand que ce que l'on vient de voir en petit; que le fluide électrique ſi puiſſant, ſi univerſel, qui produit des effets ſi ſurprenans, ſi variés, pénètre la ſubſtance de tous les corps; qu'il agit très-ſenſiblement ſur le genre nerveux; qu'il eſt probable, que dans de certaines circonſtances il occaſionne bien des indiſpoſitions; & qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance, qu'un habile Homme qui auroit acquis une

Connoissances relatives à l'esprit.

connoissance exacte de cette partie de la Physique, ne pût l'employer efficacement pour la guérison de plusieurs maladies. Il en agira de même, lorsqu'il traitera des expériences de l'air; non-seulement il fera l'application des effets de son élasticité, raréfaction, condensation, pesanteur; mais encore de ses influences sur le sang, & les autres fluides du corps humain, dont il constitue en partie les bonnes ou mauvaises qualités. Ces applications spécifiques rendront le Cours de Physique également utile & amusant, & les jeunes Gens ne seront point tentés d'y assister comme à un Spectacle de la Foire, ainsi qu'il arrive à une infinité de Personnes que l'on y voit accourir, sans autre dessein que de s'en amuser comme elles s'amuseroient d'un tour de Gibecière.

Connoiſſances relatives à l'esprit.

J'ai dit qu'il falloit obſerver de l'ordre dans la diſtribution des expériences ; l'ordre naturel ſera toujours préféré à l'ordre fondé ſur des hypothèſes arbitraires. On commencera par un Traité de Méchanique, auquel on joindra les expériences qui y ont rapport, ſçavoir, celles qui conſtatent les loix générales & particulières du mouvement. Suivront les expériences rangées par claſſes relativement aux ſubſtances élémentaires les plus ſimples, comme l'air, le feu, auquel appartiennent les procédés chymiques ; enfin l'eau, & l'hydroſtatique, qui en eſt inſéparable. Je ne cite ſur tout cela aucun Ouvrage, parce que je n'en connois point qui rempliſſe exactement mon idée ; il en eſt ſans doute qui renferment d'excellentes choſes ; mais ils ne ſont pas compoſés

Connoissances relatives à l'esprit.

dans cette forme instructive, méthodique, satisfaisante, que je souhaite. Il faut espérer que, quand on commencera à s'occuper sérieusement de l'Education des Enfans, on verra paroître des Ouvrages propres à les instruire efficacement.

Cosmographie.

Le Cours de Physique Expérimentale achevé, on pourra commencer l'Etude de la Cosmographie. Et pour faciliter l'exécution du Livre Elémentaire, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, Monsieur, je propose l'ordre suivant.

J'établis pour division principale l'étude du Globe céleste & terrestre. L'étude du premier présuppose la connoissance de la Sphère armillaire, son usage, & ses applications. Ce qui conduit naturellement

Gnomonique

à la Gnomonique, que l'on ne

portera pas trop loin ; il ſuffira au jeune Homme de ſçavoir tracer une Méridienne verticale & horizontale ; ainſi que quelques Cadrans de l'une & de l'autre eſpéce. Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Il en ſera de même de l'Aſtronomie ; il n'eſt pas néceſſaire qu'il en poſſède toutes les profondeurs & les calculs ; mais il connoîtra tout au moins les principales Conſtellations ſeptentrionales, les Planettes viſibles ſans Télescope, la manière de ſe ſervir du Quart de Cercle, le paſſage des Aſtres par le Méridien ; les principaux Syſtêmes du Monde, celui de Newton, de Copernic, & même celui de Ptolomée. Une légère teinture de la théorie des Comettes, la manière d'obſerver les Eclipſes ; enfin la cauſe des Météores céleſtes les plus remarquables ; comme les Parrhélies, Halo, Aurores boréales, Iris ; Aſtronomie.

Connoissances relatives à l'esprit.

voilà très en gros ce que je voudrois que l'on traitât dans la première Partie de la Cosmographie. Dans la seconde, on considérera le Globe terrestre du côté de sa partie extérieure, & du côté de sa partie intérieure. La partie extérieure sera divisée par rapport à sa description, & par rapport à ses productions. Par rapport à sa description, on le divisera en Géographie ancienne, & Géographie moderne; l'une & l'autre fort utile pour l'intelligence de l'Histoire, du Commerce, de la Politique, de l'Art Militaire, &c. Cette Science d'ailleurs convient d'autant mieux aux Enfans, qu'elle suppose plus de mémoire que de jugement. Quoique nous ne manquions pas d'Auteurs qui ont traité cette Science fort au long, il y a cependant du choix à faire dans les méthodes

Géographie.

qui ont été proposées. Pour moi je n'en connois point de meilleure que celle de faire dessiner les meilleures Cartes, par les jeunes Gens que l'on veut instruire. D'abord la Mappemonde divisée en ancien & nouveau Continent ; ensuite les quatre parties du Monde divisées en grands Royaumes, Fleuves, Mers, & Montagnes ; enfin la Carte de France partagée en Généralités. Que si l'on veut porter les soudivisions aussi loin qu'elles peuvent aller, on obligera les jeunes Gens à la rédaction topographique des Généralités. Par cette méthode, qui exige une grande application, les Elèves acquéreront une mémoire locale qui leur rendra les Cartes les plus compliquées familières, & comme perpétuellement présentes à l'esprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Chronologie.

Il ne ſera pas hors de propos de joindre à cette Science l'étude de la Chronologie, à cauſe du rapport intime qui ſe trouve entr'elles. En traçant les divers Royaumes ſur la Carte, on accoutumera les jeunes Gens à rappeller à leur mémoire l'époque des établiſſemens, fondations, accroiſſemens, décadences, révolutions remarquables; & afin de rendre cette étude tout à la fois plus utile & plus amuſante, on pourra y joindre l'Hiſtoire Naturelle de chaque Pays; c'eſt préciſément le Globe terreſtre conſidéré par rapport à ſes productions.

Parmi ces productions, il en eſt qui croiſſent, vivent, & ſentent; ce ſont les animaux. Il en eſt qui croiſſent, & qui vivent; ce ſont les végétaux. Enfin il en eſt qui crois-

sent seulement ; ce sont les substances fossiles, ainsi nommées, parce qu'il faut fouiller dans le sein de la terre pour les découvrir.

Connoissances relatives à l'esprit.

Les propriétés primitives de ces diverses productions du Globe, fournissent la division de l'Histoire Naturelle ; en règne animal, ou Zoologie ; en règne végétable, ou Botanique ; & en règne fossile, assez mal nommé par les uns règne minéral, & par les autres, règne pierreux. Ce dernier règne de la Nature, présente trois branches considérables, la Métallurgie, qui traite des métaux parfaits, comme l'or, l'argent, le cuivre, &c ; la Minéralogie, qui traite des métaux imparfaits, comme le zinch, bismuth, cobalt, sels, souffres, bitumes, &c ; & la Lithologie, qui traite des pierres. On a voulu trouver à redire à cette division ;

Histoire Naturelle.

Connoissances relatives à l'esprit.

mais il s'en faut bien que celle qu'on a voulu lui substituer en approche pour la clarté, & pour l'exactitude celle que je propose me paroît d'autant plus naturelle, que les trois règnes, quoique distincts, par leurs caractères particuliers, dépendent cependant tellement les uns des autres, qu'ils ne pourroient jamais subsister un instant, s'ils ne se prêtoient un secours mutuel & continuel. Le règne fossile entretient le règne végétable par les sels, souffres, humide radical, dont les terres sont imprégnées, & sans lesquels non-seulement il ne se feroit jamais aucune fermentation, par conséquent point de germination; mais encore les plantes périroient faute de nourriture. Le règne végétable fournit seul au règne animal les alimens qui lui sont propres; & le règne

animal, par la diſſolution de ſes parties organiques, reſtitue au règne foſſile les principes que lui enlève ſans ceſſe le règne végétable. Ainſi il ſe fait une circulation, & comme un commerce général entre les trois règnes de la Nature. Vraie & unique cauſe phyſique de la conſervation du Monde, & qui démontre bien ſenſiblement l'exiſtence d'une cauſe néceſſaire, toute puiſſante, éternelle, intelligente, cauſe unique d'un ſi bel arrangement.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

On commencera donc les Elémens d'Hiſtoire Naturelle, par le règne animal diviſé en claſſes, familles, genres, eſpéces, variétés; chaque claſſe ſera fondée ſur les caractères diſtinctifs les plus apparens des animaux; comme les dents, le bec, les écailles, les an-

Règne animal.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

tennes, &c. qui fourniſſent ſix claſſes, les quadrupèdes, les oiſeaux, les amphibies, les poiſſons, les inſectes, & les vers.

Je ne conſeille pas de porter les diviſions trop loin ; un détail ſcrupuleux ne feroit qu'embarraſſer les jeunes Gens. On pourra diviſer les quadrupèdes en domeſtiques, ſauvages, du pays, & étrangers. Les autres claſſes & familles d'animaux ſeront traitées dans le même ordre, que l'on étendra même jusqu'au règne végétable.

Règne végétable.

Dans celui-ci, au lieu de ſurcharger la mémoire des Elèves d'une Nomenclature immenſe, difficile, ſtérile, faſtidieuſe, on ſe contentera de leur enſeigner les fondemens de la Botanique, la culture des arbres, arbriſſeaux, plantes ; leurs uſages, utilités,

vertus, propriétés, & enfin leur analyſe, tant phyſique, que chymique.

Connoiſſances relatives à l'esprit.

Le règne foſſile, qui a pour objet les productions intérieures de la Terre, nous ramène à la deuxième diviſion principale que j'ai propoſée, à la ſtructure ſouterraine du Globe & de ſon méchanisme. On y traitera de la forme intérieure des montagnes, les unes primitives, c'eſt-à-dire, ſubſiſtantes depuis l'origine du monde; les autres formées par accident, c'eſt-à-dire, par quelque révolution conſidérable, ſoudaine, ou inſenſible, comme déluge, inondation, volcans, tremblement de terre, &c. On y examinera leurs couches, ſillons, fentes, cavités, feu central, réſervoirs d'eau, l'origine des fontaines, la formation des métaux, minéraux, pierres précieuſes, fé-

Règne foſſile.

Connoissances relatives à l'esprit.

léniteuses, gypreuses, marneuses, calcaires, &c ; la qualité des mines, leur exploitation, les vapeurs qu'elles exhalent, les mouffettes qui en rendent l'accès dangereux, le traitement des métaux, la purification des minéraux, la conduite des forges, &c ; enfin l'on y discutera la cause des tremblemens de terre, des volcans, inondations, &c ; que si l'on se trouvoit dans le voisinage de quelque mine ou carrière, il faudroit en profiter, en y conduisant les jeunes Elèves, pour leur démontrer sensiblement toutes les choses dont nous venons de parler. Un petit voyage dans les entrailles de la Terre, instruiroit mieux que toutes les leçons par écrit.

L'Ouvrage que je propose, vous paroîtra immense, Monsieur ; mais rédigé & exécuté par un Homme intelligent,

intelligent, il deviendra curieux, agréable, utile, instructif; je n'en donne ici qu'une ébauche très-superficielle; c'est au Cosmographe à suppléer à mes omissions volontaires.

Connoissances relatives à l'esprit.

Après l'étude de la Cosmographie, il faudra donner aux jeunes Gens la connoissance des Arts méchaniques, Mêtiers, Manufactures, &c; non pas au moyen des livres, quelque simples, clairs, & bien composés qu'ils puissent être; une exposition par écrit des instrumens méchaniques, & de leurs usages, ne peut manquer d'être non-seulement ennuyeuse, mais encore inutile par la difficulté qu'il y a de retenir des détails infinis. On fera donc beaucoup mieux de mener les jeunes Gens dans les ateliers même, où on leur fera remarquer l'adresse & le génie des

Arts méchaniques.

Connoissances relatives à l'esprit.

ouvriers. Rien de plus propre à fixer leur attention, que le spectacle d'une foule d'Artisans actuellement occupés les uns à fondre & à souffler le verre ; les autres à tourner, à peindre, & à cuire la porcelaine ; ceux-ci à fabriquer les étoffes ; ceux-là à faire le départ des métaux ; tous attentifs à gagner leur vie en servant le Public. Quel profit cette étude des Arts & Mêtiers ne procurera-t-elle pas à ceux qui s'y seront entièrement appliqués ? Et quelles lumières les Arts & Mêtiers n'emprunteront-ils pas de Gens instruits d'ailleurs & éclairés des Sciences les plus intéressantes ?

Connoissances agréables.

Mais il est temps d'indiquer jusqu'à quel point il faudra faire apprendre aux jeunes Gens les Arts de pur agrément. En les nommant ainsi, je ne prétens pas en exclure toute sorte d'utilité. Il est certain

que les talens agréables ſont les moyens les plus aſſurés de plaire, & l'art de plaire renferme des avantages très-conſidérables. Il y a plus ; nos mœurs nous engagent dans des ſituations, où il n'eſt pas permis d'ignorer tout-à-fait les connoiſſances agréables ; & dans ce ſens elles peuvent être conſidérées comme aſſez néceſſaires ; particulièrement les règles générales de la Poëſie, de la Peinture, de la Muſique, & de l'Architecture, ſans leſquelles il eſt impoſſible de juger avec goût, de ce qu'il y a de plus ſatisfaiſant dans les Arts. Je ne dis pas qu'il ſoit néceſſaire de faire autant de Poëtes, de Peintres, ou de Muſiciens, qu'on élevera d'Enfans ; au contraire, il faudra les guérir de la Métromanie, s'ils avoient le malheur d'être atteints de ce mal, à moins qu'ils n'annon-

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

cent un talent bien décidé pour la Poëfie, en ce cas, on pourra les

Poëfie.

abandonner à leur génie. Dans le cas contraire, on fe contentera de leur apprendre en quoi confifte le vrai beau de chaque genre; afin qu'ils ne prononcent point au hazard, lorsqu'ils feront obligés de dire leurs fentimens fur les Ouvrages tant anciens que modernes. On les inftruira donc des règles de l'Ode, de l'Epopée, du Drame tragique, comique, lyrique, ce qui fuppofe la connoiffance de la Mythologie, fans lesquelles ils fe trouveroient presque à chaque pas comme transportés dans des Pays inconnus, dont la Langue & les Habitans leur feroient tout-à-fait étrangers. Cette connoiffance ne leur fera pas moins néceffaire pour prononcer fur la beauté d'un Ta-

Peinture.

bleau; & particulièrement pour

juger du mérite de la compoſition, & de l'exactitude du coſtume. A cette connoiſſance préliminaire on joindra celle du Deſſein ; non pas que j'exige que les jeunes Gens apprennent à deſſiner correctement, ce qui pourtant auroit ſon utilité, mais ils apprendront tout au moins, en quoi conſiſte les belles proportions du corps humain, & autant qu'il ſera poſſible d'après l'antique. De plus il faudra les initier dans l'entente des couleurs ; leur faire connoître l'ingénieuſe diſtribution des lumières & des maſſes, le preſtige du clair-obſcur, & ſur tout l'effet merveilleux de la perſpective, non-ſeulement linéaire, mais encore aërienne ; c'eſt-à-dire l'action de l'air ſur les corps plus ou moins éloignés de l'œil du ſpectateur. Intelligence

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

que n'ont pas toujours eue, je ne dis pas ſeulement les Peintres ordinaires, mais quelques-uns même des plus grands Maîtres ; au défaut de quoi leurs Ouvrages ne produiſent qu'une partie de l'effet que tout Peintre habile doit ſe propoſer, qui eſt de faire illuſion.

Muſique.

Il en ſera de même à peu près de la Muſique : on enſeignera aux jeunes Gens, non pas les règles détaillées de la compoſition, mais ce qu'il faut entendre par mélodie, harmonie, conſonnance, diſſonnance, baſſe, baſſe-continue, baſſe-taille, taille, haute-contre, grand-chœur, récitatif, &c ; enfin les principes généraux & les termes qu'il n'eſt pas permis d'ignorer, à moins qu'on ne veuille s'expoſer à paroître tout emprunté dans les converſations, dont les Arts agréa-

bles, & les Ouvrages distingués des Artistes, sont souvent le principal sujet. Connoissances relatives à l'esprit.

Comme l'Architecture est d'une utilité beaucoup plus décidée que les Arts précédens, je voudrois que l'on instruisît les jeunes Gens autant de la solidité des édifices, que de ce qui en constitue la riche ordonnance. La Méchanique, dont je suppose qu'on leur aura appris les élémens, leur sera ici d'un grand secours. Outre les cinq ordres d'Architecture, dont la connoissance est indispensable pour juger sainement de la beauté d'un édifice somptueux, d'une Eglise, par exemple, ou d'un Palais, ils apprendront encore à connoître & à nommer toutes les parties d'un Bâtiment simple & bourgeois; la conduite des ouvrages, la nature Architecture.

Connoissances relatives à l'esprit.

& l'emploi des matériaux, &c. Il est rare que, dans le cours de la vie, un Homme ne se trouve engagé dans quelque construction, & le défaut de connoissance en ce genre, peut entraîner dans des fautes de la dernière conséquence, que l'on éviteroit si dans la jeunesse on prenoit soin d'acquérir plus de lumières.

Je ne parlerai point ici de l'Architecture militaire ; cette Science appartient à un âge plus avancé ; nous serons obligés d'en parler quand il sera temps.

A mon ordinaire, j'ai dit très-peu de choses sur tous ces Arts : vous en sentez la raison, Monsieur ; mon plan est d'indiquer les routes, & non pas d'y conduire les jeunes Gens. Peut-être me reprocherez-vous de les surcharger de connois-

sances

sances trop multipliées, & dont la plûpart des Enfans sont incapables, faute de dispositions naturelles. Eh bien, Monsieur, on pourra choisir dans le grand nombre de celles que j'ai proposées; se déterminer pour celles qui auront le plus de rapport avec la trempe d'esprit de l'Elève, & négliger les autres. Que si l'on remarque dans le jeune Homme autant de facilité, que de pénétration & de jugement, pourquoi ne lui donneroit-on pas une teinture générale des Arts & des Sciences? L'expérience nous apprend qu'il y a des génies d'une fécondité inépuisable, & qui semblent se délasser par la variété des connoissances. Quintilien pensoit ainsi; je ne sçaurois mieux finir cette Lettre qu'en rapportant ses propres paroles:

Connoissances relatives à l'esprit.

De l'institution de l'Orateur, liv. I. ch. 14. de la Trad. de l'Abbé Gédoyin.

Connoissances relatives à l'esprit.

« Bien des Gens se persuadent, » dit-il, que tant de connoissances » différentes confondent les idées, » & fatiguent l'esprit. Le moyen, » disent-ils, de vacquer dans une » journée à tant de sortes d'études ? » Comment l'esprit & le corps y » peuvent-ils suffire ? Et quand » même les Personnes d'un âge plus » avancé en seroient capables, est- » il à propos de surcharger des En- » fans foibles & délicats comme ils » sont ? Mais ceux qui raisonnent » ainsi, ne connoissent pas les for- » ces de l'esprit humain. Ils ne font » pas réflexion, qu'il est si actif, si » prompt, & tellement fait pour se » partager, qu'il ne peut pas même » se réduire à ne faire qu'une seule » chose..... C'est pour cela » que nous passons de la composi- » tion à la lecture, & de la lecture

» à la compoſition ; trouvant dans
» l'une de quoi nous délaſſer de
» l'autre. Quoique nous ayons fait
» bien des choſes, commençons-en
» une autre, nous y apporterons
» une nouvelle ardeur. D'avoir
» affaire pendant tout un jour à un
» même Maître, il n'y a perſonne
» que cela ne fatigue ; au lieu que
» le changement réveille. . . . . .
» Nous-mêmes, pourquoi donnons-
» nous tous les jours quelque choſe
» au Barreau, à nos affaires, à nos
» amis, à notre ménage, à notre
» ſanté, quelque choſe même à nos
» plaiſirs ? Chacune de ces occu-
» pations ne nous laſſeroit-elle pas
» cruellement, ſi elle étoit conti-
» nuée long-temps ſans interrup-
» tion ? Tant il eſt vrai qu'il eſt plus
» aiſé de faire pluſieurs choſes, que
» de s'opiniâtrer à une ſeule. . . .»

Connoiſſances relatives à l'eſprit.

Connoissances relatives à l'esprit.

A des raisons si pressantes, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rien ajouter. J'ai donc l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 26 Août 1760.

FIN DU TOME SECOND.

1 tabl.
16.08.2005.
LS

Biblioteka Śląska

229747 | I

1 tabl. | t. 2

kdd — 496/63 90000 szt.

BIBLIOTHEQUE
ALEXANDRE
DELIVIRSKI